

Claude Tresmontant
Correspondant de l'Institut

**L'histoire de l'Univers
Et le sens de la Création**

En cette fin du XX^e siècle, le premier problème qui s'impose au monothéisme, annoncé aux Hébreux et achevé par le Christ, c'est d'abord la question de savoir s'il va finir par être intelligible pour les nations païennes auxquelles il est destiné. C'est un problème de langue.

La Révélation qui a constitué le monothéisme hébreu a été communiquée en hébreu, puis traduite en grec, puis traduite en latin, puis dans les langues des nations. Je ne sais pas ce qui se passe ailleurs, mais je sais qu'en France la plupart du temps les enfants comme leurs aînés ne comprennent pas le sens des mots et des termes dans lesquels et par lesquels est formulé le message du monothéisme chrétien.

Immédiatement après se pose la deuxième question : ce message a-t-il un intérêt? Est-il désirable pour les païens de toutes les nations? Car toutes les nations sont aujourd'hui comme hier païennes.

Pour que le monothéisme hébreu et chrétien soit désirable, encore faut-il qu'il soit présenté dans l'intégralité de son contenu, c'est-à-dire qu'il manifeste et fasse connaître la finalité de la Création, qui est la finalité de l'Univers. C'est cette finalité qui est l'objet du désir naturel de l'homme.

Enfin, troisième point essentiel, l'humanité est de plus en plus tonnée par les sciences expérimentales et c'est un grand bien pour elle. L'intelligence humaine apprend à distinguer le réel du fantasme, l'expérience du mythe, la pensée rationnelle du délire. Elle apprend quels sont les critères de la vérité et les critères de la certitude.

Non seulement le message que constitue le monothéisme chrétien doit être présenté en sorte qu'il soit intelligible; non seulement il doit être présenté en sorte qu'il soit désirable, mais de plus il doit être exposé de telle sorte que l'intelligence humaine puisse s'assurer qu'il est vrai.

La question centrale, c'est d'intégrer les connaissances que nous sommes en train d'acquérir par les sciences de l'Univers et de la Nature, et les connaissances qui nous sont communiquées par la Révélation, autrement dit d'intégrer l'enseignement de la Création et l'enseignement de la Révélation dans l'unité d'une vision du monde intelligible, désirable et vérifiable.

Nous avons réuni ici sept conférences données dans les sept dernières années. Elles portent sur ces problèmes.

Claude Tresmontant
Correspondant de l'Institut

**L'HISTOIRE DE L'UNIVERS
ET LE SENS DE LA CRÉATION**

Sept conférences

AVANT-PROPOS

Le problème numéro un qui s'impose au monothéisme hébreu en cette fin du XX^e siècle, c'est d'abord la question de savoir s'il va finir par être intelligible pour les nations païennes auxquelles il est destiné. C'est un problème de langue. La révélation qui a constitué le monothéisme hébreu a été communiquée en hébreu, puis traduite en grec, puis traduite en latin, puis dans les langues des nations. Je ne sais pas ce qui se passe ailleurs, mais je sais qu'en France l'enfant des villes et l'enfant des campagnes ne comprend pas le sens des mots, des termes dans lesquels et par lesquels est formulé le message du monothéisme chrétien.

C'est un premier point. — Le second, c'est que le message que constitue le monothéisme chrétien présente un intérêt, qu'il soit désirable pour les païens des nations, — et toutes les nations sont aujourd'hui comme hier païennes. Pour que le monothéisme hébreu et chrétien soit désirable, encore faut-il qu'il soit présenté dans l'intégralité de son contenu, c'est-à-dire qu'il manifeste et fasse connaître la finalité de la Création, qui est la finalité de l'Univers. C'est cette finalité qui est l'objet du désir naturel de l'Homme.

Le troisième point. — L'humanité est de plus en plus formée par les sciences expérimentales, et c'est un grand bien pour elle. L'intelligence humaine apprend à distinguer le réel du fantasme, l'expérience du mythe, la pensée rationnelle du délire. Elle apprend quels sont les critères de la vérité et les critères de la certitude. Non seulement le message que constitue le monothéisme chrétien doit être présenté en sorte qu'il soit intelligible ; non seulement il doit être présenté en sorte qu'il soit désirable, mais de plus il doit être exposé de telle sorte que l'intelligence humaine puisse s'assurer qu'il est vrai.

Le problème numéro un, pour le monothéisme hébreu en cette fin du XX^e siècle, c'est d'intégrer les connaissances que nous sommes en train d'acquérir par les sciences de l'Univers et de la Nature, et les connaissances qui nous sont communiquées par la Révélation, autrement dit d'intégrer l'enseignement de la Création et l'enseignement de la Révélation dans l'unité d'une vision du monde intelligible, désirable et vérifiable.

Nous avons réuni ici sept conférences que nous avons données dans les sept années passées. Elles portent sur ces problèmes.

Paris, le 25 mars 1985.

I- LES SCIENCES EXPERIMENTALES ET LE POINT DE DÉPART DE L'ANALYSE PHILOSOPHIQUE¹

Comme vous le savez, dans l'histoire de la pensée humaine, pour autant qu'elle nous est connue, on distingue plusieurs démarches fondamentales, plusieurs points de départ pour l'analyse et le traitement des problèmes philosophiques.

1. Un premier point de départ est celui que l'on observe par exemple dans la grande tradition métaphysique et théosophique de l'Inde, qui remonte au moins au X^e siècle avant notre ère. Dans cette grande tradition métaphysique, le point de départ, ce sont des textes sacrés supposés révélés, le Véda, les Upanishad ; et toute la tradition métaphysique de l'Inde à travers les siècles va commenter ces textes fondamentaux, puis commenter les commentaires et ainsi de suite. Pour nous qui sommes rationalistes, la première question bien évidemment est de savoir ce que valent ces textes initiaux dont on part et qui sont supposés révélés. Nous voulons savoir comment on établit que ces textes contiennent une révélation. Nous portons un examen critique aux sources de toute la tradition métaphysique et théosophique de l'Inde et cela d'autant plus que cette tradition, dans son ensemble, se caractérise par un mépris décidé et systématique pour l'enseignement de l'expérience, qui est qualifié d'illusoire. Entre l'expérience et des textes supposés révélés, il nous faut choisir et, quant à nous, le choix est fait : mais les maîtres de la tradition moniste de l'Inde ont fait le choix inverse : ils ont choisi les textes supposés révélés contre l'expérience.

2. Un deuxième point de départ pour l'analyse philosophique, inverse du précédent, est justement le point de départ expérimental, l'expérience elle-même. On ne commence pas par déclarer que la réalité objective connue dans notre expérience est illusoire. On part de cette réalité objective et on en essaie l'analyse rationnelle jusqu'au bout.

C'est cette méthode expérimentale qu'ont choisi des philosophes comme Aristote au IV^e siècle avant notre ère, ou, à l'autre bout de l'histoire de la philosophie, Henri Bergson à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Remarquons qu'ils étaient l'un et l'autre des naturalistes, des hommes de formation biologique, fascinés durant leur vie entière par la réalité biologique.

3. Un troisième point de départ et une troisième méthode pour faire de la philosophie, c'est la construction à priori, la construction d'un système sans base expérimentale. On part de quelques principes posés à priori et on procède par déduction. Au lieu de procéder, comme le faisait Aristote et comme le voulut aussi Bergson, à partir de l'expérience et d'une manière inductive, on procède d'une manière déductive. Toute la question est de savoir quels sont ces principes d'où l'on part, quelles sont les intuitions originelles dont on procède pour construire tout le système et ce qu'elles valent... Les grands systèmes de l'idéalisme allemand montrent qu'en fait les intuitions originelles sont encore, tout comme dans la première méthode ou démarche, des intuitions de type théosophique et initiatique.

L'avènement des sciences expérimentales, dans les temps modernes, constitue certainement l'une des révolutions les plus importantes dans l'histoire de la pensée humaine. Avec les sciences expérimentales, l'humanité apprend à penser correctement. Elle apprend ce qu'est le rationalisme à base expérimentale. Elle apprend à distinguer la pensée contrôlée par l'expérience, et la pensée

¹ Conférence donnée au Centre d'Études et de Recherches Nucléaires, Genève, le 19 octobre 1977.

mythique.

En effet, l'authentique rationalisme ne consiste pas à raisonner en l'air mais à raisonner en fonction de la réalité objective, que l'on peut aussi appeler *l'être*, et conformément au réel. Le rationalisme se définit par la réalité objective, et non pas à priori. Il est le plus souvent impossible de savoir à priori ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas. Le rationnel se définit à partir de ce qui est, de même que le possible se définit à partir de ce qui est, et non l'inverse.

L'information vient de l'univers, de la nature, dans notre esprit : telle est l'évidence qui s'impose à partir de la pratique des sciences expérimentales. Lorsque Crick et Watson découvrent en 1953 la structure et le fonctionnement de ces molécules géantes qui portent l'hérédité génétique, ils découvrent de l'information qui existait dans la nature avant eux. Ils ne prétendent pas créer de l'information qui existait dans la nature avant eux. Ils ne prétendent pas créer de l'information, mais découvrir l'information qui préexistait cachée dans la nature. Il en est ainsi pour toutes les sciences expérimentales : en astrophysique, en physique, en chimie et en biochimie, en biologie fondamentale, en zoologie et en paléontologie, en neurophysiologie, en psychologie animale et humaine ; toujours le savant découvre de l'information qui existait dans l'univers ou dans la nature, avant lui, indépendamment de lui, indépendamment du sujet humain connaissant.

L'information va donc de l'univers et de la nature, dans notre esprit ; notre esprit découvre l'information qui existait dans l'univers et dans la nature, dans l'homme même, dans l'organisme humain, avant que l'homme ne le sache. Connaître, c'est assimiler de l'information, de même que manger c'est assimiler des molécules que nous prenons dans la nature pour les transformer en nos propres molécules. Il existe une analogie entre connaître et manger, entre la connaissance et l'assimilation biologique, comme l'a bien montré Jean Piaget depuis un demi-siècle. La connaissance consiste toujours à assimiler de l'information qui se trouve d'abord hors de notre esprit, dans le réel objectif.

L'avènement des sciences expérimentales a conduit la pensée humaine, dans son ensemble, — disons pour être plus précis, la pensée des hommes de science, — au plus grand scepticisme à l'égard de la philosophie. On trouvera un très bon exemple de ce scepticisme dans un charmant petit ouvrage de l'illustre psychologue suisse Jean Piaget, *Sagesse et illusions de la philosophie*.

Ce scepticisme s'explique par le fait qu'en Europe, depuis plusieurs siècles, les plus célèbres parmi les philosophes prétendaient procéder à priori et non selon les voies de la méthode expérimentale. Les grands systèmes métaphysiques de Descartes, de Spinoza, de Leibniz, de Malebranche puis de Fichte, de Schelling et de Hegel, étaient construits à priori. La seule métaphysique que Kant ait connue, et donc la seule qu'il ait pu critiquer, c'est une métaphysique qui procède, comme il le dit cent fois, totalement à priori et par purs concepts, indépendamment de l'expérience. Kant partait d'ailleurs et au surplus du présupposé faux, que l'expérience par elle-même et en elle-même n'est pas informée. S'il y a de l'information dans notre expérience, ou de l'intelligibilité pour parler son langage, c'est, nous dit-il, parce que le sujet connaissant a introduit cette information, cette intelligibilité dans la matière brute fournie par l'objet. C'est là l'erreur.

Nous voudrions montrer comment se pose un problème philosophique, en quoi il consiste, comment il se rattache à la réalité objective, et comment il peut se traiter. Autrement dit, nous voudrions montrer, par quelques exemples, où se situe le point de départ de l'analyse philosophique par rapport aux sciences expérimentales.

Nous voudrions montrer que les problèmes philosophiques ne sont pas arbitraires. Ce ne sont pas des productions capricieuses dues aux têtes surchauffées de quelques philosophes. Ce sont des problèmes qui s'imposent objectivement à l'intelligence humaine à partir de la réalité objective scientifiquement explorée, plus encore aujourd'hui, au XX^e siècle, qu'hier. C'est ce qu'aperçoivent

d'ailleurs déjà quelques savants de par le monde. Ces problèmes philosophiques et mêmes, disons-le, métaphysiques, on peut bien sûr les refouler, les inhiber, tenter de les mettre à la porte ou ne pas vouloir les considérer. On peut en avoir honte. Ils n'en existent pas moins. Ils sont là et ils attendent que nous les traitions d'une manière raisonnable.

I — Premier exemple à partir de l'astrophysique

Quel est l'objet de l'astrophysique? C'est d'étudier, comme tout le monde le sait, la genèse, la formation et la structure de notre système solaire ; la genèse, la formation et la structure de notre galaxie ; la genèse, la formation et la structure de toutes les autres galaxies accessibles à notre observation; et, finalement, la genèse, la formation et la structure de l'univers dans son ensemble. Autrement dit, c'est de savoir ce qu'est l'univers, de quelle manière il est constitué, et de quelle manière il s'est historiquement formé.

L'astrophysique a donc un objet : l'univers dans son ensemble, et ces sous-ensembles que sont les galaxies, ces éléments des galaxies que sont les étoiles, etc.

Mais le problème posé par *l'existence* même de l'univers, est-ce que l'astrophysique le traite, est-ce qu'elle l'aborde? Certes non. On ne trouve dans aucun traité d'astrophysique, ni au début du traité ni à la fin, un chapitre intitulé : “Les problèmes posés par l'existence même de l'univers ”.

Or ce problème se pose, il s'impose même à l'intelligence humaine, depuis que l'intelligence humaine s'est éveillée à la pensée spéculative. Nous ne pouvons pas, avec les documents dont nous disposons, remonter bien au-delà du XV^e siècle avant notre ère ; mais, en déchiffrant les documents les plus anciens qui nous soient accessibles, nous découvrons que la pensée humaine s'est toujours posée la question de savoir : comment comprendre l'existence même de l'univers ?

Les solutions à ce problème ne sont pas en nombre indéfini. Elles sont même en tout petit nombre.

1. Il existe une grande tradition, qui remonte à l'Inde ancienne, et selon laquelle l'existence de l'univers n'est qu'une apparence. Le réel objectif, celui qu'étudient nos sciences expérimentales, n'est qu'un songe, un leurre, une pure apparence. La multiplicité des êtres n'est qu'une illusion. L'Être est Un, c'est le Brahman, et tout le reste est apparence, illusion, *maya*.

C'est l'une des solutions possibles au problème posé par l'existence ou l'être même de l'univers.

2. Une autre doctrine trouve aussi des représentants dès les origines de la pensée humaine connue, en Inde comme en Grèce et comme en Chine. C'est la doctrine selon laquelle, l'univers, c'est l'Être, il n'y en a pas d'autre. Il est la totalité de l'Être, ou, si l'on préfère, l'Être absolu. Il est nécessaire parce qu'il est l'Être lui-même, et il est impossible de penser que l'Être ne soit pas. Il est impossible de penser la négation complète, intégrale, de tout être quel qu'il soit. Autrement dit, l'idée du néant absolu est impensable, ce qui prouve que quelque être est nécessaire. Une très antique tradition de pensée professe que l'univers lui-même, l'univers physique, c'est lui l'Être nécessaire, l'Être absolu, le seul Être ou la totalité de l'Être, et en dehors de lui, il n'y a rien.

Cette tradition de pensée se rattache, en Grèce, au grand Parménide qui fleurissait autour de 500 avant notre ère. Mais on trouverait des analogies en Inde et en Chine. Cette tradition de pensée s'est développée en Occident et elle représente ou constitue ce qu'on appelle la grande

tradition matérialiste. Les pères du marxisme, Marx lui-même, Engels, Lénine, se réfèrent à elle, et s'appuient sur elle.

Bien entendu, s'il est vrai, comme le professe cette antique et vénérable tradition, que l'univers physique, c'est l'Être lui-même, la totalité de l'Être, et qu'il n'y a rien hors de lui, alors il faut admettre, bien évidemment, que l'univers n'a jamais commencé et qu'il ne finira jamais, car il est impensable que l'Être ait commencé et qu'il finisse. Il faudra donc admettre que l'univers est un système inusable, sans génération ni corruption, et c'est ce que posent, à la suite du grand Parménide, ses disciples divers. S'il y a quelque modification à la surface de l'Être absolu qui est l'univers il faudra admettre que ces modifications sont cycliques, réversibles, afin d'éviter à tout prix l'idée d'une histoire de l'univers qui est incompatible avec sa pérennité.

Sur ce point fondamental, le philosophe grec Héraclite, qui fleurissait lui aussi autour de 500 avant notre ère, est d'accord avec son illustre collègue Parménide, car l'un et l'autre professent que l'univers physique est incréé, puisqu'il est l'Être total et absolu. La seule différence c'est que là où Parménide ne reconnaît qu'apparences dans le divers sensible de l'expérience — tout comme la grande tradition idéaliste — Héraclite, pour sauver la pérennité de l'Être absolu, professe des cycles éternels qui permettent d'écarter de l'Être absolu qui est l'univers, toute évolution irréversible qui serait fatale à sa pérennité.

Vous savez que cette théorie des cycles éternels a été reprise par Engels dans sa *Dialectique de la Nature*, et que le philosophe allemand Nietzsche, lui, a repris la théorie de l'éternelle répétition de l'identique, pour éviter, l'un et l'autre, de devoir reconnaître une évolution irréversible de l'univers.

3. Une autre théorie est apparue, à notre connaissance avec une tribu ou plusieurs tribus d'Hébreux nomades installés précairement en terre de Canaan à partir du XIX^e ou du XVIII^e siècle avant notre ère. Selon cette théorie, développée par les Hébreux depuis les débuts de leurs traditions orales jusqu'à l'achèvement de leur Bibliothèque sacrée, le monde, l'univers, existe bel et bien, il existe objectivement. Il n'est pas une apparence ni une illusion comme le prétendaient au même moment les sages de l'Inde. La pensée hébraïque prend donc position depuis le début contre la grande tradition idéaliste. Mais, d'autre part, l'univers n'est pas le seul être, ni la totalité de l'Être, ni l'Être pris absolument, ou encore l'Être absolu.

L'univers est un être, ou un Ensemble d'êtres, mais cet Ensemble ne constitue pas la totalité de l'Être. L'univers est quelque être, mais non pas l'Être purement et simplement comme le pensait Parménide.

Il en résulte que l'univers peut fort bien avoir commencé : il n'y a aucun inconvénient à cela, puisqu'il n'est pas l'Être pris absolument ou la totalité de l'Être. L'univers peut fort bien avoir une histoire, comporter une genèse, être en train de s'user d'une manière irréversible : il n'est pas l'Être absolu.

Voilà donc trois types de solution au problème posé par l'existence même ou l'être de l'univers. Si vous en connaissez d'autres, vous me le direz, ou bien vous m'enverrez une carte postale pour me le signaler...

Nous avons intérêt en effet à faire un inventaire complet des solutions possibles à ce problème.

Comme vous le voyez, voilà donc un problème qui s'impose à l'intelligence humaine depuis qu'elle existe (et pas seulement en Occident comme le chante le philosophe allemand Martin Heidegger...), et ce problème, l'astrophysique en tant que telle est incapable de le traiter, tout simplement parce qu'en tant que telle, elle ne se pose pas la question de l'être de l'univers. Elle part d'un donné : l'univers existant, là sous nos yeux. Et avec nos plus grands télescopes, elle scrute cet

univers pour le connaître. Elle l'écoute avec les radiotélescopes. Elle l'ausculte de toutes les manières, dans son présent et son passé, puisque regardant au loin, elle plonge dans le passé de l'univers.

Mais l'existence même de l'univers? L'astrophysique ne traite pas ce problème. Et pourtant il s'impose à la pensée depuis qu'elle existe sans doute. Vous pouvez appeler comme vous voudrez ces problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine et que les sciences expérimentales, en tant que telles, sont incapables de traiter. On a pris l'habitude, en Occident, depuis des siècles, de les appeler philosophiques, ou encore métaphysiques. Si ces termes vous ennuiant, vous pouvez les rejeter sans inconvénient. Restent les problèmes eux-mêmes et l'obligation de les analyser.

Il y a même eu des conflits, et violents, entre certaines de ces métaphysiques et les données de l'expérience. Ainsi au XIX^e siècle, et puis surtout au XX^e, lorsqu'on a commencé à découvrir que l'univers est un système qui s'use, que les étoiles s'usent et se consomment comme les fleurs des champs, que les galaxies ont une date de naissance, et que, vraisemblablement, l'univers était en train d'user d'une manière irréversible l'énergie dont il dispose, c'est-à-dire lorsqu'on a commencé à entrevoir que l'univers est un processus évolutif irréversible, des philosophes et même des savants se sont opposés avec acharnement à cette découverte qui venait des sciences expérimentales, pour sauver l'idée à priori qu'ils avaient d'un univers éternel, sans genèse et sans corruption, immobile à sa place comme la substance de Spinoza, ou tout au moins cyclique comme l'univers Héraclite. En Allemagne comme en France, des savants et des philosophes se sont violemment opposés à cette découverte, au nom de leur métaphysique préférée, qui leur venait des philosophes d'avant Socrate, des premiers philosophes grecs. Je vous ai cité Engels et Nietzsche, mais il y en a eu bien d'autres, par exemple l'illustre zoologiste Haeckel, qui professait le monisme, ce qui était parfaitement son droit, et qui au nom de son spinozisme prétendait interdire l'application à la Nature prise dans son ensemble, du second Principe de la Thermodynamique, le Principe de Carnot-Clausius.

De même, lorsqu'il y a une quarantaine d'années, on a commencé à entrevoir que l'univers est un ensemble de galaxies, que toutes les galaxies sont constituées d'éléments qui sont des étoiles, et que les étoiles s'usent d'une manière irréversible, un raisonnement très simple a conduit à se poser la question de l'âge de l'univers dans son ensemble. En effet, les éléments, à savoir les étoiles, ont un âge. Les sous-ensembles, à savoir les galaxies, ont un âge. Comment l'ensemble constitué par ces sous-ensembles et ces éléments pourrait-il ne pas avoir d'âge ?

Lorsqu'on s'est mis à penser à l'âge de l'univers, des savants de formation marxiste, ou plus généralement matérialiste, se sont élevés, et se dressent encore, avec la dernière énergie, contre cette hypothèse, car elle contredit ce qui est à leurs yeux le dogme du rationalisme : à savoir la vieille ontologie de Parménide et Héraclite, selon laquelle l'univers est l'Être même. Puisqu'il est l'Être même, il ne saurait avoir d'âge, il ne saurait avoir commencé, et il ne saurait s'user.

Vous voyez par cet exemple comment s'opposent, et violemment, deux manières de pratiquer l'analyse philosophique. L'une procède à priori, et si les enseignements de l'expérience viennent à contredire ces à priori, elle rejette l'expérience, elle la repousse, elle l'envoie promener. C'est ce que faisait déjà Parménide qui déclarait que l'expérience a tort et qu'elle représente l'illusion, puisqu'elle enseigne la multiplicité, la diversité, la genèse et la corruption des êtres. Mais c'est ce que font aussi des philosophes comme Engels et Nietzsche, qui repoussent des données expérimentales pour sauver l'ontologie qui a leur préférence.

L'autre méthode philosophique, celle que nous préconisons, procède à partir de l'expérience scientifiquement explorée, et elle ne comporte aucun à priori. Elle n'a de leçons à recevoir que de l'expérience, elle ne reconnaît comme juge que la réalité objective.

Il y a deux formes de rationalisme, deux manières de comprendre le rationalisme qui

s'opposent d'une manière irréductible.

L'astrophysique nous découvre petit à petit *ce qu'est* l'univers. Il reste à comprendre *l'existence* même de l'univers : c'est l'objet d'une autre discipline, rationnelle elle aussi, qui est proprement philosophique.

Vous voyez se profiler à l'horizon la célèbre distinction entre l'essence — *ce que c'est*— et l'existence. Comme l'a montré Etienne Gilson, le philosophe grec Aristote ne se posait pas la question de savoir comment comprendre l'existence de l'univers, car Aristote supposait à priori que l'univers est divin. Autrement dit, il admettait le présupposé des premiers philosophes grecs, présupposé selon lequel l'univers est l'Être purement et simplement.

Mais pour nous qui savons que l'univers se forme et se fane comme la fleur des champs, il nous est difficile de garder l'idée que les étoiles sont des divinités qui échappent à la genèse et à la corruption, comme le pensait Aristote. Nous savons que les étoiles, ce n'est qu'une masse d'hydrogène qui se transforme progressivement et irréversiblement en hélium...

II — Deuxième exemple

Les biochimistes et les biologistes étudient ces grosses molécules qui entrent dans la constitution des vivants les plus simples possibles, les micro-organismes monocellulaires. Ils analysent la structure de ces molécules géantes et leur composition. Car ces molécules sont composées d'autres molécules. L'univers est une composition de compositions. Tout est composition, tout est information dans la nature, sauf la poussière qui résulte de la décomposition. Les savants étudient donc ces molécules géantes qui constituent les vivants les plus simples et ils pensent généralement que les vivants les plus simples, les premiers vivants, sont apparus sur notre planète, il y a environ trois milliards d'années et demi. Ils nous décrivent les conditions physiques et chimiques qui étaient requises pour que ces molécules soient formées, constituées. Ils nous retracent l'histoire probable de la genèse de ces molécules géantes.

Mais ces molécules géantes, c'est de l'information. Les acides nucléiques qui entrent dans la constitution de ce qu'on appelait au siècle dernier les chromosomes, c'est de l'information : ce sont des télégrammes géants qui commandent à la construction du vivant, monocellulaire ou pluricellulaire. Non seulement ces télégrammes géants commandent à la construction d'un organisme pluricellulaire comme le papillon, ou l'éléphant, ou l'homme, mais encore ils contiennent tous les renseignements requis pour commander au comportement, aux conduites de ces êtres vivants : leur psychologie, leur sociologie et même leur politique sont programmées, dans ces molécules géantes qui portent l'information génétique.

Le problème qui se pose est de comprendre *l'existence*, là encore, de cette information génétique qui apparaît pour la première fois il y a trois milliards d'années et demi environ sur notre planète.

Car enfin, avant, il n'y en avait pas dans notre système solaire, ni dans notre galaxie, ni, plus généralement, dans l'univers. L'univers n'a pas toujours comporté des systèmes solaires capables de supporter des êtres vivants, car son histoire passée ne le permettait pas. Lorsque les galaxies n'étaient pas formées, il n'y avait pas non plus de systèmes solaires pourvus de planètes suffisamment fraîches pour supporter la genèse des acides nucléiques qui portent l'information génétique, ni celle des protéines.

La biochimie, la biologie moléculaire, c'est-à-dire la biologie fondamentale, part d'un donné qu'elle étudie : ces molécules géantes qui portent l'information génétique. Mais comment comprendre *l'existence* de ce donné qu'étudient les sciences expérimentales ?

Les biochimistes, les biologistes, en tant que tels, épèlent la composition de ces molécules

géantes et déchiffrent leur message, ils ont déchiffré le système linguistique de ces messages qui se trouvent dans la nature depuis quelques trois milliards d'années. On nous explique comment les messages génétiques se recopient eux-mêmes et transmettent leur information, par l'intermédiaire d'acides ribonucléiques messagers, sur les chaînes de montages, les ribosomes, sur lesquels s'effectuent la composition des molécules géantes que sont les protéines.

Mais l'existence même de l'information dans la nature, dans l'univers, qui nous la fera comprendre? On voit qu'il reste un problème à traiter. C'est un problème philosophique.

Les savants, comme vous savez, se partagent en plusieurs écoles pour répondre à cette question posée par l'existence de l'information génétique dans la nature. Les uns pensent que l'univers éternel et incréé avait de quoi, en lui-même, rendre compte de cette genèse. La Matière éternelle et incréée, nous dit-on, est suffisamment riche en propriétés inconnues pour expliquer cette genèse des molécules géantes qui portent l'information génétique qui commande à la construction des êtres vivants. C'est la Matière éternelle et incréée qui produit, par ses seules ressources, tout ce qui apparaît dans l'univers. La Matière est donc, dans cette hypothèse, pourvue des propriétés que le physicien n'avait pas encore aperçues. Elle a la propriété d'inventer seule des compositions originales, celles qui vont commander à la genèse des êtres vivants. D faut donc admettre qu'il y a dans la Matière quelque chose d'analogue à un *Logos*, une Pensée immanente à la Matière et à la Nature. La *Dialectique de la Nature* de Engels repose sur ce présupposé latent.

D'autres savants répondent : c'est impossible. La matière, c'est ce qu'étudie la physique. Prêter à la matière des propriétés occultes, lui attribuer la capacité de créer seule et par ses propres ressources tous les êtres vivants et pensants, c'est prêter à la matière des propriétés que n'aperçoit pas le physicien. Ce n'est plus du matérialisme scientifique, c'est de l'occultisme ou de la magie.

Pour expliquer l'émergence de l'information génétique dans la nature, il suffit de faire appel, comme les anciens philosophes grecs, au hasard. La matière n'a aucune propriété occulte, il n'y a pas de *Logos* caché dans la nature, simplement les atomes et les molécules, par le hasard des brassages, constituent des molécules de plus en plus complexes et finalement certaines d'entre elles, choisies par la sélection naturelle, s'avèrent capables de commander à la construction des êtres vivants les plus simples.

Un troisième groupe de savants rejette à la fois l'explication proposée par les premiers et par les seconds. Il est impossible, disent-ils, d'attribuer à la Matière des propriétés occultes qui permettent d'expliquer qu'elle ait su créer seule les êtres vivants et pensants, car ce serait manifestement lui attribuer un véritable *Logos*, un Génie créateur, que la physique ne découvre pas dans les atomes.

Il est impossible d'autre part d'attribuer au hasard des combinaisons et des brassages la genèse des molécules géantes qui portent l'information génétique, et cela pour plusieurs raisons. Les anciens philosophes grecs qui avaient proposé cette hypothèse se donnaient pour accordé un univers éternel, infini dans le temps et dans l'espace, une quantité infinie de matière se mouvant dans un temps infini. Nous ne disposons plus ni d'un temps infini, ni d'une quantité infinie de matière pour faire jouer nos calculs des chances, et donc l'explication par le hasard se casse le nez au premier calcul.

La position du problème s'est quelque peu modifiée depuis les premières expériences de Miller en 1952. Miller simulant les conditions physiques et chimiques de la terre primitive, telles que les avait imaginées Oparine, obtient en laboratoire certaines des bases qui entrent dans la composition des acides désoxyribonucléiques. Depuis, une armée de savants a obtenu en laboratoire des synthèses spontanées d'autres bases et aussi d'acides aminés qui entrent dans la composition des protéines.

Ce n'est donc pas le hasard. C'est une nécessité inhérente aux lois de la matière qui porte celle-ci vers des structures moléculaires.

Mais en fait le problème n'est que repoussé. Car ces bases que l'on obtient en laboratoire, et ces acides aminés, ce sont comme des lettres de l'alphabet, ou des syllabes, ou encore des mots. Toute la question est de savoir comment, avec ces mots, vous allez obtenir un télégramme qui comporte un sens. On obtient en laboratoire la synthèse spontanée des éléments, les lettres de l'alphabet ou les mots. Mais le problème de fond reste entier : comment, avec ces éléments, la nature réalise-t-elle des télégrammes qui ont un sens, des messages qui contiennent de l'information, et quelle information ! Tous les renseignements requis pour composer un être vivant, avec ses milliards de cellules différenciées qui travaillent de concert, un psychisme programmé...

Après les travaux de Miller et de ses successeurs, le problème de l'origine de l'information reste donc entier. Comment comprendre l'apparition dans l'univers physique de cette information génétique qui n'existait pas auparavant, et qui est capable de commander à la construction d'un être vivant? Est-ce la matière seule, la matière antérieure, qui est capable d'expliquer seule l'apparition de cette information génétique nouvelle dans l'univers ?

III — Troisième exemple

L'augmentation de l'information génétique dans la nature, au cours de l'histoire naturelle des espèces vivantes.

Nous savons aujourd'hui avec certitude ce que Lamarck avait deviné depuis le début du XIX^e siècle : l'histoire naturelle de la genèse des espèces vivantes a été du plus simple au plus complexe. En langage biochimique cela signifie : l'information génétique a augmenté en quantité et en qualité au cours du temps. Cela se mesure. Les messages génétiques des protozoaires monocellulaires sont plus petits, plus courts, que les messages génétiques de l'éléphant, du lion ou de l'homme. Au cours du temps, les messages génétiques augmentent de taille. Au début de l'histoire de la vie, il suffisait d'avoir des télégrammes capables de commander à la construction de microorganismes mono cellulaires. Mais au cours de l'histoire naturelle des espèces, ont été inventés des organes et des systèmes biologiques nouveaux, par exemple le système nerveux et beaucoup d'autres. Pour construire un système biologique nouveau, il faut des gènes nouveaux, c'est-à-dire des plans de construction nouveaux, inédits. Au fur et à mesure que les organismes devenaient de plus en plus complexes, des gènes nouveaux de plus en plus nombreux apparaissaient dans les messages génétiques, c'est-à-dire des fragments, ou des chapitres nouveaux, qui étaient inédits.

Comment comprendre la genèse de ces nouveaux chapitres génétiques inédits dans la nature, c'est-à-dire la création d'information nouvelle dans l'univers ?

Telle est la question. C'est à cette question fondamentale que se ramène aujourd'hui le problème de l'évolution biologique car l'évolution biologique ne se comprend que par l'apparition ou la création de nouveaux gènes. Si le phénotype se complexifie c'est que le génotype s'enrichit en information. Comment comprendre cet enrichissement en information au cours du temps, enrichissement continu et même accéléré? Le problème fondamental de l'évolution biologique, ramené à sa formule la plus simple, c'est : quelle est l'origine de l'information génétique nouvelle qui apparaît constamment au cours de l'histoire naturelle des espèces vivantes?

Le problème ainsi posé n'est pas essentiellement différent de celui que pose l'apparition de la vie sur la Terre, c'est-à-dire la genèse des tout premiers messages génétiques. Dans tous les cas, il s'agit de comprendre une nouveauté, une invention, une création inédite, au début celle des premiers messages génétiques qui commandent à la construction des micro-organismes monocellulaires dépourvus d'organes; puis l'invention de nouveaux messages génétiques, de nouveaux plans de construction, qui président à la formation d'organes nouveaux qui n'avaient jamais existé dans la nature, de systèmes biologiques nouveaux, inédits, d'espèces nouvelles.

C'est la nouveauté de l'Être, la nouveauté de l'information créatrice, qui fait question. Car l'ancien ne suffit pas à rendre compte du nouveau, car le nouveau est plus riche en information que l'ancien.

Comme vous le savez, là encore, les savants, de par le monde, se partagent en plusieurs écoles. Les uns font appel, tout comme pour expliquer l'apparition de la vie, au hasard, ici au hasard des mutations fortuites, plus précisément aux erreurs de copies dans le processus d'auto duplication de l'ADN. D'autres estiment que cette explication est impossible et insensée. Ils font remarquer que les erreurs de copie peuvent expliquer l'entropie d'un système, mais non l'augmentation de l'information, la création de l'information. Prétendre expliquer la création de l'information génétique par des erreurs de copie, c'est prétendre expliquer la croissance de l'information par la croissance de l'entropie : c'est absurde.

Quoi qu'il en soit de la solution de ce problème, vous voyez qu'un problème inévitable s'impose à l'intelligence humaine à propos de la genèse continuée, au cours de l'évolution biologique, de nouvelle information génétique. Cette création continuée de nouvelle information génétique, c'est l'évolution même, puisqu'au fond l'évolution s'effectue d'abord au niveau du génotype, c'est-à-dire au niveau des plans de construction. Comment comprendre le commencement, l'existence d'une nouvelle information, qui n'existait pas auparavant? Le plan de construction de tel système biologique, de tel groupe zoologique, qui n'existait pas auparavant? Telle est la question.

Prétendre expliquer la genèse, la création d'un nouveau plan de construction qui préside à la formation d'un organe nouveau, par des erreurs de copie portant sur un plan ancien, un message antérieur, plus pauvre en information paraît de plus en plus absurde à un nombre toujours plus grand de biologistes, de zoologistes et de paléontologistes, c'est-à-dire ceux qui étudient l'évolution, comment *de fait* elle s'est réalisée ; de même qu'il paraît assez absurde de prétendre rendre compte du plan de construction de la fusée capable d'aller sur Vénus ou Mars, en assurant que ce plan s'est produit par simples erreurs de copie ajoutées les unes aux autres et sélectionnées autant qu'on voudra à partir du plan de la brouette. Nous savons que dans l'expérience humaine un nouveau plan de construction, une nouvelle invention, est toujours le fruit d'une intelligence géniale, et jamais d'erreurs de copie. Les erreurs de copie, encore une fois, expliquent, dans la transmission des messages ou des manuscrits, la diminution de l'information, c'est-à-dire l'augmentation de l'entropie, mais jamais la création d'information.

La science, en l'occurrence la biologie, la zoologie et toutes les disciplines annexes, porte sur un objet, ici l'être vivant, le message génétique qui constitue le vivant. Une science expérimentale comme la biologie part d'un donné. Mais l'existence même de cet objet, de ce donné, comment la comprendre ? Ce n'est pas la biologie en tant que telle qui peut répondre à cette question, de même que l'astrophysique ne peut pas répondre à la question posée par l'existence même de l'univers. Une fois qu'un nouveau message génétique existe et apparaît, dans l'histoire naturelle des espèces, le biologiste, le zoologiste, le biochimiste, l'étudiant, le connaissent. Mais comment comprendre l'existence même, l'apparition, le surgissement, de ce nouveau message génétique qui n'existait pas auparavant?

Le biologiste peut fort bien, s'il le désire, aborder ce problème, cette question. Mais alors il ne fait plus de la biologie. Il entreprend une analyse portant sur l'existence de l'objet de la biologie, et cette analyse, on l'a toujours appelée philosophique. Mais, encore une fois, si ce terme vous ennuie, vous pouvez le laisser tomber, et garder simplement le terme d'analyse : une analyse rationnelle est requise pour comprendre l'existence d'un nouveau message génétique qui est apparu au cours du temps.

IV — Quatrième et dernier exemple: L'apparition de l'Homme

Il y a quelques dizaines de milliers d'années apparaît au terme, de l'histoire de l'évolution, un être qui est capable de penser le monde, de se poser des questions sur lui-même et l'univers, de se poser, précisément, des questions philosophiques, de s'intéresser à la vérité et à la science pour elles-mêmes, et à la beauté pour elle-même. Cet animal, pourvu de quelque cent milliards de neurones, c'est l'Homme. Nous laisserons ici de côté les questions relevant de la paléontologie : par quelles étapes s'est effectuée la genèse de l'Homme. Le fait est qu'un être existe aujourd'hui dans notre système solaire, qui est capable de penser le monde et de se penser soi-même, capable de connaissance réfléchie. Les animaux aussi sont capables de connaissance, d'une manière proportionnelle à leur développement neurophysiologique. Mais prenons l'animal le plus développé à cet égard, le dernier paru, *l'Homo sapiens*.

Une question se pose aussitôt. S'il est vrai que l'univers d'il y a dix ou quinze milliards d'années était matière, la matière qu'étudie le physicien, et matière relativement simple, comment comprendre qu'au terme actuel de l'histoire de l'univers, soit apparu un être capable de pensée, de connaissance? Car vous avez beau faire, ajouter atome sur atome, en aussi grand nombre que vous voudrez, et d'une manière aussi compliquée que vous le voudrez, vous n'en tirerez jamais un acte de connaissance, un acte de pensée, vous n'en tirerez jamais de l'esprit, cela est d'un autre ordre.

Cet argument n'est pas de moi. Il est d'un philosophe matérialiste qui n'est pas suspect de cléricisme : Denis Diderot, dans une lettre à sa gentille amie Sophie Voilant et aussi dans le *Rêve de d'Alembert*.

Cela signifie en clair qu'on ne peut pas tirer, qu'on ne peut pas faire sortir l'esprit, la pensée, de la matière, si la matière est bien ce qu'étudie le physicien. L'acte de connaissance est irréductible à un ensemble de choses. On ne peut pas tirer l'acte de la connaissance, l'acte et la vie de la pensée, d'un ensemble d'atomes, aussi grand soit-il, parce que l'acte de la pensée n'était pas dans cet ensemble d'atomes, aussi grand, aussi nombreux soit-il.

C'est quelque chose de nouveau et d'irréductible qui est apparu dans l'univers. Comment comprendre l'existence d'un être capable de pensée, de connaissance, de réflexion, au terme actuel de l'histoire de l'univers et de la matière, alors qu'au commencement de l'univers et de l'histoire de la matière, il n'y avait pas d'être pensant dans l'univers? Comment comprendre que cette nouveauté soit apparue dans l'histoire de l'univers alors que cette nouveauté, l'existence d'une pensée, n'était pas contenue dans la matière d'autrefois, dans la matière qui précédait ? Telle est la question. Et ici les explications par le hasard ne sont même plus tentées, car elles sont évidemment inopérantes. Par un hasard prodigieux on peut bien expliquer l'arrangement de caractères d'imprimerie, ou encore d'atomes et de molécules. Mais l'arrangement des atomes matériels et des molécules n'explique toujours pas l'existence d'un être capable de pensée et de connaissance. Cela est d'un autre ordre. Le psychologue, le neurophysiologiste, vont étudier cet être capable de pensée, sous toutes ses coutures. Par exemple on va explorer la structure hautement complexe du cerveau, avec ses cent milliards de cellules nerveuses. Mais l'existence même de cette information qui constitue le cerveau, qui l'expliquera? Et l'existence de l'information génétique contenue dans la tête du spermatozoïde et dans le noyau de l'ovule, dans une masse de matière de quelque millièmes de milligramme, cette information génétique qui commande à la construction de cet être dont le cerveau est pourvu de cent milliards de neurones avec leurs interconnexions, qui expliquera l'existence même de cette nouvelle information génétique apparue il y a relativement peu de temps dans l'univers? Cet être est capable de pensée, de connaissance. Qui expliquera la genèse d'une information génétique capable de commander à la construction d'un être capable de connaissance réfléchie? Est-ce la matière d'autrefois qui suffit à rendre compte de cette nouvelle information? La matière par elle-même suffit-elle à rendre compte de l'information dans laquelle elle est intégrée?

Les atomes qu'étudie la physique suffisent-ils par eux-mêmes à rendre compte du message génétique inscrit dans les molécules géantes composées avec des atomes de carbone, d'hydrogène, d'oxygène, d'azote, et quelques autres encore? Les caractères d'imprimerie suffisent-ils à rendre compte du message qui est écrit avec eux?

La multiplicité, une multiplicité quelconque, peut-elle jamais suffire, par elle-même, à rendre compte de l'existence d'une composition, d'une composition signifiante, qui porte un message? D'autant plus que, nous le savons aujourd'hui, de science certaine : dans un message génétique quelconque, par exemple celui de l'homme, les atomes qui entrent dans sa constitution sont constamment changés, renouvelés. Ce qui subsiste seul, c'est le message lui-même. C'est comme si, lorsque vous lisez votre journal, les caractères d'imprimerie étaient constamment changés, renouvelés; seuls les mots, les phrases, le message, le sens de la phrase subsisteraient, mais les supports matériels seraient changés sans arrêt... Les atomes multiples, en toute hypothèse, ne peuvent pas suffire par eux-mêmes à rendre compte de l'existence d'une substance, c'est-à-dire d'un être qui subsiste en renouvelant constamment ces atomes multiples qu'il intègre et qu'il informe. Et si cet être est de plus un psychisme, ce qui est le cas, à des degrés divers, pour tous les êtres vivants, il est encore plus évident que la matière multiple intégrée ne suffit pas à rendre compte de l'existence de cette substance consciente qui intègre une multiplicité matérielle, laquelle est constamment changée. La matière informée ne suffit pas par elle-même à rendre compte de l'existence de celui qui l'informe. Pour traiter correctement le problème philosophique posé par l'apparition de la vie, l'apparition de tous les êtres vivants et finalement l'apparition de l'Homme, il faut aller jusqu'à faire l'analyse de ce qu'est une substance : un être qui informe une matière multiple toujours changeante.

Voilà donc quelques problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine à partir de la réalité objective, l'univers, la nature et tout ce qui s'y trouve, l'Homme y compris, et que les sciences expérimentales, en tant que telles, sont incapables de traiter, parce que ce n'est pas leur objet. Il manque donc une discipline spéciale pour traiter ces problèmes. C'est celle que, depuis Aristote au moins, on a coutume d'appeler philosophie.

J'appelle donc philosophie — mais vous pouvez parfaitement choisir un autre terme si vous préférez, cela n'a aucune espèce d'importance — l'analyse rationnelle des problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine à partir de la réalité objective, scientifiquement explorée, et que les sciences expérimentales, en tant que telles, ne sont pas en mesure de traiter.

Bon, me direz-vous, (en supposant que vous considérez comme corrects les exemples que je vous ai proposés) admettons qu'il existe des problèmes qui s'imposent à l'intelligence humaine à partir de la réalité objective que les sciences expérimentales explorent, et que ni l'astrophysique, ni la physique, ni la chimie, ni la biochimie, ni la biologie, ni la zoologie, ni la paléontologie, ni la neurophysiologie, ni la psychologie expérimentale ne peuvent traiter, parce que ce n'est pas leur objet.

Mais comment fait-on pour les traiter? Est-il seulement possible de les traiter? — L'analyse philosophique, c'est tout simplement l'analyse logique du réel, jusqu'au bout.

Ce n'est pas sorcier. Il ne s'agit pas de faire appel à des puissances mystiques, à des facultés transcendantes d'intuition, ni à des facultés esthétiques. Il suffit tout simplement de raisonner correctement sur le réel, tel que les sciences expérimentales nous le font connaître.

Deux conditions sont donc requises pour entreprendre ces analyses : se mettre à l'école des sciences expérimentales pour apprendre à connaître ce qui est, et raisonner correctement, sans commettre trop de paralogismes.

L'univers se découvre à nous, depuis le début du XX^e siècle, comme un processus évolutif irréversible, qui porte la matière vers des degrés de complication ou de complexité de plus en plus grands. Comme vous le savez, il existe une histoire de la matière. La matière la plus simple est aussi

la plus ancienne. La plus complexe est la plus récente. Le tableau périodique des éléments de Mendeleïev doit se lire dans une perspective génétique et historique.

En physique, on connaît en gros une bonne centaine d'espèces d'atomes, de complexité croissante, formés au cours de l'histoire de l'univers.

Mais sur les obscures planètes, la composition de la matière s'est poursuivie par la genèse des grosses molécules. Là encore, le nombre des espèces composées n'est pas indéfini. Il est même relativement petit : cinq bases pour la composition des acides nucléiques, ADN et ARN ; une vingtaine d'acides aminés pour la composition de toutes les protéines. Toute l'histoire de la vie, depuis ses origines jusqu'aujourd'hui, va être écrite, composée, avec ces cinq bases et ces vingt acides aminés, disposés dans un certain ordre, tout comme les lettres de nos alphabets.

Le nombre des groupes zoologiques inventés au cours de l'histoire naturelle des espèces n'est pas non plus infini. Les espèces vivantes se comptent par millions, mais les principaux types biologiques sont en petit nombre. Les grandes inventions biologiques sont en nombre restreint.

Aux compositions de la matière qu'étudie la physique — une centaine d'espèces — succède donc une composition moléculaire qui relaie les précédentes. L'invention des grandes structures moléculaires de type sémantique qu'étudie la biochimie est relayée à son tour par cette autre invention que les zoologistes appellent l'évolution biologique. Et les zoologistes ont remarqué que dans l'histoire naturelle des espèces, on observe encore cette loi des relais : les groupes zoologiques se succèdent sur la planète comme s'ils se relayaient. Leurs empires s'écroulent et sont relayés par d'autres. L'empire des grands dinosauriens a été relayé par celui des mammifères. Les groupes zoologiques naissent, se développent, puis déclinent et ne laissent que quelques restes qui sont comme des fossiles vivants. Nous sommes entourés de ces fossiles vivants qui nous permettent de reconstituer l'histoire de l'évolution.

La création de l'univers et de la nature procède donc par étapes, par paliers étages de compositions qui intègrent des compositions antérieures. Les compositions les plus anciennes, les plus primitives, ne sont pas détruites, mais intégrées et utilisées dans les compositions ultérieures et plus complexes. Les compositions physiques sont utilisées dans les compositions moléculaires, et les compositions moléculaires sont utilisées dans les compositions cellulaires. Les généticiens nous enseignent que dans les / messages génétiques de l'Homme se trouvent des chapitres entiers qui ont été composés il y a des centaines de millions d'années.

Quoiqu'il en soit de tout cela, une chose est désormais certaine, c'est que l'histoire de l'univers, l'histoire de la matière, se présentent maintenant à nous comme l'histoire d'une composition continuée, qui va des formes simples aux formes complexes, de la matière relativement simple, l'hydrogène et les traces d'hélium qui constituaient l'univers il y a quelque quinze milliards d'années, à ce système, le plus complexe que nous connaissons dans l'univers d'aujourd'hui : le cerveau de l'Homme, avec ses cent milliards de cellules nerveuses et leurs interconnexions. L'univers se présente à nous comme une composition qui va du simple au complexe. Dans l'univers au cours du temps, l'information augmente d'une manière constante et elle augmente même d'une manière accélérée. Dans l'histoire de la vie, si vous mettez sur un axe les temps et sur l'autre le nombre des grands groupes zoologiques inventés, vous constatez que l'évolution biologique est accélérée. La croissance de l'information génétique est donc accélérée elle aussi. Telle est la structure de l'univers qui s'impose désormais à nous, la structure de l'histoire de l'univers. On part de la matière relativement simple, c'est-à-dire de compositions relativement simples, celles qui constituent l'hydrogène, et on aboutit, en quelque vingt milliards d'années, à un être capable de pensée et de connaissance.

L'univers est donc un système évolutif, épigénétique, et non préformé dans lequel l'information augmente constamment ; et à aucun moment de son histoire l'univers ne suffit, à lui

tout seul ou par lui-même, à rendre compte de cette nouveauté d'information qui surgit en lui, de ce supplément d'information qui vient l'enrichir. Le passé de l'univers, à aucun moment, ne suffit à rendre compte de son avenir, car l'avenir de l'univers est toujours plus riche en information que son passé.

L'univers ne suffit pas, à aucun moment de son histoire, à rendre compte de cette genèse d'information nouvelle qui va susciter en lui des êtres nouveaux, et puisque cette information génétique nouvelle ne peut venir du néant — car le néant est stérile et ne produit rien du tout — il reste que cette information génétique nouvelle qui constamment enrichit l'univers dans son histoire, provient d'une source *X* que l'on appellera comme on voudra.

L'univers est un système évolutif, épigénétique, à information croissante, en régime de composition continuée et puisqu'il ne peut pas suffire par lui-même et seul à rendre compte de cette information nouvelle qui surgit en lui constamment, c'est qu'il la reçoit. L'univers est un système qui constamment reçoit de l'information.

Vous appellerez comme vous voudrez *cette* source ou origine radicale de l'information. Mais le fait est là : l'univers dans son histoire est analogue à une symphonie en train d'être composée et le passé de cette symphonie ne suffit pas à rendre compte de son avenir car, dans cette histoire de l'univers, l'avenir est toujours plus riche en information que le passé. Ce ne sont pas les notes de la symphonie par elles-mêmes qui suffisent à rendre compte de ces nouvelles compositions qui vont être inventées dans l'histoire de la genèse de cette symphonie. De même, ce ne sont pas les atomes par eux-mêmes qui suffisent à rendre compte des compositions de plus en plus riches en information, de plus en plus complexes, dans lesquelles ils sont intégrés.

Dire cela, dire que l'univers est un système en régime de composition continuée, et que par la force des choses, il reçoit de l'information, puisqu'il ne peut pas se donner à lui-même l'information qu'il n'a pas, c'est tout aussi rationaliste que la thèse adverse, selon laquelle l'univers est un système qui se suffit.

Il n'y a aucune raison à priori d'admettre que seule la thèse selon laquelle l'univers se suffit, serait rationaliste.

Mais à posteriori, et en tenant compte de l'expérience, c'est-à-dire de la réalité objective, on peut constater que la situation est désormais renversée. Seule la thèse qui affirme que l'univers est un système évolutif, épigénétique, irréversible et à information croissante, et qui par conséquent reçoit constamment de l'information nouvelle, — seule cette thèse est rationnelle et rationaliste, puisque seule elle est conforme au réel tel qu'il est connu dans notre expérience.

Il n'y a aucune raison à priori d'admettre que seul le monisme serait rationnel, que la rationalité, c'est l'ontologie de Parménide et de Spinoza, — et l'expérience nous montre que la cosmologie de Parménide et de Spinoza, qui professaient à priori que l'univers est un système ne comportant ni genèse ni corruption, l'expérience nous montre que cette cosmologie est fausse.

Mais justement, Parménide se faisait fort de rejeter comme illusoire l'enseignement de l'expérience...

En effet, la rationalité et le rationalisme ne doivent pas et ne peuvent pas se déterminer à priori. Établir, déterminer ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas, cela ne peut se faire à priori. C'est la réalité elle-même qui est seule juge. C'est elle qui décide. Un rationalisme scientifique est un rationalisme expérimental. L'expérience nous montre que l'univers est un système évolutif, épigénétique et à information croissante, un système en régime de composition continuée, orienté d'une manière irréversible. Être rationaliste, c'est le voir et le reconnaître. Puisque manifestement l'univers dans son histoire n'a pas pu se donner à lui-même cette information nouvelle qu'il ne possédait pas auparavant et cela à chaque étape de sa genèse, c'est que, manifestement, cette information, il l'a reçue. L'univers est donc un système qui constamment, au cours de son histoire,

de sa durée, reçoit de l'information ; être rationaliste c'est le reconnaître et le proclamer.

Être rationaliste, ce n'est pas être fixé à des systèmes construits à priori dans le passé, comme celui de Parménide ou celui de Spinoza, qui proclamaient l'un et l'autre que l'Être est un, que la Substance est unique, et que le Monde physique c'est l'Être, la Substance unique.

L'un et l'autre ne pouvaient soutenir cette thèse qu'en affirmant que toute genèse et toute corruption doivent être éliminées de la Nature qui est la substance unique.

L'Être pris absolument, la Substance unique ne sauraient comporter ni genèse ni corruption. Or l'univers physique est l'Être pris absolument. Par conséquent l'univers physique ne saurait comporter ni genèse ni corruption. Et Spinoza affirme formellement dans *l'Éthique* que la Nature est un système qui ne comporte pas d'évolution, pas de développement, c'est un système fixe.

Or les sciences expérimentales nous montrent que l'Univers et la Nature sont un système en régime de genèse et de corruption, un système en régime d'information croissante mais soumis aussi au second Principe de la Thermodynamique ou Principe de Carnot-Clausius : l'Univers est en genèse continuée, et il s'use aussi d'une manière irréversible. Croissance de l'information et croissance de l'entropie se composent dans l'univers réel. Les fleurs poussent et se fanent. Les étoiles aussi, comme les fleurs des champs. Cela est totalement en opposition avec les thèses de Parménide et de Spinoza. Le rationalisme expérimental ne consiste pas à évacuer l'expérience, à mettre l'expérience à la porte, à déclarer que l'expérience a tort, mais à penser ou à s'efforcer de penser correctement l'expérience.

Puisque l'univers se découvre à nous désormais comme une symphonie en train d'être composée, et puisque manifestement cette symphonie ne peut pas se composer elle-même (cela n'a aucun sens), eh bien, que cela plaise ou non, il faut bien reconnaître qu'il doit exister un Compositeur, à moins de renoncer à toute pensée rationnelle.

Certains préféreront renoncer à toute pensée rationnelle, et inhiber, refouler, le développement normal de leur pensée, les conclusions inévitables de leur raisonnement, plutôt que d'aller jusque-là. Il est très amusant de le constater : alors qu'au XVIII^e siècle par exemple et au XIX^e, l'athéisme se targuait d'être le défenseur du rationalisme et de la méthode scientifique, prétendait s'appuyer sur la raison et la science, aujourd'hui, et de plus en plus, l'athéisme est à la fois irrationaliste et acosmique. Ou bien l'on renonce à l'exercice de la pensée rationnelle, ou bien l'on renonce à penser l'univers réel. Car il est impossible de penser l'univers réel dans son histoire et sa genèse, et de continuer à professer l'athéisme. Du point de vue rationnel et expérimental où nous nous plaçons ici, l'athéisme est littéralement impensable, compte tenu de la réalité objective que les sciences expérimentales nous font connaître. Et c'est bien pourquoi tant de philosophes aujourd'hui régnants fuient comme la peste l'étude de l'Univers et l'étude de la Nature. Ils préfèrent étudier les mythologies des Indiens d'Amérique, les névroses et les psychoses, les fantasmes ou la littérature ou l'histoire des prisons au XVIII^e siècle, plutôt que de réfléchir sur l'évolution de l'univers. La philosophie contemporaine se caractérise par une fuite, significative, devant la réalité cosmique, physique et biologique. Les philosophes aujourd'hui régnants, dans leur majorité, ont horreur de la nature et de la philosophie de la nature.

Ils diraient volontiers à la nature et aux sciences de la nature : “ Éloigne-toi de nous ! Pourquoi es-tu venue nous tourmenter avant l'heure ? ”

L'athéisme est une philosophie selon laquelle l'univers est l'Être, le seul Être, et il se suffit. L'expérience montre que l'univers est un système qui, constamment au cours de son histoire et de sa genèse, reçoit de l'information nouvelle. L'univers est donc un système qui ne suffit pas, et l'athéisme est une philosophie impossible, si toutefois on veut raisonner correctement et en tenant compte de l'enseignement de l'expérience.

Bien entendu, on peut continuer à raconter n'importe quoi comme le fait par exemple le

philosophe allemand Friedrich Nietzsche qui professe l'éternel retour à la fin du XIX^e siècle, — si l'on renonce à l'exercice de la pensée rationnelle, c'est-à-dire d'une pensée qui tient compte de la réalité objective et de l'expérience.

J'ai voulu vous montrer dans cette causerie, que les problèmes philosophiques existent, indépendamment de notre volonté, bonne ou mauvaise ; qu'ils s'imposent à l'intelligence humaine, à partir de l'expérience scientifiquement explorée, et qu'ils sont susceptibles d'être analysés, par la simple analyse rationnelle, sans aller chercher des pouvoirs mythiques ou magiques. Il suffit d'étudier attentivement ce que nous savons du réel et de raisonner correctement. La philosophie, ce n'est rien d'autre que cela : raisonner correctement sur ce qui est. Elle implique ce que les psychiatres du début de ce siècle ont appelé l'attention au réel. Elle implique aussi, comme le disait Bergson, que le philosophe reste écolier durant sa vie entière. Le philosophe est le technicien qui analyse des problèmes rationnels qui s'imposent à partir de l'expérience. Il faut qu'il connaisse cette expérience. Il reçoit des informations qui lui viennent de tous les chercheurs, de tous les savants du monde, et il s'efforce d'analyser correctement les problèmes qui se posent. C'est en somme un théoricien. Einstein, avec son petit crayon, n'a peut être jamais mis le nez derrière le télescope du mont Palomar, cela ne l'a pas empêché de tenter une cosmologie. Le métaphysicien est un théoricien qui traite de certains problèmes, que je vous ai indiqués. Il a besoin, tout comme Albert Einstein et Louis de Broglie, de recevoir les informations qui lui viennent des hommes de science, des hommes de laboratoire, des hommes qui pratiquent la méthode expérimentale. Il sait qu'aucune théorie n'est valable si elle n'est justifiée par l'expérience. Les problèmes authentiquement métaphysiques qui se posent à partir de l'astrophysique, de la physique, de la biologie, de la neuropsychologie, ces problèmes métaphysiques qui s'imposent à l'intelligence humaine à partir de la réalité objective, de plus en plus nombreux sont les savants qui les aperçoivent fort bien. Mais le plus souvent ils renoncent à les traiter parce que leurs collègues qui passent pour philosophes renoncent eux-mêmes à les traiter.

Le paradoxe c'est que ceux qui passent pour philosophes aujourd'hui, dans leur majorité, n'aperçoivent même pas ces problèmes métaphysiques que les savants découvrent chaque jour davantage. Pourquoi ne les aperçoivent-ils pas? Tout simplement parce qu'ils ne se sont pas tournés du côté de la cosmologie, du côté des sciences de l'Univers et de la Nature. Non seulement ils ne se sont pas tournés vers la réalité objective que les sciences expérimentales nous découvrent mais ils s'en sont détournés.

L'histoire ultérieure de la philosophie notera sans doute le fait qu'au XX^e siècle les esprits qui ont eu le sens des problèmes métaphysiques étaient des scientifiques.

L'espoir de la philosophie, pour demain, c'est que des savants comme vous se mettent à analyser les problèmes philosophiques qui se posent à partir de la réalité objective que vous connaissez par les sciences que vous pratiquez.

Ce n'est pas tellement difficile. La philosophie telle que nous l'entendons ne demande ni génie, ni pouvoirs surnaturels, ni connaissances mystiques. Elle est simplement l'analyse logique, jusqu'au bout, de ce qui est donné dans notre expérience. Elle demande que l'on s'instruise jusqu'à son dernier jour auprès du Réel que les sciences expérimentales nous découvrent et elle exige que l'on apprenne à raisonner correctement. Elle exige aussi que l'on soit libre en présence de la réalité, que l'on ne prétende pas imposer à la réalité des vues à priori, des philosophies toutes faites, des préférences arbitraires. Elle implique que l'on écoute le Réel et que l'on s'efforce d'entendre, modestement, ce qu'il a à nous dire. La modestie est peut-être la vertu morale principale du philosophe.

Ajaccio, juillet 1977.

II- LE CHRISTIANISME ET LA RAISON²

Le christianisme orthodoxe a toujours pensé et professé que l'existence de Dieu est connaissable d'une manière certaine par l'intelligence humaine, à partir de la création, à partir du monde physique et de tout ce qu'il renferme, à partir de la nature. Autrement dit, la création, l'univers créé, sont manifestation de Dieu, sa première manifestation pour nous, et notre intelligence peut aller de cette manifestation à Celui qui se manifeste par elle, comme elle peut aller d'une cantate de Bach à son auteur. Une cantate de Bach prouve l'existence de son auteur, même si celui-ci n'est plus visible et elle permet, de plus, de connaître quelque chose de la nature de son auteur. Elle ne permet pas une connaissance exhaustive de son auteur, car Jean-Sébastien Bach peut composer d'autres cantates, et de fait il en a composé plusieurs, et dans d'autres compositions il a exprimé quelque chose de lui-même qu'il n'avait pas manifesté auparavant. De même la création de Dieu manifeste le Compositeur incréé, qui est l'auteur de cette composition qui est la création, mais la création n'épuise pas le Créateur et nous ne pouvons pas tout savoir du Créateur incréé à partir de la création, tout simplement parce que cette création, d'ailleurs inachevée, ne manifeste pas toutes les richesses ni toute la puissance du Créateur.

La connaissance de Dieu à partir de la création est donc une connaissance certaine, bien fondée, authentique, mais incomplète. C'est ce que les Pères veulent dire lorsqu'ils répètent que Dieu est incompréhensible. Cela ne signifie pas qu'il soit inconnaissable, bien au contraire, mais cela signifie que la connaissance que nous pouvons en prendre n'épuise pas l'infinie richesse du Créateur incréé.

C'est la doctrine constante de toute la tradition hébraïque biblique et aussi des livres en langue grecque du judaïsme hellénistique, tels que le livre de la Sagesse. C'est la doctrine du judaïsme orthodoxe conservée jusqu'aujourd'hui, comme vous pouvez vous en assurer en interrogeant un théologien juif compétent. C'est la doctrine qu'expose le rabbin Schaoul de Tarse, Paul de son surnom romain, dans la lettre qu'il écrivit autour des années 57 de notre ère, aux chrétiens de la communauté de Rome.

La colère de Dieu se manifeste du ciel sur toute impiété et injustice des hommes qui retiennent la vérité prisonnière dans l'injustice. Car ce qui est connaissable de Dieu est manifeste parmi eux. Car Dieu le leur a manifesté. Car ses propriétés invisibles (ou : ses caractères invisibles), à partir de la création du monde, sont aperçues, discernées par l'intelligence, par ses œuvres : à savoir son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables. Car ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ils ne lui ont pas rendu grâces, mais ils sont devenus stupides en leurs raisonnements et leur cœur sans intelligence s'est enténébré. Prétendant être intelligents, ils sont devenus idiots, et ils ont changé la gloire de Dieu invisible pour des représentations et des images d'homme corruptible, d'oiseaux, de quadrupèdes ou de serpents...

Ce texte a été cité des centaines et des centaines de fois par les Pères grecs et latins, par les plus grands docteurs du Moyen Âge, Albert le Grand, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot. C'est la doctrine constante des Pères et des Docteurs chrétiens qui s'y exprime : l'existence de Dieu est connaissable pour l'intelligence humaine à partir de la création, à partir des œuvres de Dieu, à partir de ses poèmes, *ta poiêmata*, comme dit Paul.

² Conférence donnée à Notre-Dame de Paris le 6 novembre 1977.

La première fois, à ma connaissance du moins, que cette conviction unanime a été mise en doute ou en question, c'est au XIV^e siècle, avec le théologien franciscain Guillaume d'Occam. Guillaume d'Occam, dans certains textes, semble dire que l'existence de Dieu est tenue seulement par la foi, mais n'est pas connaissable par la raison humaine. C'est la première fois, à ma connaissance — mais peut-être que des précurseurs de Guillaume d'Occam m'ont échappé — qu'un docteur chrétien catholique enseigne que la raison humaine n'est pas capable d'atteindre avec certitude à la connaissance de l'existence de Dieu, à partir du monde physique.

La doctrine de Guillaume d'Occam est passée chez Martin Luther par l'intermédiaire de son maître en philosophie, Gabriel Biel. Mais Martin Luther ajoutait à la théorie de la connaissance qu'il avait héritée de Guillaume d'Occam, une certaine théologie du péché originel, selon laquelle, par le péché originel, la nature humaine est intégralement corrompue. Il en résultait que, dans sa pensée, les puissances de l'âme, la raison et la liberté, sont aussi intégralement corrompues. La raison humaine est totalement impuissante à connaître le vrai, elle n'est plus, selon la forte expression de Martin Luther, que *die Hure des Teuffels*, c'est-à-dire la prostituée du Diable. Elle est, nous dit Luther dans d'innombrables textes, une abominable prostituée, il faut lui jeter des excréments à la face, et la foi ne peut subsister que si l'on détruit la raison humaine, car, dit encore Luther, le dogme est foncièrement absurde aux yeux de la raison.

Telle est la doctrine qui va passer chez un philosophe allemand luthérien, Emmanuel Kant. C'est la dissociation complète entre la foi et la raison, entre la foi et l'intelligence, la foi et la connaissance. C'est cette dissociation que l'on a appelée le *fidéisme*, doctrine selon laquelle la foi n'est pas un acte de l'intelligence.

Au XIX^e siècle, des courants, des mouvements fidéistes se sont manifestés chez des penseurs catholiques. Ils ont suscité dès 1840 des réactions de la part des évêques de France qui ont demandé à Louis Bautain, par exemple, le 8 septembre 1840, de bien vouloir signer les propositions suivantes que les évêques de France estimaient inhérentes à l'orthodoxie :

1. Le raisonnement peut prouver avec certitude l'existence de Dieu et l'infinité de ses perfections. La foi, don du ciel, suppose la révélation; elle ne peut donc pas convenablement être alléguée vis-à-vis d'un athée en preuve de l'existence de Dieu.

4. On n'a pas le droit d'attendre d'un incrédule qu'il admette la résurrection de notre divin Sauveur, avant de lui en avoir administré des preuves certaines...

5. Sur ces questions, la raison précède la foi et doit nous y conduire...

Le 26 avril 1844, les évêques de France exigeaient de nouveau de Louis Bautain qu'il signe les engagements suivants :

Nous promettons pour aujourd'hui et pour l'avenir :

1. de ne jamais enseigner que, avec les seules lumières de la droite raison, abstraction faite de la révélation divine, on ne puisse donner une véritable démonstration de l'existence de Dieu;

2. qu'avec la raison seule on ne puisse démontrer la spiritualité et l'immortalité de l'âme, ou toute autre vérité purement naturelle, rationnelle ou morale;

3. qu'avec la raison seule on ne puisse avoir la science des principes ou de la métaphysique, ainsi que des vérités qui en dépendent, comme science tout à fait distincte de la théologie surnaturelle qui se fonde sur la révélation divine;

4. que la raison ne puisse acquérir une vraie et pleine certitude des motifs de crédibilité, c'est-à-dire de ces motifs qui rendent la révélation divine évidemment croyable...

En 1870, le saint concile œcuménique du Vatican, réuni dans le Saint-Esprit, *in Spiritu Sancto*, comme tous les conciles œcuméniques, dans sa Constitution dogmatique “*Dei filius*”, *de fide catholica*, déclare :

La même sainte mère l'Église tient et enseigne que Dieu, qui est le principe et la fin de tous les êtres, peut être connu d'une manière certaine, certo cognosci posse, par la lumière naturelle de la raison humaine, naturali humanae rationis lumine, à partir des réalités créées, e rébus creatis.

Le Concile cite ensuite le texte de la lettre de Paul aux Romains que je vous ai relu. Le même saint concile du Vatican, dans ses Canons, particulièrement solennels, s'exprime comme suit :

Si quelqu'un disait que Dieu unique et véritable, le Créateur et notre Seigneur, ne peut pas être connu d'une manière certaine, certo cognosci non posse, par l'intermédiaire des réalités créées, per ea, quae facta sunt, à la lumière naturelle de la raison humaine, naturali rationis humanae lumine, —si quelqu'un disait cela, alors qu'il soit anathème, anathema sit, — (c'est-à-dire qu'il est hors du Corps de la Pensée de l'Église universelle).

D'ailleurs, l'année d'avant, dès 1869, le cardinal Deschamps, archevêque de Malines, l'un des rédacteurs de la Constitution dogmatique *De Fide* au premier concile du Vatican, écrivait déjà, à propos de la raison humaine et des menaces qui pesaient déjà sur elle au XIX^e siècle :

L'infaillibilité de l'Église enseignante, dans la conservation du dépôt de la foi, n'est pas la seule qui soit méconnue de nos jours, et dont le concile devra prendre la défense. L'infaillibilité surnaturelle qui garde fidèlement au monde, selon les promesses de Jésus-Christ, la vérité divinement révélée présuppose l'infaillibilité naturelle ou l'autorité certaine de la raison dans les choses de sa compétence.

Ainsi donc l'Église catholique estime et proclame que l'existence de Dieu peut être connue d'une manière certaine par la raison humaine qui réfléchit sur l'œuvre de la création. Si l'Église catholique a attendu la fin du XIX^e siècle pour définir cette conviction qui est la sienne et qui a toujours été la sienne, depuis le commencement de son existence (voir la lettre de Paul aux Romains), c'est tout simplement parce qu'au XIX^e siècle cette conviction avait été mise en question ou en doute, sous l'influence de la philosophie d'Emmanuel Kant et d'Auguste Comte, et de divers courants dits fidéistes et traditionalistes, qui avaient renoncé à cet exercice de la raison en matière de métaphysique, et qui s'en remettaient à la foi telle qu'ils l'entendaient ou à la tradition, pour ce qui concerne les fondements du monothéisme chrétien.

Comme vous le voyez par ces textes, l'Église catholique ' défend et protège la valeur, la dignité et la puissance de la raison humaine contre ceux qui la déprécient ou l'exténuent. L'Église défend et protège une réalité naturelle, le pouvoir de l'homme d'accéder à la connaissance du vrai, de ce qui existe, par son intelligence.

Ce n'est pas la première fois, ni la dernière, que l'Église défend et protège des réalités naturelles qui résultent de l'œuvre de la création.

Église catholique a donc une certaine idée, une certaine théorie de la raison humaine, au moins implicite, puisqu'elle professe que l'existence de Dieu est connaissable d'une manière certaine par la raison humaine, à partir de la création. C'est donc que la raison humaine est puissante pour faire de la métaphysique, pour traiter et résoudre sans trembler, sans hésiter, un problème métaphysique de haute portée : le problème de l'existence de Dieu.

Je ne vous entraînerai pas dans l'analyse du problème de la philosophie chrétienne, qui a été débattu autour des années 1930 par des philosophes comme Émile Bréhier, Léon Brunschvicg, Etienne Gilson, Jacques Maritain, Maurice Blondel, Edith Stein et bien d'autres. Mais vous remarquez au moins, sur le point précis que nous venons de rencontrer, que la théologie catholique n'est pas compatible avec n'importe quelle théorie de la raison, avec n'importe quelle théorie de la connaissance. Par exemple, la théologie catholique n'est pas compatible avec la doctrine kantienne de la raison, ni avec la théorie kantienne de la connaissance, puisque Kant, pour sa part, estime que la raison humaine ne peut pas accéder à la connaissance certaine de l'existence de Dieu, à partir de l'expérience, tandis que la théologie catholique, définie par l'Église, au premier concile du Vatican, estime que la raison humaine le peut. On ne peut donc pas, simultanément, être catholique et kantien, de même qu'on ne peut pas être catholique et adepte du positivisme d'Auguste Comte ni du néo-positivisme qui nie toute métaphysique.

On peut, bien entendu, le déplorer, s'en affliger ou, au contraire, s'en réjouir, mais le fait est là : l'Église catholique, la théologie catholique la plus traditionnelle et la plus constante solennellement définie dans un concile œcuménique, implique une certaine doctrine de la raison, une certaine théorie de la connaissance, et, selon cette doctrine de la raison et cette théorie de la connaissance, la raison humaine est capable de faire de la métaphysique d'une manière légitime et de répondre par l'analyse aux questions qu'elle se pose. La métaphysique peut être une connaissance certaine, c'est-à-dire une science. C'était la doctrine des grands docteurs du Moyen Âge, aussi bien du dominicain Thomas d'Aquin que du franciscain Jean Duns Scot. C'est la doctrine de l'Église universelle. L'intelligence humaine est faite pour connaître la vérité et elle est capable d'atteindre à cette fin qui est l'objet de son désir naturel congénital.

En d'autres termes, l'Église catholique, la théologie catholique la plus classique, professent un rationalisme intégral, en ce sens précis qu'elles pensent que la raison humaine est capable d'aller jusqu'au bout de son désir le plus profond, de son désir naturel de connaître le vrai, à savoir ce qui existe, et de répondre aux questions métaphysiques qu'elle se pose.

Non seulement l'Église catholique professe, à cet égard et en ce sens, un rationalisme intégral, mais elle est pratiquement seule au monde à professer un tel optimisme en ce qui concerne la valeur, la puissance et les capacités de la raison humaine, car c'est pratiquement au sein de l'Église catholique que se trouvent les derniers et les seuls métaphysiciens qui pensent que la métaphysique est une science authentique. L'Église catholique a donc pratiquement le monopole du rationalisme intégral. Ailleurs, on trouve bien des rationalistes, des ligues ou des unions rationalistes, mais lorsqu'on regarde les choses de près on constate que ces rationalistes-là ne se fient pas à la raison lorsqu'elle aborde les problèmes métaphysiques, mais au contraire désespèrent de la raison dès lors qu'elle tente de répondre aux problèmes ultimes qu'elle se pose. C'est donc que leur rationalisme est un rationalisme tronqué, infirme, insuffisamment ou mal développé.

D'ailleurs, l'Église s'était déjà prononcée au XVI^e siècle, au concile de Trente, à l'encontre de la doctrine luthérienne du péché originel. Elle avait condamné la doctrine luthérienne selon laquelle le péché originel a radicalement corrompu la nature humaine, en sorte que les puissances naturelles de l'homme, en particulier la raison et la liberté humaines, ne seraient plus bonnes à rien. Les définitions du premier concile du Vatican, en 1870, contre Kant et le kantisme, viennent donc compléter les définitions du concile de Trente contre Martin Luther.

Au début de ce siècle, il y a eu dans l'Église, à travers toute l'Europe, mais principalement en France, une grande crise doctrinale que les historiens ont appelée la crise moderniste. Savez-vous ce que les théologiens catholiques reprochaient principalement aux philosophes éminents que furent Henri Bergson, Maurice Blondel, le père Lucien Laberthonnière, Édouard Le Roy et d'autres encore ? C'était de ne pas être suffisamment rationalistes, de ne pas avoir une théorie de la connaissance, une

doctrine de la raison assez forte, suffisamment puissante, pour pouvoir supporter et sauvegarder l'enseignement solennel de l'Église, défini au premier concile du Vatican : la raison humaine est capable, par ses forces naturelles et indépendamment de la révélation, d'accéder à la connaissance certaine de l'existence de Dieu.

Église catholique, la théologie catholique la plus classique et la plus constante, ne veulent pas que l'ordre surnaturel, l'ordre de la grâce, l'ordre de la révélation, soit fondé sur un ordre naturel exténué, affaibli, dévalorisé, et encore moins au dépens de l'ordre naturel. Elles défendent, elles veulent préserver et sauver l'ordre naturel qui est celui de la création, afin de le conduire à sa fin ultime qui est surnaturelle ; mais l'ordre surnaturel, l'ordre de la grâce, n'abolit pas l'ordre naturel, ne le détruit pas, au contraire, il l'achève, le réalise, le conduit à son terme ultime et à sa perfection.

Ainsi pour la théorie de la raison humaine. L'Église veut et elle tient à ce que l'ordre intellectuel et rationnel conserve sa consistance propre, son autonomie. Elle ne veut pas qu'on tente d'établir l'ordre surnaturel sur des soubassements friables, sans consistance, sans solidité, y Elle ne veut pas qu'on affaiblisse l'ordre naturel, l'ordre de la création, pour introduire l'ordre surnaturel de la grâce. Elle affirme depuis le début, contre toutes les gnosés, contre le manichéisme, contre l'hérésie cathare, puis à l'encontre de la doctrine luthérienne du péché originel, l'excellence de la création physique dans laquelle nous sommes de fait et l'excellence de la nature humaine " qui sort des mains du Créateur. Comme le dit Thomas d'Aquin, par le péché, rien n'est ajouté à la nature humaine, et rien n'est ôté à la nature humaine ³. Sur ce point, l'Encyclique *Pascendi* du 8 septembre 1907, signée par le pape Pie X, s'étend longuement. L'erreur fondamentale qu'elle discerne sous la crise qui a secoué la chrétienté au début de ce siècle, c'est une erreur qui porte sur la théorie de la connaissance, c'est une démission en ce qui concerne la puissance et la valeur de la raison humaine, c'est la théorie kantienne de la connaissance et de la raison, c'est l'irrationalisme, que l'encyclique appelle l'agnosticisme : la raison humaine serait incapable par ses propres forces d'atteindre au vrai, à la connaissance métaphysique.

Si la raison humaine ne peut pas, par ses propres forces, être métaphysicienne, elle ne peut pas non plus, illuminée par l'Esprit-Saint et fondée sur la Révélation, être théologienne. Aussi bien, les grands docteurs des siècles passés, Grégoire de Nazianze, Augustin d'Hippone, Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot, Jean Damascène en Orient, et, avant lui, Maxime le Confesseur, tous ceux qui ont fait la théologie chrétienne, ont été d'éminents métaphysiciens. Il existe, en effet, une ontologie du Verbe incarné, que les plus grands docteurs chrétiens se sont efforcés de dégager, et la théologie trinitaire qui va de Grégoire de Nazianze à saint Augustin, et d'Augustin à Thomas d'Aquin et à Jean Duns Scot, est éminemment métaphysique.

Inversement, ceux qui, aujourd'hui, déprécient la métaphysique et la condamnent, sont-ils aussi ceux qui méprisent la théologie qui fut la science des saints et qui tentent de l'éliminer. Que resterait-il du christianisme sans la théologie, c'est-à-dire sans la pensée? Cette bouillie pour les chats, cette pâtée inconsistante, informe, qu'on nous déverse aujourd'hui de toutes parts et qui soulève le cœur. Savez-vous quel est le serment qu'à partir du 1^{er} septembre 1910 l'Église de Rome demandait à tous ses jeunes prêtres de prononcer ?

Moi, un tel, je tiens fermement et je reçois toutes les vérités qui ont été définies, affirmées et déclarées par le magistère, qui ne comporte pas d'erreur, de l'Église, et en particulier ces points de doctrine qui s'opposent directement aux erreurs de ce temps : Premièrement, je professe que Dieu, qui est le principe et la fin de tous les êtres, peut être connu d'une manière certaine, et par

³ *Sum. Theol.* I, q. 98, a.2.

conséquent aussi être démontré, demonstrari posse, à la lumière naturelle de la raison, par l'intermédiaire des réalités créées (citation de Rm 1, 20), c'est-à-dire par les œuvres visibles de la création, de même que la cause peut être connue par ses effets...

Voilà donc un premier point d'acquis. Selon la pensée “ de l'Église universelle, selon le christianisme orthodoxe, selon la révélation hébraïque et l'enseignement du Nouveau Testament, selon la doctrine des Pères et des grands Docteurs du Moyen Âge, l'existence de Dieu n'est pas une question de “foi” au sens contemporain du mot “foi”, elle n'est pas une question de croyance, elle relève de la connaissance et de la connaissance par l'intelligence.

Arrêtons-nous un instant sur ce point.

Faire porter la foi sur l'existence de Dieu, c'est une proposition totalement absurde et inconsistante. Vous pouvez vous fier à l'un de vos amis, ou vous défier de lui ; vous pouvez avoir foi en sa parole ou non, mais ce qui est sûr et certain, c'est que, pour vous fier en l'un de vos amis ou vous défier de lui, il vous faut d'abord savoir avec certitude qu'il existe. L'existence de votre ami, en qui vous vous fiez, ne saurait être une question de foi. La connaissance de l'existence doit nécessairement précéder la foi ou la défiance, la confiance ou le doute. H en va de même pour Dieu. Lisez ou relisez les nombreux textes de la Bible hébraïque, que les chrétiens appellent l'Ancien Testament, où il est question de la foi ou de son contraire, vous verrez que jamais la foi, dans la Bible, ne porte sur *l'existence* même de Dieu. Lorsque par exemple Dieu reproche à Moïse, ou lorsque tel psalme reproche aux Hébreux de ne pas avoir eu foi en Dieu et en sa parole, il ne s'agit pas de l'existence de Dieu, ce n'est pas l'existence de Dieu qui est en question, l'existence de Dieu est présumée connue, par la création précisément et par ses œuvres historiques dans l'histoire du peuple hébreu. C'est par là que Dieu est connu : par ses œuvres qui le manifestent. La foi ne porte pas sur *l'existence* de Dieu mais sur la vérité de la *parole* de Dieu.

Je prends un exemple très simple pour vous indiquer sur quel registre se situe la signification des termes qui désignent la “foi” dans la Bible hébraïque et dans le Nouveau Testament grec.

Supposons que vous vouliez apprendre à nager à un enfant de 7 ou 8 ans. Vous lui expliquez d'abord ce que c'est que l'eau, ce que c'est que la densité de l'eau. Vous lui donnez une brève explication du principe d'Archimède. Et vous lui dites que, compte tenu de la densité de son corps et de la densité de l'eau, il lui suffit de se coucher sur l'eau comme sur son lit, bien détendu, et, bien allongé, il nagera. En réalité il ne peut pas descendre au fond de l'eau ; il est extrêmement difficile de descendre au fond de l'eau, il faut, pour y parvenir, déployer des efforts considérables et l'eau de mer, finalement, vous fait resurgir et rejaillir à la surface.

L'enfant peut vous croire ou ne pas vous croire ; il peut croire ce que vous lui avez dit, ou non. Il peut se fier en vous, en votre parole ou non. S'il vous croit, s'il s'en remet à vous, alors il s'étendra doucement sur l'eau, bien détendu, et il constatera, par expérience, qu'il repose en effet sur l'eau comme sur son lit. Il vérifiera par expérience la vérité de ce que vous lui avez dit. S'il ne vous croit pas, s'il doute de vous et de ce que vous lui avez expliqué, il va s'agiter, se contracter, boire de l'eau, pleurer et crier. L'expérience sera manquée. Mais qu'il vous croie ou qu'il ne vous croie pas, en tout cas sa foi ou sa méfiance ne portera pas sur votre *existence*. Elle portera sur ce que vous avez dit, sur la *vérité* de ce que vous lui avez dit.

Eh bien, c'est sur ce registre-là que se situent les termes -qui désignent la foi dans la Bible hébraïque et dans le Nouveau Testament grec. Cela est si vrai que la racine hébraïque *aman* qui signifie : être fort, être solide, être certain, être stable, a donné *émounah*, que le Nouveau Testament grec a traduit par *pistis*, et que nous traduisons par *foi* ou par *fidélité*, selon les cas — et aussi *émet* qui signifie *la vérité*.

Pistis alètheias comme dit Paul lorsqu'il veut traduire complètement et correctement en grec le

terme hébreu *émounah* : la foi dans la vérité, l'assentiment de l'intelligence à la vérité reconnue.

La maladie de la pensée chrétienne, dans les temps modernes, depuis Descartes au moins, mais de plus en plus, c'est d'avoir dissocié ce que le concept hébreu de " foi " associe intimement : la foi et la vérité, tout simplement parce qu'on a rompu l'unité de l'acte de foi qui est un *acte de l'intelligence*, un *assentiment de l'intelligence*. On a conservé l'idée qu'il s'agit d'une conviction, d'un assentiment, mais on a oublié qu'il s'agit d'un assentiment *de l'intelligence à la vérité* elle-même reconnue. On obtient ainsi un concept de foi qui est décomposé, corrompu.

C'est autour du concept de foi et dans ses rapports avec l'intelligence, que se situe le foyer infectieux qui est à l'origine de la maladie infantile de la pensée chrétienne aujourd'hui, à savoir la dissociation entre foi et intelligence. Cette dissociation n'est pas biblique, elle n'est pas conforme à l'enseignement de la révélation, elle n'est pas orthodoxe. C'est une maladie mortelle pour l'intelligence chrétienne.

La situation actuelle, la problématique actuelle, le langage actuel des chrétiens en ce qui concerne la foi, sont complètement incohérents. D'abord parce qu'ils font porter la foi sur l'existence même de Dieu et qu'ils doivent donc réaliser ce tour de force de se fier à la parole d'un être à l'existence duquel ils doivent d'abord croire par un acte de foi, à la manière dont ils entendent la foi, c'est-à-dire un acte de foi aveugle, puisqu'ils sont convaincus, à cause de la pression de la philosophie moderne depuis Kant, que l'intelligence humaine ne peut pas connaître avec certitude l'existence de Dieu. Il faut donc empiler la foi en la parole de Dieu sur la foi en l'existence de Dieu, et ensuite empiler encore sur cet édifice branlant la foi aux dogmes, en Église, etc. Il n'est pas étonnant que le tout s'écroule... Ce n'est pas ainsi que les grands docteurs du passé avaient compris la théologie.

Du fidéisme, on passe normalement à l'athéisme, l'expérience de tous les jours le montre, en particulier chez les étudiants en philosophie avec lesquels j'ai quelques rapports, et l'expérience des trois siècles passés le démontre surabondamment.

Ils avaient pensé, les grands docteurs du passé, que la théologie est une science, et une science bien fondée, saine épistémologiquement. Bien entendu, bien évidemment, pour que la théologie soit une science bien fondée, il faut d'abord établir qu'elle a un objet. Et tous les grands docteurs du passé ont pensé que l'intelligence humaine peut et doit d'abord et avant tout établir avec certitude l'existence de Dieu créateur à partir de la création.

Le paradoxe est d'autant plus violent, et l'incohérence d'autant plus complète, que ces gens qui vont professant l'irrationalisme, l'impuissance de la raison humaine à connaître avec certitude l'existence de Dieu à partir de l'univers physique, ces gens proclament qu'ils s'en remettent exclusivement à la Révélation !

Or, c'est la révélation biblique précisément, aussi bien les livres hébreux de l'Ancienne Alliance que les livres grecs de la Nouvelle Alliance, et tout particulièrement le texte de Paul que je vous ai rappelé, c'est la révélation biblique elle-même qui enseigne constamment la possibilité pour l'intelligence humaine de connaître avec certitude l'existence de Dieu à partir de ses œuvres, à partir de la création, à partir de son œuvre historique qui est le peuple hébreu.

L'illustre théologien protestant Karl Barth, après avoir, dans sa grande *Dogmatique*, critiqué longuement la possibilité d'une connaissance philosophique de Dieu par la raison humaine, pose en principe que la théologie doit dériver de la seule Parole de Dieu.

Mais, là encore, réfléchissons. L'humanité est de plus en plus formée, et c'est excellent, par les sciences expérimentales. Grâce à la pratique des sciences expérimentales, y l'humanité apprend à penser correctement. La méthode normale de la pensée, c'est la méthode expérimentale. Que voulez-vous que pense un savant, habitué à la pratique des sciences expérimentales, en présence d'un théologien qui lui dit qu'il faut partir de la Parole de Dieu, mais qui a pris bien soin de préciser

auparavant qu'il est impossible d'établir l'existence de Dieu par l'analyse rationnelle et qu'il est impossible aussi d'établir que Dieu a parlé? Le tout est remis à la “ foi ”, comprise par la force des choses comme un assentiment aveugle.

Il est, en fait, impossible de partir de la Parole de Dieu pour fonder une théologie si l'on n'a pas établi :

1. Qu'il existe un être absolu, transcendant, créateur du ciel et de la terre, que l'on peut appeler Dieu ;
2. Et que cet être a parlé, c'est-à-dire qu'il s'est manifesté dans l'histoire humaine, qu'il a enseigné des hommes chargés à leur tour de communiquer cet enseignement.

Si l'on n'établit pas d'une manière solide l'existence de Dieu et le fait de la révélation, tout le système, c'est-à-dire toute la théologie repose sur une vaste pétition de principe, ou plutôt sur deux pétitions de principe :

- a) que Dieu existe,
- b) qu'il a parlé ou qu'il s'est révélé.

Comment voulez-vous que des gens qui ont appris à raisonner correctement en pratiquant les sciences expérimentales, consentent à entrer dans un système de pensée qui requiert, d'entrée de jeu, d'admettre de tels présupposés, de telles pétitions de principe, surtout si on leur répète, ce qui est le cas aujourd'hui, jusqu'à leur en rebattre les oreilles, que la raison humaine ne peut pas se prononcer en ce domaine, qu'elle est impuissante et qu'il faut s'en remettre à une “foi”, entendue comme on l'entend aujourd'hui, c'est-à-dire une conviction qui n'a pas de fondement, qui n'a pas d'assises et dont l'intelligence humaine ne peut pas rendre compte ?

Eh bien sachez que ceux qui ont construit la théologie chrétienne catholique, les maîtres qui ont construit la théologie au temps où l'on construisait aussi la cathédrale Notre-Dame de Paris, n'ont pas commis des paralogismes aussi grossiers, car s'ils avaient construit la théologie de cette manière, il y a longtemps qu'elle se serait effondrée. Ils ont fort bien compris qu'avant toute chose, il faut établir par les voies de l'analyse rationnelle l'existence de Dieu, indépendamment de la révélation, bien évidemment, puisqu'on ne peut pas présupposer ce qui est justement en question. Et ils l'ont fait. Et ne dites pas que Kant a critiqué les voies par lesquelles ils ont conduit l'intelligence humaine à reconnaître l'existence de Celui qui seul peut dire de lui-même : mon nom propre c'est JE SUIS. Car Emmanuel Kant n'a jamais lu une page ni de saint Albert le Grand, ni de saint Thomas d'Aquin, ni de saint Bonaventure, ni de Jean Duns Scot, et la critique qu'il fait des preuves de l'existence de Dieu n'effleure même pas les analyses des maîtres du XIII^e siècle, tout simple-., ment parce que Kant s'imaginait que la métaphysique doit être une pure déduction à priori par concepts, à la manière de l'illustre Wolff, tandis que les maîtres que j'ai nommés savaient que l'analyse métaphysique est une analyse *inductive*, fondée dans la réalité objective et expérimentale.

En second lieu la théologie catholique la plus classique sait fort bien qu'avant de partir de la parole de Dieu ou de la révélation pour commencer à faire de la théologie, qui est l'explicitation de la parole de Dieu et de la révélation, il faut d'abord avoir établi *le fait* que Dieu a parlé, le fait que Dieu s'est révélé, c'est-à-dire *le fait de la révélation*.

C'est l'évidence même, aux yeux de la plus élémentaire logique, et un enfant de 8 ans comprendrait cela que nos modernes irrationalistes semblent avoir oublié. Ce n'est pas moi qui le dis, je ne me permettrais pas d'innover en ce domaine. C'est le pape Pie IX qui, dans son Encyclique *Qui pluribus* du 9 novembre 1846, s'exprime en ces termes :

La raison humaine, afin que dans une affaire d'une si grande importance, elle ne soit pas déçue,

et afin qu'elle ne se trompe pas, — il faut qu'elle fasse une enquête finquirat d'une manière diligente, afin d'établir le fait de la révélation divine, divinae revelationis factum, afin qu'il soit établi d'une manière certaine pour elle, la raison humaine, ut certo sibi constet, que Dieu a parlé, Deum esse locutum, et pour qu'elle, - toujours la raison humaine — puisse rendre à Dieu, comme l'enseigne très sagement l'apôtre Paul, un culte rationnel, un culte logique, logiken latreian (Rm 12,1).

Le cardinal Deschamps, que nous avons déjà cité à propos de la valeur de la raison humaine à défendre contre ses détracteurs, écrivait en 1869 :

C'est la raison (...) qui appelle la révélation, et c'est à la raison que la révélation s'adresse. C'est à la raison que Dieu parle, c'est à la raison qu'il demande la foi (au sens où l'entend la théologie catholique, c'est-à-dire l'assentiment de l'intelligence), et il ne la lui demande qu'après lui avoir fait voir que c'est bien lui qui parle. La raison qui demande le témoignage de Dieu sur les réalités de la vie future n'adhère donc à ce témoignage avec la certitude surnaturelle de la foi qu'après avoir vu de ses propres yeux, c'est-à-dire vérifié par sa propre lumière et avec la certitude naturelle qui lui est propre, le fait divin de la révélation.

Je vous disais tout à l'heure que, heureusement, l'humanité est de plus en plus et sera de plus en plus formée par les sciences expérimentales et ainsi elle apprend à raisonner, à penser d'une manière de plus en plus correcte. Elle apprend que la rationalité ne se détermine pas à priori, comme le pensait Kant, mais à posteriori, à partir de l'expérience que Kant aimait si peu. L'humanité aujourd'hui et demain va devenir de plus en plus exigeante en ce qui concerne la vérité, les critères de la vérité. Elle devient et deviendra — c'est très heureux — de plus en plus critique. Il faut donc que le christianisme se présente de plus en plus comme une doctrine vérifiable pour toute intelligence loyale, une doctrine qui a un fondement et un fondement expérimental.

Mais alors, me direz-vous, vous voulez éliminer tout mystère? Que deviennent le *mystère* et la *foi* dans tout cela?

D'abord, le mot *mystère*, dans le Nouveau Testament, ne signifiait pas ce qu'il signifie aujourd'hui. Le mot *mystère* aujourd'hui signifie communément quelque chose d'incompréhensible et de totalement fermé à l'intelligence humaine. C'est tout juste le contraire dans la langue du Nouveau Testament. Le mot *mystèrion* que nous avons traduit par *mystère* (ce qui n'était pas très fatigant) est la traduction d'un mot araméen, *raza*, qui signifie *le secret*.

Le *mystère*, dans la langue du Nouveau Testament, n'est pas quelque chose de fermé à l'intelligence humaine. C'est, au contraire, un secret que Dieu communique, un dessein secret qu'il nous donne à connaître. Les *mystères*, dans la langue du Nouveau Testament, sont la nourriture même de l'intelligence. Le mot grec *mustèrion* qu'utilise le Nouveau Testament grec, a été traduit en latin par *sacramentum*. Les *mystères* du christianisme, ce sont les sacrements de l'intelligence chrétienne, sa nourriture propre, par laquelle elle vit et se développe.

Il ne saurait d'ailleurs y avoir entre le christianisme d'une part, les sciences de l'univers et de la nature d'autre part, aucun conflit, tout simplement parce que les sciences de l'univers et de la nature nous découvrent petit à petit ce qu'est l'univers, ce que sont les êtres qui le peuplent, tandis que le christianisme a pour but de nous enseigner l'origine radicale de l'univers et sa finalité ultime. Les sciences de l'univers et de la nature nous enseignent l'histoire de l'univers et de la nature, c'est-à-dire, en fait, l'histoire de la création. Le christianisme est la science de la finalité de la création.

Le christianisme est une théorie générale du Réel. C'est même la seule théorie générale et cohérente du Réel qui existe. Et c'est une théorie du Réel qui est bien fondée, dans la réalité objective, dans l'expérience.

Je sais fort bien que cette expression fera bondir tel ou tel chroniqueur qui s'en va répétant à longueur de colonnes que le christianisme n'a rien de théorique, que le christianisme n'a rien de spéculatif, qu'il n'est pas une métaphysique ni même une doctrine. Le christianisme des Apôtres, le christianisme de Paul et de l'auteur du quatrième Évangile, le christianisme des Pères et des grands Docteurs du Moyen Âge, des métaphysiciens chrétiens jusqu'à Maurice Blondel, Jacques Maritain et Etienne Gilson, le christianisme des grands docteurs mystiques, est éminemment et d'abord contemplation. Le christianisme ne se réduit pas à une pratique ni à une politique. La pratique résulte de la vie contemplative, elle en est une conséquence, une dérivation, une implication. Mais c'est la contemplation qui est première. Et la contemplation est l'acte de notre intelligence nourrie par les mystères chrétiens.

Le christianisme est une théorie générale du Réel. Il ne franchira, jeune et vigoureux comme aux premiers jours, le seuil du XXI^e siècle, que s'il sait se présenter aux hommes de demain pour ce qu'il est : une doctrine intelligible, la nourriture même de l'intelligence humaine, la science de la création en train de s'effectuer, la science par laquelle est créée l'Humanité nouvelle avec sa coopération active et intelligente. Les hommes de demain comme ceux d'aujourd'hui ne recevront le christianisme que s'ils le comprennent, s'ils peuvent en assimiler le contenu, et s'ils reconnaissent qu'il est vérité.

L'irrationalisme chrétien contemporain est, au fond, parallèle à ces mouvements et courants gnostiques qui se sont développés pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, puis ont été repris et développés par le manichéisme et le néo-manichéisme médiéval. Ces gnostiques, ces manichéens et ces cathares enseignaient que la nature humaine est mauvaise, que le corps est mauvais, que la sexualité est mauvaise. L'Église des premiers siècles a, on peut le dire, passé son temps à affirmer contre ces sectes l'excellence de la nature humaine, l'excellence de l'ordre physique et biologique.

Les mouvements et courants irrationalistes contemporains sont tout près d'affirmer que la raison est mauvaise, que le rationalisme est mauvais, que la rationalité est mauvaise. En tous cas, ils affirment, depuis Luther, qu'à cause du péché originel la raison humaine est impuissante. Contre ce pessimisme, l'orthodoxie chrétienne enseigne l'excellence de la raison humaine, l'excellence de l'intelligence humaine, sa puissance et sa haute dignité.

La seule chose, en réalité, que nos frères athées et rationalistes, auprès de qui nous sommes déshonorés, pourraient reprocher à la théologie chrétienne catholique, serait d'être rationaliste à l'excès, d'être rationaliste d'une manière intempérante, puisque, comme nous l'avons vu, aux yeux de la théologie catholique, la métaphysique est une science de ce qui est, et à ses propres yeux, la théologie catholique est aussi une science.

Ce que l'athéisme moderne vomit dans le christianisme, ce qui fait vomir les meilleurs, les plus éminents parmi nos frères athées, et savants, ce sont nos hérésies, c'est la pathologie du christianisme, et si, pendant plusieurs siècles, la pathologie du christianisme ce fut l'hérésie manichéenne et cathare, aujourd'hui c'est certainement l'irrationalisme plus ou moins délirant qui tend à nous submerger.

III- LE PROBLÈME DE L'EXISTENCE DE DIEU

Première analyse

Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers est l'être purement et simplement, la totalité de l'être ou encore l'être absolu ou l'être pris absolument. Absolu, du latin *absolutus*, signifie : délié de toute relation de dépendance. Si l'Univers est seul, il est délié de toute relation de dépendance.

Or la totalité de l'être ne peut pas surgir du néant absolu ou négation de tout être quel qu'il soit. Aucun être d'ailleurs ne peut surgir du néant absolu ou négation de tout être. Le néant absolu est stérile. Si, une fois, néant absolu il y a, alors éternellement néant absolu il y aura. Puisque de fait quelque être existe — au moins l'Univers — cela prouve que toujours quelque être a existé. Il reste à déterminer lequel.

Sur ce point tout le monde est d'accord. Toutes les métaphysiques sont d'accord, les idéalistes et les matérialistes, et aussi la monothéiste. L'être, la totalité de l'être, ne peut pas surgir du néant absolu. Quelque être est nécessaire. Les métaphysiques matérialistes nous disent que cet être nécessaire, c'est la matière éternelle, incréée, inusable, impérissable. Les métaphysiques idéalistes nous assurent que l'être premier est d'ordre spirituel. Mais toutes sont d'accord pour professer que quelque être est nécessaire et donc éternel dans le passé. Il est impensable que la totalité de l'être surgisse du néant absolu ou négation de tout être quel qu'il soit. C'est ce qu'enseignait Parménide autour de 500 avant notre ère. Le néant absolu n'a jamais existé, si l'on peut dire. Il n'y a jamais eu de néant absolu. Au concept de néant absolu ne correspond rien, il n'a jamais été pensé par personne. Le néant absolu ou négation de tout être quel qu'il soit est tellement impossible que personne n'a pu, ne peut et ne pourra jamais penser une telle négation exhaustive de tout être quel qu'il soit : c'est l'analyse de Bergson, 1907.

Il en résulte, si cette analyse est exacte, que quelque être est nécessaire. Si le néant absolu, ou négation de tout être quel qu'il soit est impossible, cela prouve que quelque être, un être au moins, est nécessaire.

Reste toujours à déterminer quel est cet être nécessaire qui ne peut pas ne pas exister.

Si l'athéisme est vrai, l'Univers physique est l'être, le seul être, et donc l'être absolu, la totalité de l'être, ou encore l'être purement et simplement.

La totalité de l'être ne peut pas surgir du néant absolu ou négation de tout être.

Par conséquent, si l'athéisme est vrai, l'Univers, qui est la totalité de l'être, n'a pas commencé. Il existe dans le passé de toute éternité, de même qu'il existera dans l'avenir pour l'éternité, comme nous le verrons plus loin.

C'est bien ce qu'enseignent les métaphysiques matérialistes et athées depuis plus de vingt-cinq siècles, depuis les atomistes grecs jusqu'à Marx, Engels, Lénine. L'Univers physique, qui est le seul être, existe depuis toujours; il existe de toute éternité et pour l'éternité. Il est l'être, il est ce qui est, il n'y a pas de commencement pour l'être. C'est la thèse de Parménide.

Si l'athéisme est vrai, l'Univers est l'être purement et simplement et par conséquent il ne peut pas avoir commencé.

Si l'astrophysique établit aujourd'hui ou demain - et elle semble le faire - que l'Univers a commencé, alors l'Univers physique n'est pas l'être purement et simplement, la totalité de l'être, l'être absolu, et l'athéisme n'est pas vrai.

Si l'astrophysique établit que l'Univers a commencé, alors ce que l'athéisme dit de l'Univers depuis vingt-cinq siècles au moins n'est pas vrai. L'Univers n'est pas l'être absolu, l'être purement et simplement, puisqu'il a commencé d'être et que l'être absolu, lui, ne commence pas d'être ou

d'exister.

Donc, ou bien l'athéisme va tenir compte de ce qu'enseigne l'astrophysique, et il va renoncer à lui-même, il va renoncer à être athéisme. Ou bien il ne va pas tenir compte de ce qu'enseigne l'astrophysique, et il va négliger l'expérience, envoyer promener l'expérience, et se présenter désormais comme un athéisme purement littéraire, un athéisme irrationaliste et non scientifique, un athéisme verbal.

Deuxième analyse

Si l'athéisme est vrai, l'Univers est l'être, le seul être, la totalité de l'être, l'être absolu.

L'Univers était dans un certain état, il y a, disons quinze milliards d'années. Les physiciens, les astrophysiciens, les théoriciens de la physique cosmique, nous disent dans quel état était l'Univers il y a dix-huit, quinze, dix, sept milliards d'années. Autrement dit, ils nous décrivent l'histoire ou l'évolution de l'Univers. Nous connaissons maintenant les étapes de cette histoire et de cette évolution. Nous savons maintenant qu'il existe une histoire de la matière, qui va de la matière la plus simple à la matière la plus complexe. La matière la plus simple est aussi la plus ancienne. Il existe une histoire de la matière qui est l'objet de la physique. Nous savons que cette évolution ou composition de la matière qu'étudie le physicien se termine à une centaine d'espèces physiques. Puis cette évolution proprement physique est relayée par une évolution de type ou d'ordre moléculaire : composition, invention progressive des molécules ; — des molécules géantes composées de molécules plus simples ; — invention et composition de ces molécules géantes qui portent ou supportent des messages génétiques, des messages qui ont pour finalité de composer des êtres vivants. Cela se passait il y a environ trois milliards cinquante millions d'années.

Cette évolution moléculaire qui est l'objet d'une science qui est la biochimie, est relayée à son tour par une évolution qui est l'histoire naturelle des espèces vivantes. Au cours du temps, au cours de l'histoire naturelle, depuis plus de trois milliards d'années, des messages génétiques apparaissent, de plus en plus complexes, de plus en plus riches en information génétique, qui composent ou commandent à la composition de systèmes biologiques de plus en plus complexes, différenciés, spécialisés. Cela dure depuis l'invention des premiers systèmes biologiques, les monocellulaires, et cela se continue jusqu'à l'Homme, qui vient d'apparaître, ce matin à l'aube, si l'on considère les durées cosmologiques.

C'est dire que, considéré dans son ensemble, dans son histoire et son évolution générale que nous discernons maintenant en cette fin du XX^e siècle, l'Univers est un système dans lequel l'information augmente constamment et même, nous disent certains savants, d'une manière accélérée. L'Univers est un système en train d'être composé depuis des milliards d'années, dix-huit milliards d'après les datations les plus récentes, en 1980. La matière est en régime de composition, de complexification depuis dix-huit milliards d'années au moins. Teilhard avait vu cela, avant l'année 1940. Salut à lui ! L'Univers est plus riche en information qu'il ne l'était il y a cinq, dix, quinze milliards d'années. Des compositions physiques, moléculaires, macromoléculaires, biologiques, sont venues à l'être qui n'existaient pas auparavant. L'Univers est un système en régime de genèse continuée depuis au moins dix-huit milliards d'années.

Or l'Univers d'il y a dix-huit milliards d'années, ou quinze milliards d'années, ou dix milliards d'années, ne suffisait pas pour se donner à lui-même une information nouvelle qu'il ne possédait pas. La plus belle fille du monde, dit un vieux proverbe français, ne peut donner que ce qu'elle a, et c'est beaucoup. L'Univers ne pouvait pas, il y a dix-huit milliards, quinze milliards, dix milliards d'années, se donner à lui-même ce qu'il ne possédait pas, l'information génétique nouvelle qui n'existait pas encore en lui. Et si l'on suit étape par étape l'invention des nouveaux gènes, au

cours de l'histoire naturelle des espèces, au cours de l'évolution biologique, on peut constater que l'état de la matière à un certain moment, le degré de composition physique, moléculaire, macromoléculaire à un certain moment, ne suffit pas à rendre compte de l'invention d'un message génétique nouveau, qui n'existait pas auparavant, et qui vient d'être inventé. L'ancien, dans l'histoire de l'Univers, ne suffit jamais à rendre compte du nouveau. Or l'histoire de l'Univers est une histoire dans laquelle à chaque moment, à chaque instant, il y a genèse d'irréductible et d'imprévisible nouveauté. Salut à Bergson !

C'est donc que l'Univers ne suffit jamais, dans son histoire passée, à rendre compte de la nouveauté d'être qui s'effectue, qui se réalise, qui s'invente en lui.

Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers est seul, il est le seul être, l'être absolu, l'être purement et simplement.

Si l'athéisme est vrai, l'Univers qui est l'être purement et simplement, doit avoir été éternel dans le passé, d'une part, — ce que l'astrophysique ne confirme pas, c'est le moins que l'on puisse dire. Et d'autre part, il aurait dû rester ce qu'il était, de toute éternité, et par exemple il y a dix-huit milliards d'années, il y a quinze milliards d'années, il y a dix milliards d'années. D n'aurait pas dû évoluer, il n'aurait pas dû se donner à lui-même ce qu'il ne possédait pas auparavant : des formes plus complexes de matière. Il n'aurait pas dû inventer des molécules nouvelles, inouïes, inédites ; il n'aurait pas dû inventer ces molécules géantes qui supportent l'information génétique. Il n'aurait pas dû inventer sans se lasser des messages génétiques toujours plus riches en information qui commandent à la genèse des systèmes biologiques de plus en plus complexes, de plus en plus différenciés.

Il aurait dû rester ce qu'il était, de toute éternité. Il ne devrait pas être en genèse, en régime d'évolution, en régime d'évolution créatrice.

C'est bien ce qu'avaient vu et déjà dit les vieux métaphysiciens grecs tels que Parménide et ses disciples, et aussi Héraclite L'Être absolu ne peut pas avoir commencé. Il ne peut pas non plus évoluer, il ne peut pas se donner à lui-même ce qu'il n'a pas, ni ce qu'il a, car s'il l'a déjà, ce n'est pas la peine de se le donner. L'Être absolu est donc éternel, sans genèse, sans évolution, sans enrichissement, sans croissance.

Si l'athéisme est vrai, l'Univers est l'Être ainsi compris, comme l'ont conçu Parménide et Héraclite, chacun à sa manière.

Si l'athéisme est vrai, l'Univers devrait être éternel et il ne devrait pas évoluer, il ne devrait pas s'enrichir, il ne devrait pas être en régime d'évolution objectivement créatrice. Il devrait rester éternellement ce qu'il est comme l'Être de Parménide.

Or s'il est une certitude que tous les savants du monde partagent, qu'ils soient chinois, soviétiques, américains, français ou autres, c'est bien celle-ci : la grande découverte que nous avons faite au XX^e siècle, c'est que l'Univers est un système évolutif, génétique, dans lequel l'information augmente objectivement et d'une manière accélérée au cours du temps.

Par conséquent, l'Univers n'est pas l'Être tel que le comprenaient Parménide et ses disciples, et l'athéisme n'est pas vrai.

Notons pour mémoire et pour confirmation que Spinoza, dans la seconde partie de l'*Éthique*, scolie du Lemme VII, dit expressément que la Nature tout entière est un seul individu, dont les parties, c'est-à-dire tous les corps, varient à l'infini, mais le tout lui-même, la Nature elle-même ne comporte et ne peut comporter aucune mutation, aucun changement, aucune transformation, aucune évolution.

Cela est bien naturel : puisque la Nature est l'Être absolu lui-même, *Natura sive Deus*, il est bien évident que la Nature doit être éternelle, elle ne doit comporter aucun commencement, elle ne doit comporter aucune évolution.

Lorsqu'on suit l'histoire de l'athéisme au XVIII^e et au XIX^e siècle, il est très amusant de constater qu'au fond l'athéisme est incompatible avec la découverte de l'histoire irréversible de l'Univers, avec le fait de l'évolution cosmique.

Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers est l'être lui-même, l'être absolu, et l'être absolu ne peut pas comporter d'évolution, encore moins de genèse. Or l'Univers est en régime d'évolution et de genèse depuis au moins dix-huit milliards d'années, dont l'athéisme n'est pas vrai.

Ce que l'athéisme dit de l'Univers, de la Nature, n'est pas vrai, puisque l'athéisme dit et se trouve contraint par ses propres principes de poser et de maintenir que l'Univers est un système statique, fixe, sans évolution et sans genèse, parce qu'il est, aux yeux de l'athéisme, l'Être absolu.

Par conséquent, ou bien l'athéisme se renonce à lui-même ou bien il renonce à tenir compte de la réalité objective, de la Nature et de l'Univers tels que nous les connaissons par les sciences expérimentales.

L'athéisme, depuis Nietzsche, semble porté plutôt vers la seconde voie.

Les vieux métaphysiciens grecs déjà nommés, Parménide et ses disciples, Héraclite et bien d'autres, avaient déjà vu que l'Être, l'être absolu, ne peut ni commencer, ni évoluer ni vieillir. Il ne peut pas s'user. Car s'il était ainsi construit, s'il était ainsi fait qu'il s'use d'une manière irréversible, puisque d'autre part on suppose à priori qu'il est éternel dans le passé, cette usure serait déjà parvenue à son terme. L'Univers serait fini, vidé, usé.

On pose donc en principe que l'Être absolu ne vieillit pas, qu'il ne s'use pas, qu'il ne se dégrade pas d'une manière irréversible.

Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers est l'être à la manière de Parménide. Il ne doit donc ni avoir commencé, ni évoluer, ni s'user.

Or nous avons découvert au XIX^e siècle et au XX^e que toutes les structures physiques, dans l'Univers réel, s'usent et se dégradent d'une manière irréversible. Le soleil transforme son stock d'hydrogène en hélium et cela d'une manière irréversible. Il n'y a pas de processus inverse. Par conséquent, si le soleil était éternel, comme le rêvait Aristote, il devrait être usé depuis une éternité et avoir transformé depuis une éternité son stock d'hydrogène en hélium. Depuis une éternité il devrait être une naine blanche, une étoile morte. Même raisonnement pour notre galaxie, qui est composée ou constituée d'une centaine de milliards d'étoiles, dont chacune use et transforme son hydrogène et hélium d'une manière irréversible ; si notre galaxie était éternelle dans le passé, elle devrait avoir transformé son stock d'hydrogène en hélium depuis une éternité. Même raisonnement pour l'Univers entier, qui est un ensemble fini de galaxies.

C'est dire que, parler d'une éternité du soleil, d'une étoile quelconque, d'un ensemble d'étoiles, à savoir une galaxie, ou d'un ensemble de galaxies, à savoir l'Univers, c'est brouter une apparence de paroles comme disait le vieux Claudel. C'est prononcer des phrases qui n'ont pas de sens physique.

Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers est l'Être lui-même puisque par hypothèse il n'y en a pas d'autre. S'il est l'Être lui-même, alors il ne doit pas avoir commencé, il ne doit pas évoluer, il ne doit pas vieillir, il ne doit pas s'user, il ne doit pas se dégrader.

Or l'Univers est un système physique dans lequel toutes les compositions physiques s'usent, vieillissent et se dégradent d'une manière irréversible. L'Univers est en régime de vieillissement continué tout comme il est en régime de genèse continuée.

Par conséquent l'athéisme n'est pas vrai.

Très amusante encore a été au XIX^e siècle et au début du XX^e la résistance acharnée des tenants de l'athéisme à l'encontre de cette découverte d'une usure, d'un vieillissement irréversible de toutes les structures physiques, de toutes les réalités physiques, dans l'Univers. On trouve chez le philosophe allemand Friedrich Nietzsche des paralogismes de première grandeur à ce sujet et

chez l'ami de Marx, Friedrich Engels de même, ainsi que chez l'illustre zoologiste Ernest Haeckel.

L'athéisme ne peut supporter ni le commencement de l'Univers que l'astrophysique est en train d'établir, ni l'évolution, la genèse de l'Univers qui est le fait le plus universel — c'est le cas de le dire — qui s'impose désormais à nous en cette fin du XX^e siècle, ni l'usure irréversible et le vieillissement de l'Univers.

C'est dire que l'athéisme ne peut pas supporter l'Univers réel du tout ! L'athéisme affirme de l'Univers qu'il est l'être, l'Être lui-même, le seul être, l'être pris absolument. Il lui attribue, il lui confère arbitrairement tous les caractères que le vieux Parménide attribuait à l'Être tel qu'il l'entendait. Mais l'athéisme ne peut pas supporter les découvertes expérimentales que les sciences de l'Univers et de la Nature accumulent depuis plus d'un siècle. L'athéisme ne peut pas supporter la réalité expérimentale, c'est-à-dire l'Univers réel, tel qu'il est, avec ses innombrables commencements, sa genèse, son évolution irréversible, son vieillissement et son usure irréversible eux aussi !

L'athéisme préfère décidément le vieux mythe de l'éternel retour que Friedrich Nietzsche a repris d'antiques sectes religieuses iraniennes, ou de l'éternel cycle de la matière en mouvement que Engels a repris à Héraclite

Décidément, pour l'athéisme, l'Univers réel, l'Univers physique est *en trop*. C'est bien ce que déclare l'un des plus illustres représentants de l'athéisme moderne, Jean-Paul Sartre. En trop par rapport à quoi? En trop par rapport à l'athéisme posé en dogme à priori. Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers est en trop, il devrait, pour bien faire, ne pas exister, et surtout ne pas exister tel que de fait il existe. Il aurait dû demander à Engels, à Nietzsche, à Sartre de quelle manière il aurait dû exister pour être tolérable.

D fut un temps où l'athéisme prétendait avoir partie liée avec la science. D faut bien en convenir aujourd'hui : l'athéisme a partie liée avec la mythologie et avec les philosophies de l'irrationnel. Ce n'est plus une philosophie, c'est l'expression d'une préférence subjective, c'est une foi irrationnelle.

Le rationalisme, c'est le monothéisme.

Dire que l'Univers est l'être pris absolument, ou le seul être, dire de l'Univers ce que Parménide disait de l'Être, cela implique contradiction si l'on tient compte de l'expérience. Car l'Univers de notre expérience ne correspond pas à ce que l'athéisme exige de lui.

Mais nos petits athées d'aujourd'hui ne se préoccupent pas de savoir si ce qu'ils disent est pensable, ni si cela correspond à la réalité objective. Ils expriment leurs préférences. C'est ainsi qu'ils entendent la philosophie. Comme l'écrivait Voltaire à Madame du Deffand le 3 avril 1769 : “Les athées de ce temps ne valent pas ceux du temps passé...”.

On voit subsidiairement par cette analyse que l'athéisme a toujours consisté et consiste toujours à attribuer ou à conférer à l'Univers physique les caractères qui conviennent à l'Être pris absolument ou à l'Être absolu, c'est-à-dire à Dieu : la suffisance ontologique, l'aséité, l'éternité, l'immutabilité, l'inusabilité. C'est bien ce qu'ont toujours pensé les vieux théologiens hébreux : l'athéisme est secrètement ou d'une manière avouée une idolâtrie, le culte ou l'adoration de l'Univers ou de la Nature divinisée. C'est ce qu'écrivit aussi un rabbin pharisien qui est devenu disciple de Ieschoua de Nazareth, le rabbin Schaoul de Tarse, Paulos de son surnom romain, dans une lettre qu'il écrivait aux chrétiens de Rome, en 57 ou 58 (Rm 1,18 sq.).

16 mars 1981

IV- LES SCIENCES EXPÉRIMENTALES ET LA THÉOLOGIE ⁴

Il n'y a pas et il ne saurait y avoir de conflit réel entre les sciences expérimentales et le monothéisme, pour une raison très simple, c'est que les sciences expérimentales, en tant que telles, nous font connaître, ou du moins s'efforcent de nous faire connaître, ce qui est, ce qui est donné dans notre expérience, l'Univers physique, la matière qu'étudie le physicien, les êtres vivants, mais ne se prononcent pas sur la question de savoir comment comprendre *l'existence* de ce qui est.

L'astrophysique, en tant que telle, étudie, découvre et nous fait connaître progressivement la genèse et la structure, la formation et la composition, l'histoire et la constitution de notre minuscule système solaire logé dans un coin de notre galaxie ; la genèse et la structure de notre propre galaxie, constituée d'environ cent milliards d'étoiles et dont le diamètre est tel qu'un photon a besoin de cent mille ans pour la traverser, à la vitesse de la lumière qui est, comme vous le savez, de trois cent mille kilomètres à la seconde.

L'astrophysique étudie et nous fait découvrir la genèse, l'histoire et la constitution de l'ensemble des galaxies, à savoir de l'Univers entier, qui est un gaz de galaxies, c'est-à-dire un gaz dont les molécules sont des galaxies, composées elles-mêmes de milliards d'étoiles analogues ou comparables à notre soleil.

Mais l'astrophysique, en tant que telle, ne se prononce ni par oui ni par non sur la question de savoir si l'Univers est incréé, ou bien s'il est créé ; s'il est l'Être absolu, le seul Être, l'Être pris absolument, ou bien s'il est seulement quelque être, un être dépendant, un être créé.

Comme vous le savez aussi, ce sont là des questions qui relèvent d'une discipline, d'une analyse, que depuis des siècles on appelle "métaphysique", ou encore "ontologie".

Quel que soit le terme utilisé, peu nous importe ici, ce qui est sûr, c'est que l'intelligence humaine doit répondre à la question posée, à la question qui se pose à elle et même s'impose : faut-il penser que l'Univers physique soit l'Être purement et simplement, la totalité de l'être, et donc l'Être pris absolument, ou encore l'Être absolu? Ou bien faut-il penser que l'Univers physique dépend d'un autre, et qu'il reçoit l'être et tout ce qu'il est par un don qui est la création même ?

L'astrophysique en tant que telle ne se prononce pas sur ce point, pour une raison très simple, c'est qu'elle n'a pas compétence pour le faire. Elle n'est pas armée pour se prononcer sur cette question fondamentale. Elle n'est pas habilitée à le faire et d'ailleurs elle ne se le propose pas. Ce n'est pas là son projet. Vous pouvez consulter les traités modernes d'astrophysique. Vous n'y trouverez pas un chapitre consacré au problème posé par l'existence ou l'être de l'Univers.

L'astrophysique étudie l'histoire, la genèse, la formation, la composition, la constitution de l'Univers, qui est un ensemble de galaxies, et l'histoire, la genèse, la formation et la constitution de ces sous-ensembles, que sont les galaxies. Mais elle ne se prononce pas sur la question métaphysique de savoir comment comprendre *l'existence* de l'Univers. Ce n'est pas là son objet.

Or la pensée humaine, depuis qu'elle existe, à notre connaissance du moins, et aussi haut, aussi loin que nous remontions dans son histoire, aussi loin que les textes les plus anciens nous permettent de l'atteindre, la pensée humaine s'est toujours posé la question de l'existence même de l'Univers. Bien entendu, nous venons de découvrir — et les Anciens ne savaient pas — que l'Univers est, aussi grand et aussi vieux. Les Anciens s'imaginaient que l'Univers se réduit ou se limite à notre seul système solaire, ce qui fait sourire aujourd'hui un astrophysicien. Mais les Anciens se sont toujours demandé comment comprendre l'existence de cet univers.

⁴ Conférence donnée à Rome, Centre d'Études Saint-Louis-de-France, le 29 octobre 1981.

Sur ce point, il n'y a pas trente-six solutions possibles. Il n'y en a en réalité que quelques-unes, en tout petit nombre.

Une très ancienne et très vénérable tradition métaphysique, dont on trouve l'expression dans l'Inde ancienne, enseigne que l'Univers physique est une apparence, une illusion, un songe ou un cauchemar. Seul le Brahman existe. Le Brahman est Un. Tout le reste est illusion. La multiplicité des êtres est une illusion, une apparence, et nous-mêmes qui nous croyons des êtres singuliers, individuels, personnels, distincts les uns des autres, en réalité nous sommes le Brahman et le Brahman est unique. “Cela, à savoir l'Être absolu et unique, tu l'es, toi aussi” — tel est le refrain d'une très vieille Upanishad qui remonte sans doute au VII^e siècle avant notre ère.

Dans ce cas et dans cette hypothèse, le problème posé par l'existence ou l'être de l'Univers physique disparaît, se dissipe, puisque l'Univers physique, l'Univers du multiple, n'est qu'une illusion ou une apparence.

Ce qui reste à comprendre dans cette hypothèse, dans cette métaphysique, c'est l'existence même de cette illusion et de cette apparence. Comment comprendre que l'Être absolu et bienheureux, le Brahman, — ou l'Un de Plotin, ou l'unique Substance de Spinoza, ou l'unique Volonté du philosophe allemand Arthur Schopenhauer, — se soit livré lui-même à l'illusion, au monde de l'illusion, de la douleur, du souci, du devenir et de l'apparence? Car si ce n'est pas lui, qui est-ce donc, puisqu'en réalité il est le seul Être et nous n'en sommes que des modifications?

Une autre grande, ancienne et vénérable tradition métaphysique adopte le point de vue exactement inverse. On en trouve l'expression tout au début de l'histoire de la philosophie grecque, au VI^e et au V^e siècles avant notre ère.

Selon cette autre tradition métaphysique, l'Être, l'Être absolu, l'Être par excellence, le seul Être, c'est l'Univers physique lui-même. Il est parce qu'il est divin. Les astres sont des substances divines, qui échappent à la genèse et à la corruption. L'Univers est éternel dans le passé, éternel dans l'avenir. Il ne connaît ni commencement, ni genèse, ni évolution, ni histoire, ni vieillissement, ni usure. Il est l'Être lui-même, il est divin. Son existence ne fait pas question, elle ne fait pas problème, puisqu'on a posé à priori qu'il est l'Être même, l'être nécessaire et divin.

Cette vieille tradition métaphysique se perpétue depuis plus de vingt-cinq siècles. On la retrouve, à peine modifiée, par exemple chez le philosophe allemand Karl Marx, chez son ami Friedrich Engels, et chez les disciples Lénine, Staline, le président Mao. L'Univers est l'Être, il est le seul Être, la totalité de l'Être. Il ne saurait donc avoir commencé. Il ne saurait s'user ni vieillir. Il est infini et éternel dans le passé comme dans l'avenir.

Une troisième tradition métaphysique apparaît à notre connaissance, avec une tribu ou un ensemble de tribus d'Araméens nomades qui émigrent et quittent Ur de Sumer vers le XX^e ou le XIX^e siècle avant notre ère. Selon ce petit peuple hébreu qui se forme et se développe depuis cette migration initiale, l'Univers physique existe objectivement, réellement et indépendamment de la conscience de l'Homme qui le connaît. L'Homme, d'ailleurs, vient d'apparaître dans l'Univers physique qui existait avant lui. Par conséquent la pensée hébraïque n'appartient pas à la grande tradition idéaliste qui se développe à partir des plus anciennes métaphysiques de l'Inde ancienne, dont on trouve l'expression dans les vieilles Upanishad. Mais d'autre part, la pensée hébraïque, dans sa tradition et dans son développement, enseigne constamment que l'Univers physique, qui existe bel et bien, qui existe objectivement, n'est pas l'Être absolu ni la totalité de l'Être. La pensée hébraïque distingue soigneusement l'Être absolu et l'être du monde, de l'Univers physique. La pensée hébraïque a fait quelque chose d'étonnant à partir du XIX^e siècle avant notre ère : elle a dédivinisé, désacralisé l'Univers physique et la Nature. Alors que toutes les civilisations environnantes divinisaient l'Univers, les astres, le soleil, la lune, les étoiles, les forces naturelles, la nature et même les rois, le pharaon, le roi de Sumer ou de Babylone, alors que les philosophes grecs les plus

éminents, comme par exemple Platon ou Aristote et beaucoup plus tard Plotin, affirmaient et enseignaient que les astres sont des substances divines qui échappent à toute genèse et à toute corruption, — le minuscule peuple hébreu, lui, a osé dire et enseigner, et cela d'une manière constante, que l'Univers physique n'est pas divin, que rien de l'Univers n'est divin; que les astres, le soleil, la lune et les étoiles ne sont pas des substances divines. Ce sont seulement, nous dit le texte qui ouvre aujourd'hui la vieille Bible hébraïque, des lampadaires. Les forces naturelles ne sont pas divines. Jamais le peuple hébreu n'a divinisé son roi. Bref, le peuple hébreu a complètement dédivinisé l'ensemble du Réel donné dans notre expérience, l'Univers physique et tout ce qu'il contient, et dès lors la question se posait, ou même s'imposait : comment comprendre l'existence de cet Univers qui n'est pas, contrairement à ce qu'enseignèrent les philosophes grecs, l'Être absolu, l'Être pris absolument, l'Être divin? Si l'Univers n'est pas l'Être absolu, comment existe-t-il? Les Hébreux prétendent que l'Être absolu est distinct de l'Univers, autre que l'Univers, et que l'Univers est autre que l'Être absolu. Alors que pour toute la grande tradition matérialiste qui prend son point de départ dans la plus ancienne philosophie grecque, il n'y a qu'une seule sorte d'être, qui est l'être du monde physique, pour les Hébreux nomades installés au pays de Chanaan par couches successives, à partir sans doute du XIX^e siècle avant notre ère, — il faut distinguer soigneusement deux sortes d'être : l'être de l'Être absolu, de Celui qui peut dire de lui-même : mon nom propre, c'est JE SUIS, — et l'être du monde physique, de l'Univers de notre expérience.

Les Hébreux nomades installés au pays de Chanaan ont proposé, pour rendre raison de l'existence de l'Univers physique qui existe mais qui ne se suffit pas, car il n'est pas l'Être absolu, — ils ont proposé une théorie que l'on ne trouve pas dans la tradition de la pensée de la Chine antique, ni de l'Inde ancienne, ni de la première philosophie grecque. Ils ont proposé la théorie de la création. ' L'Univers existe objectivement, réellement, indépendamment de la conscience humaine qui le connaît, mais il ne se suffit pas, il n'est pas l'Être absolu. D commence d'exister par le don créateur, le don de la création. Il n'est pas issu de la substance divine. Il n'est pas non plus fabriqué à partir d'un Chaos originel et incréé comme c'est le cas dans les plus antiques cosmogonies égyptiennes, assyro-babyloniennes, cananéennes, et puis grecques. Chaque être commence d'exister par le don créateur de Dieu qui est, lui, et lui seul, l'Être absolu.

Voilà donc trois grandes traditions métaphysiques qui s'efforcent, depuis bientôt trente siècles, de rendre compte de l'existence de l'Univers ou du moins de la penser. Je ne sais pas s'il existe encore d'autres traditions métaphysiques, ou d'autres solutions métaphysiques réelles *ou* possibles à ce problème. Je connais des variations autour de ces trois solutions fondamentales mais, pour ma part, je ne connais pas un quatrième type fondamental et original de solution à ce problème.

Quoi qu'il en soit de ce point, nous revenons à notre propos. L'astrophysique est une science expérimentale moderne qui nous permet de découvrir quelle est la taille, quel est l'âge, quelle est l'histoire, quelle est la genèse et quelle est la composition, ou la constitution, de l'Univers physique. Mais elle ne répond pas à la question posée par l'existence même de l'Univers, car elle ne se propose pas, en tant que telle, de traiter ce problème, qui est un problème proprement métaphysique.

Le monothéisme hébreu, juif et chrétien, plus tard le monothéisme musulman, répond à cette question métaphysique. Le monothéisme comporte donc une théorie métaphysique de l'être et du monde. Il prétend, nous l'avons vu, que l'Univers physique existe objectivement, réellement, indépendamment de l'homme qui le connaît. L'Univers physique n'est pas une illusion ni une apparence. Mais l'Univers n'est pas l'Être absolu, il ne se suffit pas. Il reçoit l'être par le don de la création.

Telle est la thèse monothéiste, commune au judaïsme, au christianisme et à l'islam.

Église catholique, qui a son centre d'autorégulation à Rome, pense, et elle l'a défini

solennellement au premier concile du Vatican en 1870, que cette question métaphysique, à savoir la question posée par l'être même de l'Univers, est une question qui relève en droit de la connaissance rationnelle. La raison humaine, l'intelligence humaine, à partir de l'expérience objective scientifiquement explorée, peut répondre à cette question avec certitude. La distinction entre l'Univers physique et l'Être absolu qui est incréé, l'existence même de l'Être absolu incréé et distinct de l'Univers, et créateur de l'Univers physique, peut être connue avec certitude par l'analyse rationnelle, fondée dans l'expérience objective.

Église a défini ce point en 1870, mais elle l'a toujours pensé puisqu'on trouve l'expression de la thèse, de la même doctrine, tout au début de la lettre de l'apôtre Paul adressée vers 57 aux chrétiens de la jeune Église de Rome. Les Pères de langue grecque, les Pères de langue latine, les plus grands Docteurs du Moyen Âge, professent cette même doctrine : l'existence de Dieu incréé et créateur / peut être connue avec certitude par l'analyse de l'intelligence, à partir de l'expérience, indépendamment de la révélation. Ce qui signifie que la création physique manifeste et fait connaître Celui qui est son créateur, comme les cantates de Jean-Sébastien Bach font connaître l'existence et même quelque chose de l'essence de celui qui fut leur auteur.

La différence, c'est que dans le cas de Jean-Sébastien Bach, il n'est plus actuellement le créateur ou le compositeur de ses cantates. Tandis que Dieu est actuellement le créateur et le compositeur de l'Univers qui n'existe et qui ne continue d'exister que par le fait qu'actuellement, aujourd'hui, en ce moment même, Dieu continue de lui donner l'être, l'existence et tout ce qu'il est. Non seulement Dieu continue de donner l'être à tout ce qui existe, mais de plus il crée continuellement du nouveau, des êtres nouveaux qui n'existaient pas auparavant. En ce moment même, des êtres nouveaux qui n'existaient pas auparavant commencent d'exister. Ils viennent d'être créés à l'instant.

L'autre différence, c'est qu'une cantate de Bach est certes une composition, mais ce n'est pas un être au sens métaphysique du terme, ce n'est pas une substance. Tandis que Dieu, lui, crée des êtres qui sont des substances.

Une troisième différence, c'est que nous ne savons pas exactement dans quelle mesure Jean-Sébastien Bach crée seul la musique qu'il compose ; dans quelle mesure ce n'est pas le Créateur incréé lui-même qui opère en lui et qui l'inspire, en sorte que Jean-Sébastien Bach serait, dans cette hypothèse, plutôt coopérateur que créateur à proprement parler.

Église de Rome pense donc que la question métaphysique posée relève bien de l'analyse métaphysique, de l'analyse rationnelle, et non d'un assentiment aveugle. L'intelligence humaine peut, indépendamment de la Révélation, parvenir à retrouver la vérité de la proposition métaphysique qui se trouve en effet contenue, enseignée, inscrite dans les vieux livres hébreux.

De quelle manière les sciences expérimentales modernes interviennent-elles dans cette grande bataille philosophique qui dure depuis au moins trente siècles et qui porte sur l'existence même de l'univers ?

Les sciences expérimentales, et ici principalement l'astrophysique, la physique cosmique, la physique tout court, nous ont appris au XIX^e et au XX^e siècles que tout dans l'Univers a commencé d'être, ou d'exister, et que tout dans l'Univers est en régime d'usure et de vieillissement irréversible.

C'est très exactement la thèse inverse de celle que soutenait au IV^e siècle avant notre ère le philosophe grec Aristote qui est si cher au cœur des thomistes. Aristote, nous l'avons déjà rappelé, enseignait que les astres sont des substances divines qui échappent à la genèse et à la corruption, à la *genesis* et à la *phthora*. Il enseignait que l'Univers est un système divin, sans commencement, sans histoire, sans évolution, sans genèse, sans possibilité de corruption, sans usure, sans vieillissement, sans fin, et qui se meut sur lui-même éternellement d'une manière cyclique.

C'était la thèse de la plus ancienne philosophie grecque connue : l'Univers est l'Être pris absolument ou l'Être absolu, parce qu'il est divin. On ne se demande pas comment comprendre l'existence de l'Être pris absolument. Et par conséquent l'idée même de création n'apparaissait pas, et ne pouvait pas apparaître à l'horizon d'une pensée qui avait posé en principe et au départ que l'Univers est divin.

Si l'Univers est divin, s'il est l'Être lui-même pris absolument, alors il ne saurait avoir commencé. L'Être absolu, en effet, ne commence pas d'exister. Il ne saurait non plus se développer, ni évoluer, ni s'enrichir, ni devenir autre et plus qu'il n'est : l'Être absolu n'est pas en genèse. Enfin il ne peut pas s'user, il ne peut pas vieillir, car l'Être absolu ne peut pas vieillir.

Les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la Nature ont établi au XIX^e et au XX^e siècle avec certitude que l'Univers est un système historique, évolutif, en régime de genèse ou d'évolution depuis au moins dix-huit milliards d'années. Ce sont les datations les plus récentes dues à l'astrophysicien Sandage. L'Univers est un système dans lequel nous voyons la matière se former, se composer progressivement, depuis les origines. Nous assistons à la genèse d'une centaine d'espèces physiques. Nous assistons à la genèse des étoiles, à la genèse des galaxies qui constituent et qui peuplent l'Univers physique. Nous savons depuis le début du XX^e siècle que c'est à l'intérieur des étoiles que s'effectue la synthèse, la composition des noyaux lourds. Nous assistons, depuis un peu plus de trois milliards d'années, à la genèse des molécules complexes qui entrent dans la composition, dans la constitution des êtres vivants. Nous assistons à l'histoire de la genèse des types de vivants, les grands groupes zoologiques, les millions d'espèces d'êtres vivants. Nous savons que chaque invention aussi bien physique que biochimique ou biologique a un âge, une date assignable. Nous savons que tout se fait, que tout s'invente progressivement et par étapes dans l'histoire de l'Univers et de la Nature. Nous savons que l'Univers n'était pas, il y a dix ou quinze milliards d'années, ce qu'il est aujourd'hui. > Les astrophysiciens nous exposent aujourd'hui tranquillement et sans sourciller le premier quart d'heure de l'histoire de l'Univers, les trois premières minutes, fraction de seconde par fraction de seconde. Ils nous montrent, ils nous enseignent que même l'atome d'hydrogène, qui est pourtant le plus simple, n'est pas absolument premier dans l'histoire de la genèse de l'Univers physique. Un rayonnement plus simple encore le précède.

Tout ce que nous enseignent les sciences expérimentales, depuis un siècle surtout, va exactement à l'encontre de ce qu'enseignaient les plus anciens philosophes grecs, en cosmologie, Aristote y compris. L'univers est un système dans lequel tout commence d'exister ; chaque structure physique, chaque composition biochimique, chaque message génétique nouveau, a une date de naissance assignable. Tout commence et l'ensemble que constitue l'Univers est comparable à une symphonie en train d'être composée depuis au moins dix-huit milliards d'années. Toutes les compositions physiques, chimiques, biochimiques et biologiques commencent dans l'histoire de l'Univers; et toutes, elles sont essentiellement fragiles, décomposables, soumises à un principe d'usure, de vieillissement et de dégradation que l'on appelle le second Principe de la Thermodynamique ou Principe de Carnot-Clausius. Il n'existe pas de structures physiques, de structures ou de compositions chimiques ou biochimiques, de systèmes biologiques inusables dans l'Univers et dans la Nature, de systèmes qui échappent à l'usure et au vieillissement.

Tout dans la Nature et dans l'Univers est soumis à la genèse et à la corruption, y compris notre soleil et toutes les étoiles de notre galaxie et toutes les étoiles de toutes les galaxies de l'Univers. Notre soleil s'épuise à transformer son stock d'hydrogène en hélium, et lorsqu'il aura fini de transformer son hydrogène en hélium, il sera une étoile morte, une naine blanche, avant d'exploser comme cette étoile que nous discernons au centre de la nébuleuse du Crabe observée par les astronomes chinois en l'année 1054.

Ainsi donc les sciences expérimentales à leur tour ont dédivinisé ou désacralisé l'Univers physique, les astres et les forces naturelles. Le soleil, contrairement à ce que supposaient les anciens philosophes grecs, n'est pas une substance divine qui échappe à la genèse et à la corruption : il est simplement une masse d'hydrogène qui se transforme irréversiblement en hélium, avec une perte de masse par émission de photons, que le jeune Albert Einstein avait appelés *Lichtquanten* dès 1905.

Si le soleil était éternel comme l'avait supposé Aristote, alors il aurait transformé son stock d'hydrogène en hélium depuis une éternité, et donc, depuis une éternité, il n'y aurait plus de soleil. La proposition : *le soleil est éternel* est une proposition qui est physiquement dépourvue de sens. Elle peut se dire, elle peut se prononcer, mais elle n'a pas de sens si l'on considère la réalité objective, c'est-à-dire la réalité physique constituée par le soleil.

Le même raisonnement s'applique à toutes les étoiles de notre galaxie. Si notre galaxie était éternelle dans le passé, depuis une éternité toutes les étoiles qui la constituent auraient transformé leur stock d'hydrogène en hélium, et donc depuis une éternité notre galaxie serait constituée ou composée d'étoiles mortes. Le même raisonnement enfin s'applique à l'Univers entier. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, en cette fin du XX^e siècle, il se trouve bien des philosophes qui continuent d'enseigner ou de professer, comme les anciens philosophes grecs, l'éternité de l'Univers. Mais personne ne sait plus, physiquement, comment cela pourrait se penser. Personne ne voit même comment on pourrait l'imaginer.

Les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la Nature, ayant dédivinisé l'Univers, lui ont par là même ôté ce caractère, cet attribut, cette qualification ontologique que les anciens philosophes grecs lui avaient surajouté. Les plus anciens philosophes grecs avaient supposé, à la suite des plus anciennes théologies helléniques, que l'Univers est divin, que le soleil, la lune, les étoiles, sont des divinités. Ils avaient donc été conduits à attribuer à l'Univers physique des caractères ou des prédicats métaphysiques qui sont ceux qui conviennent à l'Être absolu : à savoir la suffisance ontologique, l'éternité dans le passé et dans l'avenir, l'incorruptibilité, l'inusabilité. L'idée de création, nous l'avons vu, ne pouvait pas se présenter à l'horizon de leur pensée, puisqu'ils avaient décidé au départ que l'Univers est divin. S'il est divin, alors il est l'Être lui-même, l'Être absolu. L'Être absolu n'a pas besoin de création, il n'a pas besoin de créateur.

C'est ainsi ou à peu près que de nos jours encore, en plein XX^e siècle, raisonne le philosophe allemand Martin Heidegger, mort il y a peu d'années. Il part du présupposé des plus anciens philosophes grecs, à savoir que de l'être, il n'y a qu'une seule sorte. D récuse à priori et sans examen, sans analyse critique, l'hypothèse hébraïque. Il la rejette à priori hors du champ de l'analyse philosophique. Il prétend, il affirme que l'idée de création ne concerne pas, n'intéresse pas l'analyse philosophique.

Si l'Univers est divin comme le pensaient les plus anciens philosophes grecs, alors ce que dit Heidegger est vrai. Alors l'idée hébraïque de création n'a pas de sens ni de raison d'être. Mais si l'Univers est ce que nous enseignent les sciences de l'Univers et de la Nature, à savoir un système physique en régime de genèse, de composition ou d'évolution depuis au moins dix-huit milliards d'années, un système dans lequel chaque composition physique, chimique, biologique est essentiellement fragile et soumise au vieillissement et à l'usure, alors la question se pose de nouveau et elle se pose d'une manière plus forte que jamais. Comment comprendre le commencement d'être de ce qui commence d'exister? Comment comprendre le commencement de l'énergie physique initiale que les astrophysiciens nous décrivent dans les premières fractions de seconde de l'Univers? Comment comprendre le commencement de chaque composition physique nouvelle ? Le commencement des étoiles, le commencement des galaxies? Comment comprendre, sur nos obscures planètes, le commencement de ces compositions physiques que sont les molécules, et le

commencement de ces molécules géantes qui portent ou qui supportent le message génétique qui va commander à la construction, à la formation, à la genèse du premier vivant monocellulaire ? Comment comprendre, au cours de l'histoire naturelle des espèces, le commencement de chaque nouveau message génétique, qui n'existait pas auparavant, et qui commande à la construction de chaque nouveau système biologique, qui n'existait pas, lui non plus, auparavant? Comment comprendre le commencement de chaque nouveau groupe zoologique, de chaque nouvelle espèce? Comment comprendre, dans l'histoire de l'Univers, ce commencement constant et continué, par étapes, de nouveaux ordres de réalité ?

On ne peut pas prétendre qu'un nouvel ordre de réalité, dans l'histoire de l'Univers, s'explique par celui qui le précède, car précisément un nouvel ordre de réalité, par exemple l'apparition du premier être vivant, est une nouveauté et il n'y avait rien de tel auparavant. On ne peut pas expliquer l'apparition du premier message génétique qui commande à la genèse, à la formation, à la constitution du premier être vivant monocellulaire, par ce qui précède, précisément parce que auparavant il n'y avait pas de message génétique contenant cette information. On ne peut pas prétendre expliquer ou comprendre la genèse d'un nouveau groupe zoologique, par les groupes zoologiques antérieurs, précisément parce que le message génétique qui commande à la constitution du nouveau groupe zoologique, contient des informations qui n'existaient pas auparavant dans la nature. Il y a objectivement genèse d'information, création d'information, et communication d'une nouvelle information.

On ne peut pas non plus prétendre expliquer la genèse des nouveautés dans l'histoire de l'Univers et de la Nature en faisant appel au néant, en prétendant que la nouveauté d'être sort ou surgit du néant absolu. Cela est impensable car le néant est stérile, il ne produit rien du tout, car il n'est rien.

Il faut donc bien reconnaître, objectivement, et que cela nous plaise ou non, que l'Univers dans son histoire est un système qui reçoit de l'information, et de l'information nouvelle, constamment. Il est donc bien comparable à une symphonie en train d'être composée, depuis quelque dix-huit milliards d'années, symphonie dont nous n'avons aucune raison de penser qu'elle soit achevée, symphonie composée ou constituée non pas de compositions musicales mais de compositions physiques, chimiques, biochimiques, biologiques, finalement composée d'êtres qui sont des substances, des psychismes et bientôt des personnes.

Nous avons donc vu que l'astrophysique en tant que telle ne se prononce ni par oui ni par non sur la question de savoir si l'Univers est créé ou s'il est incréé, s'il est l'Être absolu et suffisant ou s'il ne l'est pas, parce que ce n'est pas son domaine, ce n'est pas son objet.

En tant que telle elle ne peut donc pas entrer en conflit avec le monothéisme hébreu, juif et chrétien, qui affirme, lui, que l'Univers n'est pas l'Être absolu mais qu'il est dépendant, c'est-à-dire créé.

Par contre, si elle ne se prononce pas par elle-même sur cette question métaphysique, tout simplement parce qu'elle n'est pas une métaphysique, l'astrophysique fournit des éléments et des données objectives, expérimentales et incontestables, pour traiter le problème métaphysique. Elle fournit les bases, les bases nouvelles pour l'analyse. Et les données expérimentales qu'elle fournit ne vont certes pas dans le sens des affirmations ontologiques des plus anciens philosophes grecs. Elles vont à rencontre de ces affirmations, et une analyse rationnelle objective fondée sur la réalité que nous découvrent les sciences de l'Univers et de la Nature, s'oriente exactement en sens inverse de la direction prise par les fondateurs de philosophie grecque, Anaximandre, Parménide, Xénophane, Héraclite, et tous ceux qui ont suivi.

Si maintenant brièvement nous nous tournons vers la physique moderne, nous constatons que les physiciens s'efforcent de découvrir et de nous dire quelle est la constitution, quelle est la

composition, quelle est l'histoire aussi de ce qu'ils appellent matière, car maintenant, depuis le XX^e siècle, nous savons qu'il existe une histoire de la matière, ce que nos ancêtres ne soupçonnaient même pas.

Mais bien évidemment la physique en tant que telle ne se prononce ni par oui ni par non sur la question de savoir si la matière est créée ou incréée.

Elle *ne* se prononce pas sur cette question, mais elle nous fournit elle aussi des éléments, des données objectives pour la traiter, si toutefois nous voulons, contrairement aux disciples de Nietzsche et de Heidegger, tenir compte de la réalité objective pour traiter les problèmes métaphysiques.

La physique moderne ne répond pas à la question de savoir ce qu'est la matière, ni à la question de savoir comment comprendre l'existence et l'évolution de la matière : ce sont là des questions métaphysiques. La physique moderne nous renseigne progressivement sur la constitution, la composition et l'histoire des compositions de ces structures physiques que l'on appelle, faute de mieux, de la matière.

Le terme n'est pas très bien choisi, et d'ailleurs il n'a pas été choisi du tout. Il s'est imposé par l'histoire. Vous savez que le concept de matière a changé de sens plusieurs fois depuis les origines de la philosophie grecque, depuis Aristote, depuis les grands scolastiques, en passant par Descartes, et avant de parvenir à la physique moderne.

Vous savez par exemple que pour Aristote, ce qu'il appelait matière, *hylè* en grec, ce n'est pas une chose, ce n'est pas une réalité concrète. C'est une fonction, la fonction d'une multiplicité quelconque qui est intégrée dans un ensemble informé d'ordre supérieur. Une multiplicité quelconque d'éléments est matière par rapport à la synthèse ultérieure dans laquelle elle est intégrée. Les physiciens d'aujourd'hui, les chimistes, les biochimistes, appellent généralement matière les compositions physiques elles-mêmes, par exemple les atomes, les molécules, les macromolécules, qui sont des compositions informées et qu'Aristote n'aurait donc pas appelées de la matière. Mais laissons ce point qui est mineur pour notre exposé.

La biologie fondamentale nous découvre quelle est la structure, la composition, la constitution et le fonctionnement des systèmes biologiques, depuis les plus simples, les monocellulaires, jusqu'aux plus complexes. Elle nous enseigne aussi l'histoire de la composition des systèmes biologiques exactement comme l'astrophysique nous enseigne la composition, les compositions cosmologiques et l'histoire de ces compositions.

Les sciences modernes, contrairement à ce qu'on imaginait encore au XIX^e siècle, sont donc toutes devenues des sciences historiques, puisqu'elles étudient toutes une réalité, l'Univers et la Nature, qui est une réalité en régime de genèse.

Mais la biologie en tant que telle, une fois de plus, ne se prononce ni par oui ni par non sur la question de savoir comment comprendre *l'existence* même du premier message génétique qui commande à la constitution du premier être vivant apparu sur notre planète. Elle ne répond pas à cette question parce qu'elle ne sait pas la traiter. Elle constate l'apparition, il y a environ trois milliards cinq cents millions d'années, des premiers êtres vivants monocellulaires. Elle imagine à partir de quelles molécules plus simples, les molécules complexes qui entrent dans la constitution du monocellulaire sont composées. Elle retrace l'histoire hypothétique de cette composition progressive, et elle fait bien. Mais elle ne sait pas répondre à la question posée : comment comprendre *l'existence* d'un nouveau message génétique, qui commande à la construction d'un être vivant nouveau, qui est déjà un psychisme?

Car tout système biologique est un psychisme. Cela dit en passant contre Descartes qui prétendait le contraire. Un être vivant, un organisme vivant, est toujours un psychisme, rudimentaire dans le cas du monocellulaire, mais psychisme authentique. Le psychisme ne se surajoute pas à

l'organisme vivant comme une chose à une autre chose. Un organisme vivant est un psychisme ou, si l'on préfère parler latin plutôt que grec, une âme vivante.

Pour chaque nouveau système biologique qui apparaît au cours du temps, au cours de l'histoire naturelle des espèces, la même question exactement se présente à nouveau : comment comprendre l'existence, ou l'apparition, de ce nouveau message génétique qui commande à la construction d'un nouveau système biologique qui n'existait pas auparavant, à la genèse d'un nouveau type d'animal qui n'existait pas auparavant ?

La biologie en tant que telle ne répond pas à cette question et elle ne le peut pas parce que les questions suscitées par l'apparition d'une nouveauté d'être ne relèvent pas de la compétence d'une science d'expérimentale qui connaît ce qui est donné dans l'expérience, mais ne peut pas fournir la raison d'être de l'apparition d'une nouveauté dans l'expérience.

Comprendre l'apparition du nouveau, de l'inouï, dans l'expérience, cela relève d'une analyse rationnelle que vous appellerez comme vous voudrez, mais que l'on peut appeler analyse métaphysique ou analyse ontologique.

La biologie ne fait pas par elle-même cette analyse, car elle n'est pas armée pour cela, mais elle fournit les éléments, les données objectives sur lesquelles doit se fonder l'analyse, si toutefois l'on admet, ce qui n'est pas le point de vue des disciples de Hegel, de Nietzsche ou de Heidegger, que l'analyse rationnelle, l'analyse métaphysique, doit bien se fonder sur la réalité objective découverte progressivement par les sciences expérimentales.

Que nous enseigne la biologie, qui a une importance souveraine pour l'analyse métaphysique ?

Elle nous enseigne d'abord, depuis une cinquantaine d'années, que toute création d'un être vivant nouveau dans la nature, dans l'histoire naturelle des espèces, provient et procède d'un nouveau message génétique. L'information est première. La création d'un nouveau système biologique inédit, c'est tout d'abord la création de nouveaux gènes, d'un nouveau chapitre génétique, la communication d'un nouveau message génétique inédit. C'est le message inscrit dans les molécules géantes qui le portent, c'est le message qui commande à la construction du système biologique nouveau, à la construction de l'organisme ; non seulement à la construction, mais aussi au fonctionnement, à la vie même de l'être vivant. Le message est toujours premier.

L'information est première encore dans la genèse de l'être nouveau qui est conçu en ce moment même. Ce sont deux messages génétiques, qui, en se combinant, donnent naissance à ce nouveau message inédit, original, qui va commander à la genèse de l'être vivant qui commence d'exister. L'information initiale est inscrite dans des molécules géantes dont la masse physique est de quelques millièmes de milligrammes : de l'information à l'état pur, quasiment. Et, chose plus étonnante encore, découverte par les généticiens, dans cette molécule géante qui est comme une bibliothèque et qui contient toutes les informations requises, toutes les instructions pour construire un être vivant nouveau, les atomes entrent et sortent. Il y a renouvellement constant et incessant de la matière. Seul le message subsiste.

La biologie nous enseigne ensuite que les messages génétiques qui commandent à la construction des êtres vivants au cours de l'histoire naturelle des espèces, apparaissent dans un certain ordre, qui va du simple au complexe, depuis les messages génétiques les plus simples qui commandent à la genèse et au développement des systèmes biologiques monocellulaires, jusqu'aux messages génétiques qui commandent aux systèmes biologiques les plus complexes, les plus différenciés, les plus céphalisés, c'est-à-dire les derniers apparus dans l'histoire naturelle.

L'histoire de la nature va donc objectivement et réellement du simple au complexe, aussi bien si l'on considère l'histoire de la matière qu'étudie la physique, que l'histoire des compositions moléculaires qu'étudie la biochimie, ou encore l'histoire naturelle des êtres vivants qu'étudient le zoologiste et le paléontologiste.

Autrement dit, et objectivement, l'Univers est un système dans lequel l'information augmente au cours du temps. Jamais l'Univers seul ne peut se donner à lui-même une information nouvelle qu'il ne possédait pas auparavant. Il faut donc bien supposer que l'Univers est un système historique, évolutif, épigénétique et non préformé, qui reçoit constamment de l'information créatrice nouvelle, puisque, comme nous l'avons vu, toujours dans l'histoire de l'Univers et de la Nature, la création d'un être nouveau résulte d'une nouvelle information qui est communiquée.

La théorie scientifique — je dis bien scientifique — de l'évolution, qu'il s'agisse de l'évolution cosmique, de l'évolution de l'Univers tout entier; — de l'évolution physique, de l'évolution de la matière, et donc de la genèse de la matière ; — ou encore de l'évolution biologique, à savoir l'histoire naturelle des groupes zoologiques et des espèces de vivants, — la théorie scientifique de l'évolution en tant que telle ne s'oppose donc pas au monothéisme hébreu, juif et chrétien. Elle nous enseigne tout simplement que la réalité cosmique, physique, biologique est depuis au moins dix-huit milliards d'années en régime de genèse progressive. Elle ne dit pas qu'il n'y a pas création. Au contraire elle nous montre la création en train de se faire depuis au moins dix-huit milliards d'années.

Il faut distinguer en effet soigneusement entre la théorie scientifique de l'évolution, prise en son sens le plus large, — évolution de l'Univers, de la matière et de la vie, — et une *métaphysique* de l'évolution qui prétendrait que l'Univers se suffit, qu'il se développe tout seul, qu'il se donne à lui-même ce qu'il ne possédait pas, que la matière seule se donne à elle-même les informations qu'elle ne possédait pas auparavant.

La théorie scientifique de l'évolution signifie simplement que l'Univers n'est pas un système statique et éternellement préformé, comme l'avaient imaginé les Anciens, en l'occurrence les Grecs. Nous venons de découvrir que l'Univers est un système historique, c'est-à-dire un système en régime de genèse continuée, ou de création continuée.

Cela n'est pas contraire à la doctrine de la création. Cela permet au contraire de la redécouvrir, de la voir se réaliser depuis dix-huit milliards d'années.

Une métaphysique de l'évolution qui affirmerait la suffisance ontologique de l'Univers ou de la matière est, bien entendu, bien évidemment en conflit avec le monothéisme hébreu, non pas en tant que cette métaphysique admet le fait de l'évolution, mais en tant qu'elle est une métaphysique, une ontologie qui professe que l'Univers se suffit, qu'il est seul, et qu'il se donne à lui-même et progressivement ce qu'il ne possédait pas.

Lors des controverses autour de la théorie de l'évolution, au XIX^e siècle, les uns soutenaient que s'il y a évolution, comme ils le pensaient, alors il n'y a pas création. Les autres, au contraire, soutenaient que s'il y a création, comme ils le croyaient, alors il n'y a pas évolution. L'analyse philosophique du problème n'était pas faite. Car en réalité les uns et les autres partaient d'un présupposé commun : à savoir que l'idée d'évolution et l'idée de création s'excluent mutuellement, et que si l'une est vraie, alors l'autre est fausse. Ce que l'analyse montre au contraire, c'est que s'il y a évolution cosmique, physique et biologique, c'est-à-dire genèse de nouveauté dans l'histoire de l'Univers, de la matière et de la vie, genèse progressive de nouveau au cours de l'histoire de la nature, — alors il y a création. Cette genèse de nouveauté, c'est la création elle-même en train de s'effectuer que nous découvrons par l'histoire de l'Univers et de la Nature. Simplement la théorie scientifique de l'évolution, si elle reste sur son terrain qui est celui de l'expérience, nous indique un fait, un ensemble de faits, à savoir la genèse progressive de formes nouvelles dans l'histoire de l'Univers et de la Nature.

D revient à l'analyse métaphysique le soin de montrer que s'il y a évolution cosmique, physique et biologique, alors il y a réellement création, création continuée, création en train de se faire ou en train de s'effectuer depuis au moins dix-huit milliards d'années.

Il existe bien des théories qui prétendent expliquer la genèse des nouveaux messages génétiques, c'est-à-dire l'évolution biologique elle-même, par le hasard des mutations fortuites ou par les erreurs de copie dans le processus d'auto duplication des molécules géantes qui portent l'information génétique. Ces théories sont avancées par des biologistes de profession. Mais ce sont cependant des théories philosophiques, et même des théories qui s'inspirent d'une vieille, très vieille philosophie, celle des atomistes grecs.

L'analyse de la théorie des messages ou théorie de l'information depuis une trentaine d'années, a montré, en partant de l'expérience la plus constante, qu'un message qui comporte une signification, procède ou provient toujours d'une intelligence. L'analyse des erreurs de copie, dans le processus de reproduction des manuscrits anciens, a montré à l'évidence, que les erreurs de copie ne créent pas de l'information. Elles abîment, elles détruisent, elles déforment les messages. Plus un manuscrit ancien est recopié un grand nombre de fois, et plus les erreurs de copie s'accumulent, et plus le contenu intelligible du manuscrit, c'est-à-dire l'information qu'il contenait, se trouve détériorée. Si Albert Einstein, depuis Princeton aux États-Unis, veut transmettre un message très savant et très complexe à son collègue et ami Louis de Broglie qui habite à Paris, s'il confie ce message savant à une télégraphiste ou à une téléphoniste américaine, qui le transmet à son tour à une seconde télégraphiste ou téléphoniste, qui le transmet à son tour à une troisième, et ainsi de suite, si nous imaginons une centaine d'intermédiaires entre Albert Einstein et Louis de Broglie, — nous sommes certains qu'à l'arrivée le message confié par Albert Einstein à la première opératrice ne sera pas amélioré, ou enrichi en information. Des erreurs de copie se seront introduites, accumulées au cours des transmissions, et l'information aura diminué au cours de ce processus. À l'arrivée du message, Louis de Broglie devra effectuer un effort d'intelligence considérable pour reconstituer la teneur originale du message, si cela est encore possible. L'information a diminué au cours des transmissions à cause des erreurs de copie accumulées. On dit que *l'entropie* du système a augmenté. Si l'information diminue, alors l'entropie augmente. Plus les erreurs de copie s'accumulent, plus l'entropie augmente, et plus l'information diminue. Certains biologistes, depuis Julian Huxley, prétendent et assurent que dans la nature, dans l'histoire de la nature, il n'en va pas de même. Plus les erreurs de copie, dans le processus d'auto duplication des molécules géantes qui portent l'information génétique, — plus les erreurs de copie s'accumulent, et plus l'information augmente !

Rien dans notre expérience ne vient bien entendu confirmer une théorie aussi paradoxale qui a été inventée tout exprès pour éviter de reconnaître que dans l'histoire de la nature, dans l'histoire de la vie, tout comme dans notre propre histoire humaine, s'il y a information, s'il y a message intelligible, alors il y a une intelligence qui est à l'origine ou à la source de cette information nouvelle.

D'autant plus que dans le cas des messages génétiques qui commandent à la construction et au développement des êtres vivants, leur richesse en information est immense. Pour commander à la construction et au développement d'un être vivant monocellulaire, l'information requise est déjà considérable, car une seule cellule vivante est déjà un système d'une complexité dont nous n'avons pas encore vu le bout. Avec tous nos laboratoires, avec tous les savants de tous les laboratoires du monde, nous ne sommes pas encore parvenus, en recopiant sur la nature, comme un enfant recopie sur le cahier de son camarade, — nous ne sommes pas encore parvenus à reconstituer une seule cellule vivante. Tout au plus savons-nous obliger la nature à refaire ce qu'elle a déjà fait spontanément il y a quelque trois milliards d'années, à savoir des molécules telles que les acides aminés qui entrent dans la composition des protéines, ou ces bases qui entrent dans la composition des acides nucléiques.

S'il s'agit des messages génétiques qui apparaissent progressivement mais continuellement au

cours de l'histoire naturelle depuis les origines de la vie, messages génétiques de plus en plus riches en information, prétendre que l'augmentation de l'information dans ces nouveaux messages génétiques provient des erreurs de copie dans le processus naturel d'auto duplication des messages précédents, c'est un paradoxe qui ressemble, en beaucoup plus fort, à celui qui consisterait à dire qu'en recopiant un manuel de calcul d'une école primaire, à force de copiage et d'erreurs de copie, vous finissez par trouver dans le tas un *Traité de Mathématiques supérieures modernes* ; — ou encore qu'en recopiant le plan de la brouette, à force de recopiage vous finissez par trouver dans le tas le plan d'un de ces engins qui sont en mesure de quitter notre minuscule système solaire pour aller photographier des planètes lointaines.

Par ces quelques remarques nous avons voulu montrer tout simplement que d'une part il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de conflit réel entre les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la nature, — et le monothéisme ; — que d'autre part les sciences de l'Univers et de la Nature nous découvrent aujourd'hui des données concernant la taille, l'âge, l'histoire, l'évolution de l'Univers. Ces données nouvelles permettent de reprendre ou de recommencer une analyse métaphysique qui ne conduit certes pas aux conclusions des plus anciens philosophes grecs, qui sont les maîtres de Hegel, de Karl Marx, de Friedrich Engels, de Friedrich Nietzsche, de Martin Heidegger, lesquels sont les maîtres des philosophes régnants, en France du moins.

Il ne pourrait y avoir conflit entre les sciences expérimentales et la théologie, que si les sciences expérimentales quittaient leur domaine propre, qui est la découverte de ce qui est contenu dans l'expérience, pour passer subrepticement — comme cela s'est vu fréquemment — à l'ordre des affirmations métaphysiques. Les sciences expérimentales s'efforcent de nous faire connaître ce qui est donné dans l'expérience. L'analyse métaphysique s'efforce de nous faire comprendre l'existence de ce qui est. Dès lors que l'on pose ou que l'on affirme la suffisance ontologique de l'Univers, ou la suffisance ontologique de la matière, ou la suffisance ontologique de l'évolution, comprise comme un principe d'explication, ce qu'elle n'est pas, on sort du champ normal de la science expérimentale et on s'égare dans le champ de l'analyse métaphysique sans avoir fait réellement cette analyse. Car l'analyse métaphysique elle-même ne conduit nullement à affirmer la suffisance ontologique de l'Univers. Elle conduit précisément à la conclusion contraire.

Les sciences expérimentales nous font connaître ce qui est donné dans l'Univers et dans la Nature. L'analyse métaphysique nous permet, à partir du donné objectif et expérimental, de remonter jusqu'à l'origine radicale de ce qui existe, jusqu'à la causalité première. Mais l'analyse métaphysique, fondée sur ce qui existe dans notre expérience, sur le passé et sur le présent de l'Univers, ne peut pas parvenir à découvrir quelle est la *finalité* ultime de la création. Nous pouvons bien par l'analyse objective de l'histoire de la création, telle que nous la connaissons, discerner quel est le sens, quelle est l'orientation générale, quelle est la direction d'ensemble de la création. Mais nous ne pouvons pas découvrir par l'analyse du passé et du présent de la création quelle est la finalité ultime de la création, sauf si nous nous appuyons sur une source de connaissance nouvelle qui est le prophétisme hébreu considéré ou envisagé en toute son extension, y compris en celui qui réalise et achève le prophétisme hébreu, celui en qui se réalise l'union de l'Homme créé à Dieu incréé. Seule la révélation et l'incarnation nous permettent de découvrir quelle est la finalité ultime de la création. C'est la doctrine de saint Thomas d'Aquin et du bienheureux Jean Duns Scot au commencement de son grand *Commentaire* d'Oxford : la raison d'être de la théologie est de nous faire connaître la finalité de la création que l'analyse métaphysique par elle-même ne peut pas découvrir si elle se fonde seulement sur l'Univers créé et sur la Nature, abstraction faite du fait hébreu, ou *phylum* hébreu, en qui Dieu le créateur communique une science, une connaissance qui porte précisément sur la finalité ultime de la création.

Le monothéisme hébreu, tout spécialement sous sa forme chrétienne, se prononce à la fois sur

l'origine radicale de ce qui existe — il est donc une ontologie — et sur la finalité ultime de la création qui est réalisée dans l'union hypostatique.

Le problème des rapports ou des relations entre l'ordre des sciences expérimentales, plus simplement l'ordre de l'expérience connue ou explorée par les sciences, — l'ordre de l'analyse métaphysique, et l'ordre de la théologie, est généralement mal vu par les scientifiques, par les philosophes régnants et par les théologiens. Les scientifiques n'aiment pas trop que l'on spéculé, que l'on construise une métaphysique, que l'on tire des conclusions métaphysiques à partir du donné expérimental qu'ils découvrent. Ils se méfient généralement de toute métaphysique parce qu'ils pensent, à tort, que la métaphysique est une construction arbitraire, une sorte de roman, une spéculation sans fondement objectif. Les philosophes régnants, en France du moins, n'aiment pas que l'on fonde l'analyse métaphysique sur la réalité expérimentale explorée par les sciences, tout d'abord parce qu'ils n'ont eux-mêmes, le plus souvent, aucune formation scientifique ; ensuite parce qu'ils ont été formés, la plupart d'entre eux, dans la grande tradition qui va de Platon à Descartes, de Descartes à Kant, et de Kant aux systèmes de l'Idéalisme allemand puis à Martin Heidegger. Dans cette perspective, dans cette tradition, il n'est pas question de fonder l'analyse métaphysique sur la réalité empirique scientifiquement explorée. La métaphysique n'a pas de base expérimentale. Kant le dit cent fois. Les théologiens à leur tour n'aiment guère que l'on aborde ce genre de problèmes qui touchent aux sciences expérimentales, à la métaphysique et à la théologie, car ils croient voir se lever le spectre du *Concordisme*. Le *Concordisme*, comme chacun sait, a été à la fin du XIX^e siècle une tentative pour faire s'accorder ce qui en réalité ne s'accordait pas bien, à savoir les découvertes de la géologie et le premier chapitre de la *Genèse*.

Et c'est pourquoi chacun reste dans son coin, dans son domaine, dans son département, et il n'y a pas de communication, il n'y a pas de relations entre l'ordre des sciences expérimentales, l'ordre de l'analyse métaphysique et l'ordre de la théologie.

Et cependant, même si le plus souvent les savants, les philosophes régnants et les théologiens y répugnent, il existe bien des relations réelles et qui ne sont pas quelconques entre ces ordres.

Nous avons pris dans cette causerie l'exemple de la cosmologie. Les anciens philosophes grecs pensaient que l'Univers est divin, que les astres sont des substances divines. Ils pensaient donc, à cause de cela, que l'Univers ne comporte ni commencement, ni évolution, ni usure, ni vieillissement. Ils déduisaient donc de fait une thèse ou des thèses relevant en droit de la physique, d'un ensemble de présupposés relevant de l'ontologie et même de la théologie, d'une certaine théologie. Nous avons appris par l'expérience que les étoiles naissent et se forment, puis vieillissent et meurent tout comme les fleurs des champs. À cause de cette découverte, nous avons dédivinisé l'Univers entier. Nous venons de découvrir que l'Univers tout entier a commencé et qu'il s'use d'une manière irréversible. Nous ne pouvons donc plus attribuer à l'Univers physique les caractères ou les prédicats ontologiques, métaphysiques, de la suffisance, les prédicats qui conviennent à l'Être absolu. Nous avons donc fait le chemin inverse de celui qu'avaient parcouru les anciens philosophes grecs. Ils étaient partis de présupposés ou de préjugés théologiques. Ils en avaient inféré ou déduit des prédicats métaphysiques, ontologiques. Nous, nous sommes partis de l'expérience explorée par les sciences, et nous avons écarté certaines affirmations proprement métaphysiques concernant l'Univers physique, parce que de fait ces affirmations ne lui conviennent pas.

La Sainte Écriture enseigne dans de nombreux textes que l'Univers physique a commencé. Elle enseigne même, voir par exemple le psaume 102, que l'Univers physique s'use comme un vêtement, et que Dieu renouvelle l'Univers physique.

Parce que la théologie hébraïque a dédivinisé ou désacralisé l'Univers physique, elle peut aussi reconnaître que l'Univers physique a commencé, puisqu'il n'est pas l'Être absolu, et qu'il s'use comme un vêtement. Parce que la pensée hébraïque reconnaît que l'Univers a commencé et qu'il s'use

d'une manière irréversible, elle peut aussi le dédiviniser. Il existe donc bien des relations, un cheminement de la pensée, qui va de la théologie à l'affirmation métaphysique, de l'affirmation métaphysique à l'expérience, et inversement, de l'expérience à l'affirmation métaphysique et de celle-ci à la théologie. N'importe quoi en théologie n'est pas compatible avec n'importe quoi en métaphysique, et n'importe quoi en métaphysique n'est pas compatible avec le monde ou l'Univers de notre expérience. D'où l'on peut inférer que n'importe quoi en théologie n'est pas compatible avec l'Univers de notre expérience, et réciproquement.

Nous abordons maintenant la seconde partie de notre exposé.

Non seulement il n'y a pas de conflit réel ni possible entre , pour les raisons que nous avons dites, — non seulement les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la Nature nous apportent aujourd'hui des données qui nous permettent de reprendre l'analyse métaphysique sur des bases nouvelles et nous conduisent ainsi à des conclusions qui confirment l'ontologie du monothéisme hébreu, mais de plus les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la Nature, vont maintenant susciter de la part de la théologie chrétienne un travail qui va permettre à celle-ci de réaliser ce que le grand cardinal John Henry Newman, dans son célèbre *Essai* publié en 1845, a appelé un *développement*.

Vous savez tous que dans les premiers siècles de notre ère, le développement dogmatique s'est effectué ou réalisé d'une manière dialectique en ce sens précis : l'orthodoxie ne prend pas d'initiative, au contraire elle répugne à toute nouveauté; mais quelque théorie hérétique concernant par exemple le *Logos* de Dieu, ou bien le Christ, suscite de la part de l'orthodoxie une réaction, tout à fait comparable à la réaction d'un organisme vivant à qui l'on injecte une substance toxique, une molécule étrangère. Une molécule, c'est de l'information. Tout organisme vivant expulse, rejette, élimine toute molécule qui n'est pas compatible avec sa norme interne, sa norme constitutive et constituante. Ainsi a procédé l'Église, qui est un système biologique, à travers les siècles, depuis les origines, et jusqu'aujourd'hui. Noetos, à la fin du II^e siècle de notre ère, puis Sabellios, ou Praxeas, viennent-ils à enseigner que Jésus le Christ c'est Dieu *seulement* : aussitôt l'orthodoxie réagit comme un être vivant qu'elle est, au nom du donné expérimental qui est contenu dans sa tradition vivante et dans les livres dans lesquels cette tradition est consignée. Elle réagit et elle affirme : Non, Jésus de Nazareth, ce n'est pas Dieu *seulement*, c'est Dieu *plus* l'Homme, Dieu *uni* à l'Homme, ou, ce qui est mieux, *l'Homme véritable uni à Dieu véritable*. Arius, au début du IV^e siècle, vient-il à enseigner que le *Logos* de Dieu est un être créé, aussitôt l'orthodoxie réagit comme un être vivant qu'elle est, au nom de toute l'Écriture sainte, et elle proclame ce qu'elle a toujours pensé : la Parole de Dieu n'est pas un être créé, la Parole de Dieu n'est pas un autre dieu que Dieu, elle n'est pas un dieu second, car Dieu est unique. La Parole de Dieu, c'est Dieu lui-même qui s'exprime, qui se communique, dans la création et dans la révélation. Apollinaire de Laodicée, évêque de Laodicée en 362, vient-il à enseigner que l'incarnation, c'est le *Logos* de Dieu qui prend un *corps*, un corps animé peut-être mais non par une âme spirituelle et intellectuelle comme la nôtre, aussitôt l'orthodoxie réagit comme un organisme vivant qu'elle est, au nom de l'enseignement de la tradition et même au nom de la vérité philosophique : l'incarnation, ce n'est pas le *Logos* de Dieu qui prend un corps ; l'incarnation c'est Dieu lui-même qui s'unit *l'Homme complet*, intégral, l'Homme tout entier. Telles sont les formules du pape Damase.

Après la grande crise provoquée par le patriarche de Constantinople Nestorius, patriarche en 428, un moine de Constantinople, Eutychès, propose une formule de l'incarnation qui ne laisse pas clairement apercevoir la réalité concrète et plénière de l'homme uni à Dieu dans l'incarnation qui est

une union. L'orthodoxie réagit avec la plus grande vigueur, principalement par Léon le Grand, évêque de Rome, qui formule avec la plus grande netteté ce que l'orthodoxie entend par incarnation. Comme l'a écrit Léon à un évêque appelé Julien, évêque de l'Île grecque de Cos, l'Homme véritable a été uni à Dieu véritable, *Verus homo vero unitus est Deo*. Telle est la formule orthodoxe de l'incarnation.

Dans tous ces cas nous constatons que l'orthodoxie ne prend pas l'initiative. Ce sont des systèmes hérétiques, des théories hérétiques, des spéculations hérétiques, ou des formulations insuffisantes, inadéquates, qui suscitent de la part de l'orthodoxie une réaction vitale de défense, réaction qui aboutit à son tour à une formulation. Et c'est ainsi que nous pouvons lire les formulations progressives du dogme christologique, depuis le début jusqu'aux grands conciles christologiques des années 680 et 681.

L'Église prend conscience progressivement et d'une manière de plus en plus explicite du contenu de sa propre pensée, dans des crises, à travers des controverses souvent redoutables. Une étape nouvelle, un pas en avant dans le développement dogmatique se traduit, s'exprime par une nouvelle formulation, plus technique, plus précise, qui enserme davantage les difficultés, qui permet moins les échappatoires, qui protège davantage la pensée de l'Église

Le processus est irréversible. D ne revient jamais en arrière. L'Église qui est un organisme vivant en régime de développement ne revient jamais en arrière. Elle ne rature jamais ce qu'elle a solennellement défini. Le développement dogmatique, tout comme la création, est orienté et irréversible.

Au XIX^e siècle, des courants irrationalistes commençaient à ravager l'Église. L'Église a alors dit, au premier concile du Vatican, comme nous l'avons déjà rappelé, ce qu'elle avait toujours pensé, à savoir que l'existence de Dieu créateur, transcendant et distinct de l'Univers, n'est pas l'objet d'une foi irrationnelle, d'une foi dissociée de l'intelligence, mais bien au contraire que l'existence de Dieu peut être connue d'une manière certaine par l'intelligence humaine à partir de la réalité objective, à partir de l'expérience, et indépendamment de la révélation.

La thèse que je vais soumettre à votre examen critique s'énonce donc de la manière suivante.

Les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la Nature, y compris les sciences qui ont l'Homme pour objet, vont contribuer à leur manière, dans l'histoire qui vient, au développement, au progrès de la pensée de l'Église, à une meilleure intelligence du dépôt de la révélation. Une meilleure connaissance de la création, de l'œuvre de la création et de l'histoire de la création, du contenu de la création, va nous permettre de comprendre de mieux en mieux l'œuvre de la révélation, le contenu de la révélation.

Non seulement il n'y a pas conflit entre les sciences expérimentales et la théologie, mais, bien plus, bien mieux, il y a fécondation mutuelle.

Je vais prendre quelques exemples. Le grand saint Augustin, mort en 430, le cardinal saint Bonaventure, mort au concile de Lyon en 1274, saint Thomas d'Aquin, mort en route vers le même concile de Lyon le 7 mars 1274, le bienheureux Jean Duns Scot, mort en 1308, se représentaient l'Univers comme limité ou réduit à notre seul système solaire. Nous avons rappelé précédemment que notre système solaire, dans notre galaxie, est l'un des cent milliards de systèmes possibles, puisque notre galaxie comprend environ cent milliards d'étoiles plus ou moins grandes que notre soleil. Nous avons rappelé aussi qu'en cette fin du XX^e siècle, l'Univers se présente à nous comme un gaz de galaxies, c'est-à-dire un gaz dont chaque molécule serait une galaxie.

D'autre part, saint Augustin, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot et tous les théologiens jusqu'au XIX^e siècle finissant, pensaient que l'Univers ainsi limité au seul système solaire, est âgé de quelques milliers d'années.

Nous savons aujourd'hui que l'Univers est âgé d'au moins dix-huit milliards d'années.

Pendant des siècles, les philosophes chrétiens ont discuté avec les philosophes platoniciens, néo-platoniciens, aristotéliens, pour établir ce qu'ils pensaient, à savoir que l'Univers a commencé. Ils ne disposaient pas d'une base expérimentale suffisante pour établir cette thèse, et c'est la raison pour laquelle, au XIII^e siècle, saint Thomas pense que le commencement de l'Univers — distinct de la création de l'Univers — ne peut pas être établi par l'analyse rationnelle indépendamment de la révélation.

Au XX^e siècle, la question du commencement de l'Univers n'est plus une question relevant de l'analyse métaphysique, de l'analyse purement spéculative, c'est une question qui relève de la physique cosmique.

Les Pères grecs des premiers siècles, les Pères latins, puis les théologiens qui ont suivi, se représentaient la création comme une opération effectuée ou réalisée en une semaine, ou bien d'une manière instantanée.

Nous venons de découvrir que la création s'effectue et se réalise depuis au moins dix-huit milliards d'années et que très certainement elle n'est pas achevée. Elle est en cours. Nous sommes encore en régime de création. Le *yôm ha-schabbat* n'est pas encore atteint. Nous comprenons mieux à cette lumière une parole du Seigneur : “Mon Père est à l'œuvre jusqu'à maintenant, et moi aussi je suis à l'œuvre” (Jn 5,17).

Les Pères de langue grecque et les Pères de langue latine des premiers siècles de notre ère avaient dans l'ensemble tendance à considérer que la création *a été faite*, a été réalisée, a été achevée au commencement ou depuis le commencement. Elle est donc, dans cette hypothèse, achevée aujourd'hui dans son ensemble.

Elle a été suivie d'une chute, d'une catastrophe racontée au chapitre 3 de la *Genèse*. C'est ainsi qu'Athanase le Grand, après Origène d'Alexandrie, puis Grégoire de Nysse, Basile de Césarée, et, du côté latin, saint Augustin, se représentent les choses.

L'œuvre du Christ, dans cette perspective, est donc comprise comme étant avant tout une *réparation*, une *restauration*, un retour au point de départ, une *rédemption*.

Certains Pères de langue grecque, par exemple Athanase le Grand, mort en 373, enseignent bien que la finalité de la création, c'est la divinisation de l'homme, ce qu'ils appellent en grec la *theiôsis* ou *theopoiësis*.

Et dans ce cas la raison d'être de l'incarnation n'est pas *seulement* la réparation de l'humanité, la restauration de l'état initial, puisque c'est par l'incarnation que s'effectue et se réalise la divinisation de l'homme.

Nous avons un texte de Grégoire de Nazianze, cité par le VI^e Concile œcuménique, qui s'est tenu à Constantinople entre novembre 680 et septembre 681, texte dans lequel l'illustre théologien explique que la chair toute sainte et animée, c'est-à-dire l'humanité complète du Christ, n'a pas été abolie ou supprimée par l'union, mais elle a été *divinisée*. De même, ajoute Grégoire, la volonté humaine du Christ n'a pas été détruite ou abolie par l'union, mais elle a été *divinisée*. Les Pères de langue grecque, à la suite d'Athanase le Grand, enseignent que notre propre divinisation s'effectue et se réalise dans et par le Christ.

La connaissance que nous avons prise, que nous prenons en ce moment de l'histoire de la création, de l'histoire de l'Univers et de la Nature, nous montre qu'en réalité la création n'a pas été achevée au commencement. Elle est en cours depuis environ dix-huit milliards d'années, et elle est manifestement inachevée. Nous découvrons donc une nouvelle dimension à l'idée de création, dimension qui ne se trouve pas chez saint Augustin, ni chez saint Thomas d'Aquin, ni chez Jean Duns Scot : celle de *création continuée*, de création en train de se faire, ou de s'effectuer, ou de se réaliser depuis dix-huit milliards d'années. Nous découvrons, à la suite de Bergson, que le temps, le

temps réel, celui qu'il a appelé la *durée*, mesure en réalité la création en train de se faire. Il y a temporalité réelle s'il y a création, là où il y a création continuée. L'évolution de l'Univers, de la matière, de la vie, c'est la création continuée jusqu'aujourd'hui de l'Univers, de la matière et des êtres vivants. Il n'y a donc pas, comme nous l'avons vu, conflit entre l'idée métaphysique de création et le concept scientifique d'évolution : il y a complémentarité. Ce que l'astrophysicien, le physicien, le biologiste appellent évolution cosmique, physique et biologique, c'est ce que le métaphysicien et le théologien appellent la création en train de se faire, par étapes, du simple au complexe, depuis les origines de l'Univers jusqu'aujourd'hui.

D'autre part l'étude de l'enseignement de notre Seigneur nous fait découvrir que cet enseignement constitue manifestement et objectivement une *nouvelle programmation* qui a pour finalité la création d'une nouvelle humanité.

Nous avons vu précédemment que dans l'histoire de l'Univers et de la Nature, toute création, chaque création nouvelle résulte de la communication d'un nouveau message, d'une information nouvelle.

L'étude du peuple hébreu depuis ses origines montre que là, en ce point, en ce temps, en cette zone que j'appellerais germinale de l'humanité, une nouvelle information créatrice est communiquée pour créer une humanité nouvelle.

La théorie de la création et la théorie de la révélation se rejoignent et s'enrichissent mutuellement.

La création s'effectue et se réalise par communication d'informations toujours nouvelles qui s'intègrent aux précédentes.

La révélation est communication à l'humanité, en cette zone germinale qui est le peuple hébreu, d'informations qui ont pour but, pour finalité, pour raison d'être, la création d'une nouvelle humanité.

Les découvertes portant sur l'histoire de la nature et de la vie nous ont montré que les messages qui commandent à la création d'êtres nouveaux sont communiqués progressivement, par étapes, et dans un certain ordre qui va du simple au complexe. La création est donc progressive.

L'étude scientifique de cette bibliothèque constituée de documents, de livres multiples composés à des époques différentes et que nous appelons la Bible, — l'étude scientifique de cette bibliothèque depuis deux siècles, a montré que la communication de la révélation elle aussi est progressive. Elle s'effectue ou se réalise par étapes et il ne peut pas en être autrement puisque l'information créatrice adressée à l'Homme, et qui s'appelle maintenant Révélation, doit transformer progressivement des mentalités, des représentations, des idées reçues. Elle doit être assimilée, intégrée, comprise. Il existe un progrès et un développement de la Révélation.

L'enseignement de notre Seigneur se situe et prend place éminemment dans cette perspective créatrice. Nous avons découvert depuis une trentaine d'années que toutes les espèces animales, jusqu'à l'Homme et l'Homme y compris, sont programmées, non seulement pour être, pour exister biologiquement, mais pour vivre, pour chasser, pour les amours, pour la vie en commun, pour la vie sociale. Nous avons découvert que ces antiques programmations animales que l'on trouve dans chaque espèce vivante qui nous précède, se retrouvent aussi dans l'Homme. Je vous renvoie sur ce point, par exemple, à l'ouvrage du savant allemand Irenäus Eibl-Eibesfeldt, *Der Vorprogrammerte Mensch*, Munich, 1983. Lorsqu'on étudie attentivement ces antiques programmations animales qui sont transmises génétiquement et inscrites dans le paléocortex, on découvre que l'enseignement de notre Seigneur constitue manifestement une nouvelle programmation, qui a pour but, pour finalité, de créer une nouvelle humanité.

Les antiques programmations animales transmises génétiquement et inscrites dans le paléo

cortex portent sur la défense du territoire. Le Fils de l'Homme enseigne expressément que les renards ont des tanières, les oiseaux ont des nids, mais lui, le Fils de l'Homme, n'a pas de lieu où reposer sa tête. Le Fils de l'homme transcende cette perspective territoriale, cette perspective de défense du territoire. C'est d'ailleurs ce qu'on lui a reproché de son vivant : la conception messianique qui est la sienne n'est pas celle du libérateur de la patrie, elle n'est pas nationale, elle n'est pas nationaliste. Elle est d'un autre ordre.

Les vieilles programmations animales que l'on retrouve dans toutes les espèces animales antérieures à l'Homme, et aussi chez l'enfant d'Homme, — et aussi chez l'homme vieilli, — portent l'animal et l'Homme à répondre à l'agression par l'agression.

Le Fils de l'Homme a enseigné expressément une nouvelle programmation, originale, et que les nations supposées chrétiennes n'ont guère expérimentée : ne pas répondre à l'agression par l'agression, mais répondre à l'agression par la création, tout comme Dieu le Père et créateur.

Ne pas répondre à l'agression par la destruction, mais par la création : c'est ce que l'humanité a encore à apprendre pour sortir du Paléolithique.

Les vieilles programmations animales que l'on voit à l'œuvre dans toutes les sociétés animales et dans les sociétés humaines depuis les origines jusqu'aujourd'hui, nous montrent qu'elles commandent à des systèmes hiérarchiques, à des rituels de domination, et de soumission, à des combats rituels pour la domination, la soumission rituelle elle aussi, à la prédominance des chefs, des caïds, des *Führer*, à la soumission des vaincus. En somme le système des castes que l'on trouve dans l'Inde ancienne et que recommande encore Platon dans sa *République*, est un système qui répond aux antiques programmations reptiliennes. C'est un système très archaïque dans la nature qui précède l'homme.

Le Fils de l'Homme, lorsqu'il a créé cette nouvelle humanité qui est l'Église, a explicitement enseigné que parmi nous, dans l'Église, il n'en serait pas ainsi. Et son disciple saint Paul a expressément enseigné que le système des castes était terminé. Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme, mais dans le Christ la création est devenue nouvelle.

Les programmations animales conduisent l'animal et l'homme qui est encore un animal, à l'accumulation des richesses, à la thésaurisation.

Le Fils de l'Homme a enseigné une nouvelle programmation : renoncer librement à l'avoir, à l'accumulation des richesses, et choisir librement la pauvreté.

Nous pourrions reprendre ainsi une par une toutes les découvertes des chercheurs qui travaillent sur les sociétés animales, sur ces antiques programmations animales qui se retrouvent aussi chez l'Homme, car elles sont transmises génétiquement, — et nous pourrions les comparer avec l'enseignement du Seigneur. Nous constatons à chaque fois que l'enseignement du Seigneur constitue une *nouvelle programmation*, qui a pour but de créer une nouvelle humanité, dont la norme ne soit plus la norme animale, mais une nouvelle normative. Nous constatons dans chaque cas, le conflit réel qui existe entre la nouvelle programmation ou la nouvelle normative qu'enseigne le Seigneur, — et les anciennes programmations animales inscrites dans notre paléo-cortex. Et nous comprenons mieux ce qu'enseigne saint Paul dans ses lettres aux *Romains*, aux *Galates* et d'autres encore, concernant ce conflit dont, il parle souvent entre le *vieil homme*, ou *l'homme animal*, et *l'Homme nouveau* qui est créé dans le Christ Jésus. Car en effet, nous le voyons plus clairement aujourd'hui, grâce à ces découvertes, l'enseignement du Christ est l'information créatrice nouvelle communiquée à l'humanité pour créer une humanité nouvelle.

Nous sommes donc encore en régime de création.

La résistance de l'humanité à l'information créatrice nouvelle qui lui est communiquée par les prophètes hébreux et éminemment par le Seigneur, se comprend aussi de mieux en mieux. Une humanité programmée par ces programmations animales extrêmement archaïques résiste avec fureur

à cette nouvelle normative, à cette nouvelle programmation qui lui est proposée pour la créer nouvelle, et cette résistance, nous savons par l'histoire du prophétisme hébreu jusqu'où elle peut aller : jusqu'à la mise à mort de celui qui transmet, qui communique, au nom du Dieu créateur, l'information créatrice nouvelle.

Ce n'est pas que les vieilles programmations animales soient mauvaises. Nous ne pourrions pas soutenir cette thèse sans verser dans les vieilles hérésies de Marcion ou de Mani. Ces vieilles programmations animales, nous le savons par l'analyse expérimentale, n'étaient pas mauvaises. Elles étaient absolument nécessaires à la constitution, à l'existence et au développement des sociétés animales qui ont précédé l'apparition de l'Homme, et peut-être même aussi des sociétés humaines initiales.

Mais désormais ces antiques programmations animales qui furent utiles, nécessaires même, sont *caduques*; elles sont *périmées*, car le Seigneur crée une nouvelle humanité constituée par une nouvelle normative.

Ce qui est mauvais, ce ne sont pas ces antiques programmations animales qui furent nécessaires à la genèse du règne animal et des origines humaines. Ce qui est mauvais c'est de rester fixé à des programmations qui sont désormais dépassées, périmées, ou caduques. Ce qui est mauvais, c'est de rester fixé, cramponné au vieil homme, à l'homme animal dont parle saint Paul.

C'est de refuser la *métamorphose* dont parle aussi saint Paul, la création en nous de l'Homme nouveau qui est voulu par Dieu créateur.

Par rapport aux programmations animales antérieures transmises génétiquement et inscrites dans notre paléo cortex, programmations portant sur la défense du territoire, l'accumulation des richesses, les amours, la chasse, la guerre, la constitution des castes et des hiérarchies que l'on trouve dans toutes les sociétés animales, les programmations évangéliques constituent bien entendu une libération. La pauvreté volontaire est une libération par rapport au souci portant sur l'avoir; la réponse non agressive à l'agression est une libération par rapport à l'antique programmation qui commande de répondre à l'agression par l'agression, et ainsi de suite. La virginité volontaire est elle aussi une libération. Ainsi, par l'enseignement évangélique, l'Homme atteint ou accède à la liberté, pour la première fois. C'est bien ce qu'écrit saint Paul : Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.

On peut même se demander si grâce aux programmations créatrices nouvelles communiquées par le Seigneur, programmations qui ne peuvent être reçues et intégrées que librement et personnellement, ce n'est pas l'Homme qui commence d'exister, l'Homme tel que Dieu le veut de toute éternité, l'Homme conforme au dessein créateur de Dieu, et si l'humanité qui précède n'est pas, par rapport à cet Homme nouveau créé par le Christ, comparable à ces préhominiens qu'étudient les paléontologistes.

Vous observez que ces nouvelles programmations communiquées par le Seigneur ne sont pas et ne peuvent pas être transmises génétiquement. Elles ne peuvent être transmises que par l'enseignement oral ou écrit, et ne peuvent être reçues que librement. C'est ce que disait déjà Tertullien : On ne naît pas chrétien, on le devient.

Cela signifie en d'autres termes que l'enfant d'Homme naît dans un état, un état biologique et psychologique, qui n'est pas l'état auquel il est invité et auquel il ne peut parvenir que par une nouvelle naissance, par l'enseignement communiqué par l'Église et par l'entrée consentante dans le régime de la nouvelle création. Cet état qui précède la nouvelle naissance, les théologiens, comme vous le savez tous, l'appellent, dans l'Église latine, l'état de péché originel, expression qui provient sans doute de saint Augustin.

Nous redécouvrons ainsi et nous comprenons mieux la perspective génétique et historique qui est celle de saint Paul. La création, l'histoire de la création, comporte des moments, des

étapes. Dans une première étape, Dieu a créé la première humanité, la vieille humanité animale. À la fin, lorsque les temps de la création sont mûrs, lorsque l'humanité est capable de recevoir cet achèvement et cette transformation, il crée la nouvelle humanité spirituelle, créée nouvelle dans le Christ Jésus, qui est ainsi la Cellule germinale et le premier-né de la nouvelle création. Ce n'est pas l'humanité spirituelle qui est créée la première, contrairement à ce que prétendaient déjà les gnostiques que Paul connaissait sans doute. La première humanité " créée est animale ; elle est programmée biologiquement et psychologiquement comme toutes les autres espèces animales qui ont précédé l'apparition de l'Homme. La nouvelle humanité créée dans le Christ Jésus est formée par une nouvelle programmation qui est précisément l'enseignement du Seigneur. C'est ainsi que Paul oppose l'Esprit du Christ à ce qu'il appelle la mentalité de la chair, ce que nous appelons aujourd'hui, en cette fin du XX^e siècle, les programmations animales.

Ainsi nous ne sommes plus du tout, avec le christianisme, dans la perspective cyclique qui était celle des grands systèmes gnostiques qui ont pullulé dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ni dans la perspective cyclique que l'on retrouve chez les maîtres du néo-platonisme, et chez Origène d'Alexandrie. Dans ces systèmes cycliques, la perfection, la plénitude, le *plêroma* comme ils disent, est au commencement. La plénitude, la perfection, est originelle, elle est suivie d'une chute, d'une catastrophe qui, selon les systèmes gnostiques, néo-platoniciens et selon Origène d'Alexandrie, est une chute des âmes spirituelles dans la matière, une chute de l'Unité originelle dans le monde du multiple, de la matière, du temps et de l'espace. Le salut, toujours selon ces systèmes, consiste à revenir ou à retourner à notre condition antérieure, supposée divine, au sein de l'Unité originelle.

Saint Paul enseigne expressément dans sa première lettre aux chrétiens de Corinthe que selon le christianisme orthodoxe, la plénitude, la perfection, ne se trouve pas aux origines, au commencement de l'œuvre de la création, mais au terme, à la fin de l'œuvre de la création. Saint Irénée de Lyon, au second siècle, développera la même thèse, la même doctrine. La perfection, la plénitude, ne se trouve pas dans le passé, en arrière de nous, mais dans l'avenir, lorsque la création de Dieu sera achevée, ce qui n'est pas encore le cas.

Dans les systèmes gnostiques et dans les systèmes néoplatoniciens, le temps mesure une dégradation, une déchéance, la chute dans la matière et dans l'espace. Le salut consiste dans le retour à l'Un, à l'Unité originelle.

La connaissance que nous avons prise au XX^e siècle de l'histoire de l'Univers et de la Nature, c'est-à-dire de l'histoire de la création, nous montre qu'en réalité le temps mesure une genèse, une création continuée comme l'a bien vu Bergson dès le début de notre siècle, une création qui s'enrichit au fur et à mesure qu'elle progresse.

C'est donc exactement le schéma inverse du précédent. Or sur ce point la connaissance que nous avons prise de l'histoire de l'Univers et de la Nature confirme la perspective chrétienne exposée par saint Paul, reprise et développée par saint Irénée de Lyon.

C'est peut-être sur ce point que l'apport des sciences expérimentales à la théologie chrétienne est le plus précieux. Par l'expérience, grâce à l'expérience, nous retrouvons une doctrine du temps, une philosophie de l'histoire, qui est celle du christianisme orthodoxe et qui s'oppose d'une manière absolue au schéma gnostique et au schéma néo-platonicien.

Ainsi, le Christ n'est pas *seulement* rédempteur, c'est-à-dire, pour traduire le mot hébreu qui se trouve sous le terme de rédemption, libérateur; il n'est pas *seulement* celui qui restaure, qui guérit l'humanité malade à tous égards. Il est tout d'abord le créateur de la nouvelle humanité, celui en qui et par qui Dieu crée la nouvelle humanité, capable de prendre part à la vie personnelle de Dieu, après une transformation qui est une nouvelle naissance. ' C'est l'enseignement du quatrième Évangile et de saint Paul.

Ainsi nous pouvons contribuer, en cette fin du XX^e siècle, et apporter des vues nouvelles

pour éclairer et enrichir la vénérable controverse qui a opposé des docteurs illustres comme saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin et le bienheureux Jean Duns Scot, la controverse fameuse qui portait sur la raison d'être et la finalité principale de l'incarnation. La raison d'être du Christ est-elle premièrement, principalement, et exclusivement, de restaurer l'humanité déchue, de réparer l'humanité abîmée, de libérer l'humanité servie ? Ou bien la finalité ultime et principale de l'incarnation est-elle d'abord d'achever la création, de réaliser ce qui est la finalité même de la création voulue par Dieu de toute éternité, et indépendamment du fait que l'humanité est devenue criminelle, à savoir l'union de l'Homme créé à Dieu increé, sans confusion, sans mélange, union qui est réalisée dans le Christ Jésus ? La connaissance que nous prenons en cette fin du XX^e siècle de l'histoire de la création, du contenu de la création, des modalités de la création, nous permet de mieux comprendre quelle est la place du Christ dans l'Univers, dans l'histoire de la création, au sommet et au terme de l'histoire de la création. Il est Celui en qui la création atteint et réalise sa fin ultime voulue par Dieu le créateur de toute éternité. Grâce aux sciences expérimentales, nous parvenons à mieux comprendre quelle est la place et la raison d'être du christianisme dans l'histoire de la création. Le christianisme est ce par quoi la création s'achève et parvient à son terme — ce sans quoi elle ne peut pas s'achever ni parvenir à la finalité ultime et surnaturelle qui est voulue par Dieu depuis le commencement, depuis l'aujourd'hui de son éternité.

Comme aime à le dire le bienheureux Jean Duns Scot, ce qui est premier dans l'intention de Dieu, à savoir le Christ Jésus, c'est ce qui est ultime dans l'exécution. Ce que Dieu veut depuis le commencement, depuis toujours, c'est, selon la forte expression du pape Léon, l'Homme véritable uni à Dieu véritable, à savoir le Christ qui est ainsi l'Alpha et l'Oméga de la création. Tout le reste, tout ce qui précède, n'est que préparation pour parvenir à cette fin.

Nous connaissons mieux, en cette fin du XX^e siècle les étapes, les moments de l'histoire de la création et nous discernons mieux pour quelles raisons la création s'effectue et se réalise progressivement, par étapes, et non d'un seul coup ni instantanément. Nous comprenons mieux pour quelles raisons le christianisme vient à la fin de l'histoire de la création et nous discernons plus clairement quelles sont les conditions de la réalisation du dessein de Dieu. Il faut que l'homme créé consente et coopère librement, activement et intelligemment, à un dessein créateur qui lui est proposé et qui est réalisé dans le Christ Jésus. La finalité de la création est manifestée dans le Christ Jésus. Par les sciences de l'Univers et de la Nature nous connaissons le passé de la création, l'histoire de la création. Par le Christ Jésus nous connaissons l'avenir de la création et sa finalité ultime.

En somme le problème des rapports entre les sciences expérimentales et la théologie, c'est celui des rapports entre le passé de la création, qui est connu par les sciences expérimentales, et l'avenir de la création, qui est connu par le prophétisme hébreu et par l'incarnation.

Nous pourrions ajouter qu'à partir des méditations des savants au XX^e siècle portant sur la transmission des messages et la théorie de l'information, la théorie de l'Église peut être repensée avec profit. L'Église est manifestement un système biologique en régime de développement, comme l'avait déjà entrevu l'illustre cardinal John Henry Newman dans son *Essai* de 1845 dont nous avons déjà parlé, thème qu'a approfondi un très grand théologien espagnol du début de ce siècle, malheureusement inconnu en France, le P. Juan G. Arintero, en particulier dans son ouvrage *La Evolucion mistica* (BAC, Madrid). L'Église est constituée à partir d'un message ou d'une série de messages, communiqués par Celui qui, selon ses propres paroles, a reçu de Dieu l'information créatrice qu'il communique à ses compagnons et à ses disciples. Et c'est pourquoi il est le *Germe* dont parlent les prophètes hébreux (Is 4, 2; Jr 23, 5; 33, 15; Za 3, 8; 6, 12). Le Seigneur lui-même dans son enseignement prend l'exemple et l'analogie de la semence, de la graine : nous savons aujourd'hui que la semence, la graine, le germe, c'est un comprimé d'information. Le Seigneur

enseigne dans quelles conditions la semence est semée, l'information communiquée, dans quelles conditions elle est reçue, dans quelles conditions elle se développe et porte fruit. H enseigne lui-même que l'Église, cet organisme qui se développe à partir de son enseignement et de sa personne, se développera comme un germe, comme une semence, la plus petite des semences, et qu'elle va pousser et croître nuit et jour d'elle-même. Saint Paul enseigne que l'Église est un organisme spirituel habité, informé par l'Esprit même de Dieu. Dans cet organisme spirituel l'information créatrice est constamment communiquée à toutes les cellules, c'est-à-dire à tous les êtres qui le constituent, et cet organisme spirituel doit croître et se développer en communiquant l'information créatrice qui le constitue et dont il a la charge.

L'Église est manifestement un système biologique autorégulé, on le voit en étudiant le développement des dogmes. Nous l'avons noté déjà : l'Église procède comme un organisme qui rejette, qui élimine les substances toxiques, les molécules toxiques — c'est-à-dire de l'information — qui ne sont pas conformes à sa norme interne, à sa norme constituante. L'Église se développe et croît en science et en sagesse par ce travail même. Jamais elle ne revient en arrière sur son propre développement : c'est un système irréversible. L'information ne diminue pas dans ce système biologique qui n'est pas soumis à l'entropie. L'Église communique, à travers les siècles, l'information créatrice qu'elle a reçue au commencement de son Seigneur, à l'humanité entière qu'elle est chargée de transformer, comme le levain transforme la pâte qui résiste à sa transformation.

En somme l'Église, c'est la création de Dieu qui se continue sous nos yeux, c'est la nouvelle création de l'humanité nouvelle et sainte que Dieu est en train de former.

Le problème numéro 1 pour l'Église en cette fin du XX^e siècle, et pour l'aube du siècle qui vient, est peut-être de montrer à une humanité de plus en plus formée par les sciences expérimentales que le christianisme est une théorie générale du Réel et une théorie vraie, — d'intégrer les sciences de l'Univers, de la Nature et de l'Homme dans une vision du monde unique, — et de montrer quelle est la place du christianisme dans la vision de l'Univers qui s'impose désormais à nous; — de montrer quelle est la place du Christ dans l'histoire de la création, au sommet, au terme; — de montrer que la création ne peut pas s'achever sans le Christ; — qu'il est, comme l'écrivait Paul dans ses grandes lettres de la captivité, Celui en qui toute la création trouve sa consistance et son achèvement; — que le Christ fournit le sens de la création et qu'il réalise en lui la finalité ultime de la création.

Ainsi la grande controverse entre le bienheureux Jean Duns Scot et saint Thomas d'Aquin portant sur la raison d'être principale de l'incarnation est-elle la controverse la plus actuelle qui soit.

Je voudrais terminer cette causerie par une note optimiste. Nous avons rappelé que pour les Anciens, pour les Pères de langue grecque comme pour les Pères de langue latine, pour les grands Docteurs du Moyen Âge, l'Univers se réduit, se ramène à notre minuscule système solaire.

La fin de l'histoire humaine pour nos pères dans la foi, c'était donc la fin du monde, la fin de l'Univers entier.

Nous avons découvert, au XX^e siècle seulement, que notre seule galaxie comporte environ cent milliards d'étoiles plus ou moins semblables à notre soleil, et que l'Univers est constitué de milliards de galaxies plus ou moins semblables à notre galaxie. Nous n'avons jusqu'aujourd'hui aucune trace expérimentale de l'existence d'autres systèmes planétaires dans lesquels la vie serait apparue à l'intérieur de notre propre galaxie, à plus forte raison hors de notre galaxie. Mais, en l'absence de toute donnée expérimentale certaine, il est évident que les probabilités sont, à priori, plutôt en faveur d'une multitude de systèmes solaires habités, dans notre propre galaxie et dans d'innombrables autres galaxies.

Ainsi donc, si notre espèce, l'espèce humaine, est assez folle pour se détruire elle-même, ce à

quoi elle travaille avec une ardeur, avec un zèle, avec un luxe de dépenses qui dépasse l'imagination, si les nations païennes — et les nations sont aujourd'hui toutes païennes dans leur comportement politique — si les nations païennes finissent par se servir de ces armes terribles qu'elles ont longuement et patiemment préparées, si toute vie devient impossible sur notre planète Terre, — ce sera peut-être la fin de l'histoire humaine sur notre planète et dans notre système solaire, mais ce ne sera pas encore, et loin de là, la fin du monde, la fin de l'Univers entier. Les connaissances que nous venons d'acquérir, au XX^e siècle, en cosmologie, nous obligent à revoir aussi nos représentations concernant l'eschatologie.

Ajaccio, 29 juillet 1981.

V- LE PROPHEÉTISME HÉBREU ⁵

Nous connaissons aujourd'hui l'histoire de l'Univers, c'est-à-dire l'histoire de la création sur une durée d'environ dix-huit ou vingt milliards d'années. Nous savons aujourd'hui qu'il existe une histoire de la matière, une histoire de la composition de la matière, inaugurée il y a quelque dix-huit ou vingt milliards d'années, et qui s'est poursuivie jusqu'à la composition ou constitution d'une centaine d'espèces physiques, d'espèces d'atomes.

Nous savons que la composition, ou constitution, ou synthèse des noyaux lourds s'est effectuée à l'intérieur des étoiles qui sont en somme des laboratoires de synthèse de la matière complexe ou hautement composée.

Nous savons qu'après la composition d'une centaine d'espèces d'atomes commence une autre évolution, une évolution chimique et biochimique. Sur les obscures planètes comme la nôtre les atomes s'arrangent entre eux pour composer ou constituer des molécules, puis des compositions de molécules, des macromolécules, puis des molécules géantes composées ou constituées de molécules déjà hautement complexes.

Nous savons depuis 1953 que certaines de ces molécules géantes, celles qui sont pelotonnées dans le noyau de chaque cellule, sont des sortes de télégrammes. Elles portent, elles supportent l'information, les renseignements, les instructions qui sont requises pour composer un être vivant capable de se reproduire, de se développer et de vivre en société. Certaines molécules géantes portent l'information génétique. D'autres la transmettent sur ces appareils que sont les ribosomes et sur lesquels s'effectue le montage de ces molécules géantes que sont les protéines, à partir d'une vingtaine d'acides aminés. Sur les ribosomes, les messages qui parviennent écrits dans la langue des molécules d'acide nucléique, — molécules écrites dans une langue qui compte quatre signes arrangés trois par trois, — sur ces ribosomes les messages sont traduits en une langue écrite avec vingt éléments.

De même que l'évolution physique, l'histoire de la genèse de ce que nous appelons aujourd'hui la matière, n'a pas été indéfinie, mais s'est, semble-t-il, terminée à l'invention ou composition d'une centaine d'espèces de noyaux, de même l'évolution biochimique qui relaie la précédente n'est pas indéfinie. Elle se termine à l'invention ou composition de quelques molécules fondamentales. Les quatre bases avec lesquelles sont écrites les molécules géantes qui portent ou supportent l'information génétique. La cinquième base qui est utilisée par les molécules géantes qui transmettent l'information génétique depuis les molécules qui détiennent cette information, jusqu'aux appareils sur lesquels s'effectue le montage des protéines; — une vingtaine d'acides aminés avec lesquels sont écrites toutes les protéines de tous les êtres vivants depuis les origines de la vie, il y a un peu moins de quatre milliards d'années. De même tous les messages génétiques de tous les êtres vivants depuis les origines sont écrits avec ce système linguistique à quatre éléments, les quatre bases de l'ADN qui sont l'adénine, la thymine, la guanine et la cytosine, avec en plus l'uracile qui est utilisé par les molécules qui transportent ou transfèrent l'information génétique sur les ribosomes.

L'évolution biochimique proprement dite, c'est-à-dire l'invention ou la composition de molécules, de macro molécules, puis de molécules géantes qui portent et transmettent de l'information, n'est donc pas indéfinie. Elle se termine elle aussi à l'invention de quelques molécules fondamentales à partir desquelles sont composées des molécules plus complexes exactement comme nous composons des poèmes, des phrases et des livres entiers avec les lettres de l'alphabet, puis

⁵ Conférence donnée à Genève le 19 novembre 1982.

avec les mots.

L'évolution biochimique prenait le relais de l'évolution physique ou composition des noyaux des atomes. Elle est à son tour relayée par l'évolution biologique.

L'évolution biologique commence lorsque commencent d'exister les premiers êtres vivants sur notre planète, il y a sans doute un peu moins de quatre milliards d'années. Elle est d'abord extrêmement lente. Les premiers êtres vivants sont des monocellulaires. Puis elle s'accélère et en quelques centaines de millions d'années elle aboutit à l'être dont le cerveau est le système le plus compliqué que nous connaissions aujourd'hui dans l'Univers, à savoir l'Homme.

L'évolution biologique, depuis les premiers monocellulaires jusqu'à l'apparition de l'Homme moderne, procède par augmentation en richesse et en contenu des messages génétiques qui commandent à la construction des êtres vivants. Au commencement, il y a un peu moins de quatre milliards d'années, pour composer des êtres vivants constitués d'une seule cellule, il faut un message génétique d'une certaine taille, qui est déjà considérable. Puis, progressivement, pas à pas, le message génétique augmente en contenu d'information. Pour composer un être vivant constitué de plusieurs cellules différenciées et spécialisées, il faut à l'origine un message génétique plus riche en information que pour composer un être vivant constitué par une seule cellule. Chaque nouveau système biologique qui apparaît au cours de l'histoire naturelle des espèces, chaque invention d'un nouvel organe qui n'existait pas auparavant, c'est d'abord un nouveau message génétique, un nouveau chapitre intégré au message génétique antérieur, un ou plusieurs gènes. Ce que les biologistes appellent l'évolution biologique ne se comprend de fait que par l'apparition de nouveaux gènes qui commandent à la formation de nouveaux systèmes biologiques.

L'Homme moderne, celui que les paléontologistes appellent *Homo sapiens*, apparaît il y a quelques dizaines de milliers d'années, au terme d'un long travail qui a vu la genèse d'êtres qui ne sont plus des singes anthropoïdes et qui ne sont pas encore l'Homme moderne. Le processus de l'anthropogenèse se comprend, lui aussi, par augmentation de l'information, par création de nouveaux gènes.

L'Homme qui vient d'apparaître — qu'est-ce que cent mille ans au regard des durées cosmologiques — est pourvu d'un cerveau qui compte cent ou même deux cents milliards de neurones, avec, pour chaque neurone, des interconnexions par milliers, par dizaines de milliers.

Comme nous l'avons déjà dit, le cerveau de l'Homme moderne est à cette heure le système le plus compliqué que nous connaissions dans l'Univers. L'Univers est en somme beaucoup plus simple que le cerveau de l'Homme. Ce que nous connaissons le moins, c'est le système biologique grâce auquel nous pensons. L'Homme a commencé par connaître ce qui était le plus loin. L'astronomie est peut-être la plus ancienne des sciences. La science du cerveau humain débute à peine. Nous commençons à explorer le cerveau humain.

Lorsque nous considérons dans son ensemble l'histoire de l'Univers, l'histoire de la Nature, c'est-à-dire l'histoire de la création, en cette fin du XX^e siècle, sur une durée de quelque dix-huit ou vingt milliards d'années, nous constatons tous, quelles que soient nos préférences ou nos orientations philosophiques antérieures, que l'ensemble se présente à nous comme une histoire orientée. La matière s'organise ou se compose au cours du temps. On va du plus simple au plus complexe. Après la composition progressive d'atomes, de noyaux de plus en plus complexes, nous assistons à la composition de molécules de plus en plus complexes, qu'étudie la biochimie ; puis à l'histoire de la composition des molécules entre elles pour composer ou constituer des messages génétiques de plus en plus riches en information, depuis le monocellulaire jusqu'à l'Homme.

Voilà le fait que tout le monde voit et que personne ne conteste.

L'Univers dans son histoire irréversible est un ensemble ou un système orienté, un système

évolutif qui va de la matière la plus simple au cerveau de l'Homme moderne.

Il faut rendre ici hommage à celui qui, le premier, il y a plus de quarante ans, a parfaitement vu ce fait objectif et l'a décrit, ce fait que maintenant tout le monde découvre : le paléontologiste français Pierre Teilhard de Chardin.

Lorsqu'on a constaté ce fait, et tout le monde le constate aujourd'hui, on se demande forcément : Et après? Et la suite? Qu'en sera-t-il de l'avenir? Dans quelle direction l'Univers va-t-il maintenant s'orienter ?

Une manière simple de procéder pour répondre à cette question est d'extrapoler. Puisque de fait l'Univers depuis quelque dix-huit ou vingt milliards d'années est un système qui se compose, un système dans lequel la matière est entraînée dans des compositions de plus en plus complexes, supposons tout simplement que cela va continuer, et imaginons une composition ou une complexification d'un ordre supérieur à celui que nous connaissons aujourd'hui. Imaginons une composition ultérieure.

Cette manière de procéder par extrapolation ou imagination n'est pas forcément fautive mais elle est certainement insuffisante.

Car elle suppose, ou présuppose, ce qui est douteux, ce qui est contestable, ce qui est en question, à savoir qu'il n'y a pas changement d'ordre. Elle suppose, cette extrapolation, que la composition va se continuer dans l'ordre physique, ce qui est loin d'être certain.

La question est de savoir si la composition physique de la matière à laquelle nous assistons depuis quelque dix-huit ou vingt milliards d'années n'est pas relayée par une autre histoire, une autre genèse, une création d'un autre ordre.

Dans notre expérience cosmique, physique, biologique et historique, il existe un fait entre les faits, qui est le peuple hébreu.

On me dira aussitôt : Mais pourquoi diable voulez-vous vous occuper du peuple hébreu? D est tout petit! C'est un fait insignifiant ! Pourquoi pas le grand duché de Luxembourg, le Lichtenstein ou Monaco? Pourquoi pas la Suisse ?

Il faut se méfier des faits ou des réalités empiriques qui sont tout petits spatialement. La molécule géante qui porte l'information génétique est toute petite, elle aussi, à nos yeux, et il faut un microscope électronique pour en distinguer la structure et la composition. C'est elle pourtant, dans le noyau de la tête du spermatozoïde, dans le noyau de l'ovule, qui contient toute l'information qui est requise pour faire un enfant de lion, d'éléphant ou d'Homme.

L'information entre dans la nature, dans l'Univers, dans l'histoire de l'Univers, d'une manière discrète, en utilisant une toute petite masse de matière. Le message génétique qui commande à la construction du lion, de l'éléphant ou de l'Homme tient dans une masse de matière qui est de l'ordre de quelques millièmes de milligramme.

Le peuple hébreu est un fait qui apparaît, qui se présente à notre étude scientifique, vers le XX^e ou le XIX^e siècle avant notre ère, avec une migration que les vieux textes hébreux mettent sous le nom d'un certain Abram appelé ensuite Abraham.

Ce peuple hébreu se présente à nous, naturalistes, comme un Mutant. Il a tous les caractères d'un mutant.

Un mutant, on le sait, c'est un être vivant qui est modifié par rapport à ceux qui le précèdent, parce que son message génétique constitutifs est modifié.

D existe deux sortes de mutations. Celles qui résultent simplement d'une perte, d'une diminution, d'une altération de l'information génétique antérieure. Ce sont les mutations qui n'ont pas de signification, qui n'ont pas de portée du point de vue évolutif, parce qu'elles n'apportent rien de nouveau.

Et puis il existe des mutations qui sont en fait des genèses de nouveauté; apparition d'un système biologique nouveau qui n'existait pas auparavant, genèse d'un nouvel organe.

Ces mutations-là ne se comprennent, nous l'avons dit déjà, que par la genèse ou la communication d'un nouveau chapitre génétique, d'un ou de plusieurs nouveaux gènes. L'évolution biologique, l'histoire naturelle des espèces, est faite de ces mutations-là, c'est-à-dire de la communication de nouveaux messages génétiques qui n'existaient pas auparavant.

Jusqu'à l'apparition de l'Homme inclusivement, la communication des nouveaux messages génétiques s'effectuait sans que, à notre connaissance du moins, les êtres qui recevaient ce supplément d'information dans leurs chromosomes aient été consultés. L'Australopithèque qui vivait il y a quelques millions d'années n'a sans doute pas été consulté pour recevoir dans ses gènes ce supplément d'information qui a conduit à l'étape suivante du processus de l'anthropogenèse, à la genèse de ce préhominien dont le cerveau était plus gros, plus riche en cellules nerveuses, que celui de l'Australopithèque.

Lorsqu'apparaît dans l'Univers, ou du moins dans notre système solaire, un être capable de penser l'Univers, de se penser soi-même, de se poser des questions concernant son origine et sa destinée, l'histoire de la création change de régime.

Si l'on admet, ce que pensent la plupart des anthropologues aujourd'hui, que l'Homme qui vient d'apparaître dans l'Univers il y a quelques dizaines de milliers d'années, c'est-à-dire hier, c'est-à-dire ce matin à l'aube, est un être foncièrement inachevé, une ébauche, un embryon, une sorte de larve ou de nymphe, et si l'on admet de plus que pour s'achever, pour parvenir au terme de sa réalisation, de sa propre création, cet être inachevé qui est l'Homme a besoin de recevoir un supplément d'information, — alors, dans ce nouveau régime inauguré par l'apparition de l'Homme, un être capable de penser le monde et de se penser lui-même, la communication de l'information créatrice ne peut plus s'effectuer comme elle s'effectuait auparavant, c'est-à-dire de telle manière que l'être en régime de création ou de transformation recevait d'une manière purement passive le supplément d'information qui le conduisait à une nouvelle création, à une transformation. Dès lors que l'Homme vient d'apparaître avec son cerveau pourvu de cent ou deux cents milliards de neurones, l'information créatrice n'est plus communiquée à ses gènes, elle n'est plus intégrée dans ses gènes. Ce n'est plus une information créatrice de type génétique ou biologique. L'information créatrice est maintenant communiquée à sa pensée, à son intelligence et à sa liberté.

La création a changé d'ordre. L'histoire de la création a changé de régime.

C'est ici, à mon avis, que se situe le prophétisme hébreu. C'est ici qu'il prend place dans l'histoire de la création, dans l'économie de la création.

Le prophétisme hébreu, c'est la communication à l'humanité, à la vieille humanité biologique apparue ce matin à l'aube et déjà vieillie, d'une information créatrice nouvelle, ou plus exactement d'une série d'informations nouvelles qui sont nécessaires à la transformation, à l'achèvement de cet être inachevé, embryonnaire, larvaire qu'est l'Homme appelé par les savants paléontologistes *Homo sapiens sapiens*, sans rire !

Autrement dit, dans cette perspective, le prophétisme hébreu, c'est la création continuée, mais continuée selon un autre régime. L'information créatrice est communiquée à un être qui peut la recevoir, l'intégrer, l'assimiler, en faire son profit, se développer grâce à elle, et s'achever. Ou bien qui peut aussi la rejeter, la négliger, la recracher, la refouler.

C'est ici, à mon avis toujours, que se situe l'intérêt et l'importance du texte célèbre conservé dans le troisième chapitre de la *Genèse*. L'Homme — *ha-adam* en hébreu — accède à la conscience réfléchie, à la connaissance de la différence, de la distinction qui existe entre le bon et le mauvais. La vieille langue hébraïque du X^e siècle avant notre ère n'avait pas d'expression pour

dire : accéder à la connaissance réfléchie. Mais elle avait l'expression : connaître le bon et le mauvais, connaître la distinction qui existe entre le bon et le mauvais. Un enfant qui accède à la connaissance de la différence qui existe entre le bon et le mauvais, c'est un enfant qui parvient à ce que nous appelons, nous, l'âge de raison.

L'humanité parvient à la connaissance de la différence qui existe entre le bon et le mauvais, *tob we ra* en hébreu. Elle accède à la conscience morale et donc à la conscience tout court. Il s'ensuit qu'elle entre dans un régime dangereux, un régime plein de risques. L'Homme est en effet un animal qui, à cause de la conscience réfléchie à laquelle il a accès, est capable de faire n'importe quoi et il le fait. Avec la conscience réfléchie c'est le crime qui fait " son entrée dans l'histoire naturelle des espèces. Avant l'Homme, avant l'apparition de cet animal capable de discerner le bon et le mauvais, il n'y a pas de crime à proprement parler. Le lion ou le tigre qui mangent la gazelle ne sont pas criminels. Ils sont programmés pour manger des bêtes plus faibles ou plus fragiles.

Quoi qu'il en soit de ces considérations, le prophétisme hébreu entre en jeu, entre en action, lorsque l'humanité atteint un certain seuil de maturation. Le prophète, c'est l'Homme par qui, par l'intermédiaire de qui, Dieu communique à l'humanité un message, une information, une science et une norme, qui lui sont nécessaires pour se développer, pour croître, pour atteindre à la taille de l'Homme véritable, tel que Dieu le créateur envisage de le réaliser depuis l'origine, et avant le commencement de l'Univers.

Nombre d'astrophysiciens aujourd'hui, qui ont étudié l'histoire de l'Univers et les différents paramètres qui caractérisent l'Univers, son âge, sa taille, sa vitesse d'expansion, et bien d'autres nombres — en sont venus à penser que l'Univers, depuis ses tout premiers instants, est pré-adapté physiquement à l'apparition de cet être capable de le penser et de se penser soi-même, cet être qui vient d'apparaître.

Arrêtons-nous un instant sur ce passage d'une création qui se fait, qui se réalise, semble-t-il, sans le consentement et donc sans la coopération de l'être créé, — à une création qui ne peut se continuer et donc s'achever qu'avec le consentement et la coopération intelligente de l'être créé.

L'Homme se trouve précisément à cette frontière. Il a été créé sans qu'on lui demande son avis, comme les autres groupes zoologiques, comme les autres espèces, par communication d'un message, d'une information qui sont inscrits physiquement dans les gènes, dans la molécule géante porteuse de l'information qui constitue l'être vivant. Le passage de cet être créé dans l'ordre de la connaissance réfléchie, implique et requiert un changement de régime. L'être qui est créé et qui est capable de connaissance réfléchie ne peut poursuivre son développement et continuer d'être créé que s'il consent librement à cette création dont la signification et la finalité lui sont enseignées.

Le prophétisme hébreu vient, dans l'histoire de la création, à l'heure où l'humanité créée doit prendre connaissance et conscience de la finalité de la création, de son terme ultime.

En somme par les sciences de l'Univers et de la Nature, par l'astrophysique, par la physique, la chimie, la biochimie et la biologie, par la neurophysiologie, nous connaissons le passé de l'Univers et son présent, mais nous ne connaissons pas son avenir. Nous ne pouvons pas en réalité déduire l'avenir de l'Univers de son passé, car supposer que cela est possible, c'est présupposer que l'avenir de l'Univers n'apportera rien de véritablement neuf; c'est supposer que l'on peut extrapoler l'avenir de l'Univers en considérant son histoire passée; — c'est donc poser en hypothèse ou plus exactement en thèse que l'avenir de l'Univers ne nous réserve pas la surprise d'une nouvelle création, d'une création réellement nouvelle.

Cette présupposition est bien évidemment arbitraire. Vous connaissez tous le petit démon de Laplace, cette intelligence supposée toute connaissante que Laplace avait imaginée en 1814 dans son *Essai philosophique sur les probabilités*.

Nous devons donc envisager, écrivait Laplace, l'état présent de l'Univers comme un effet de son état antérieur et comme la cause de l'état qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à J'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé, serait présent à ses yeux...

Vous savez tous que ce texte célèbre a fourni la règle, la norme, la définition de ce que, pendant tout le XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e siècle, et même plus tard peut-être, on a appelé le déterminisme. À savoir l'idée que l'on peut avec certitude déduire l'avenir à partir du passé, que connaissant parfaitement le passé de l'Univers on peut avec certitude en déduire son avenir.

Si vous placez le petit démon intelligent de Laplace à n'importe quel moment de l'histoire de l'Univers telle que nous venons de la découvrir, vous voyez aussitôt que le petit démon de Laplace, aussi intelligent soit-il et aussi savant soit-il de l'histoire passée de l'univers qui est à sa disposition, ne peut pas à partir de là déduire l'avenir de l'Univers, pour une raison simple : c'est que l'avenir de l'Univers est toujours plus riche en information que son passé, car de l'information nouvelle est constamment communiquée dans l'histoire de l'Univers. Placée par hypothèse il y a dix ou douze milliards d'années dans le passé de l'histoire de l'Univers, l'intelligence toute savante de Laplace ne pouvait pas deviner la genèse, la composition de ces molécules géantes qui allaient supporter, plusieurs milliards d'années plus tard, l'information génétique. Placée il y a un peu moins de quatre milliards d'années sur notre planète, l'intelligence toute connaissante de Laplace ne pouvait pas deviner que quelque trois milliards et six cents millions d'années plus tard un être allait apparaître capable de penser l'Univers, de se penser soi-même, de composer de la musique et de faire de la métaphysique.

Ce qui signifie que le passé et l'avenir de l'Univers, à chaque moment de l'histoire de l'Univers, sont toujours dissymétriques. Ils ne sont pas symétriques parce que, à chaque moment et pour chaque moment, l'avenir de l'Univers est plus riche en information que son passé.

L'erreur de Laplace repose sur le présupposé erroné que l'Univers est un système fixe, sans histoire et sans genèse. Il n'y a pas lieu de le reprocher à Laplace : il ne connaissait pas le fait de l'évolution cosmique que nous avons découvert au XX^e siècle, le fait de l'évolution physique, c'est-à-dire de l'évolution de la matière, que nous avons découvert aussi au XX^e siècle, et le fait de l'évolution biologique que l'illustre Lamarck venait de découvrir au moment où Laplace écrivait son théorème, qui est faux.

Un certain rationalisme, depuis lors, repose sur ce théorème de Laplace qui est faux. Ce rationalisme-là suppose toujours que le nouveau est impossible, et que l'avenir doit être pareil au passé, c'est-à-dire que l'Univers est un système fixe et sans genèse.

Si une proposition est fautive de toute fausseté, c'est bien celle-là. Si une certitude vient de nous être découverte au XX^e siècle, c'est bien le fait que l'Univers dans son histoire est un système en régime d'invention, de composition ou de création continuée.

Ces considérations n'étaient pas inutiles si elles peuvent écarter un obstacle à l'intelligence de ce fait que constitue le prophétisme hébreu, qui apparaît dans notre histoire lorsque la création change de régime et qui porte précisément sur l'avenir de la création.

Il est impossible de déduire l'avenir de l'Univers de son passé pour une raison simple, c'est que l'avenir de l'Univers n'est pas précontenu, ni implicitement ni explicitement, dans son passé. L'histoire de l'Univers n'est pas contenue en germe dans les tout premiers commencements de

l'Univers, car il n'y a pas de germe. L'information qui va apparaître progressivement au cours de l'histoire de l'Univers, l'information qui va être communiquée progressivement au cours de l'histoire de l'Univers, n'était pas préconvenue dans les tout premiers commencements de l'Univers.

Cette remarque présente bien évidemment son importance pour l'analyse philosophique de ce fait qu'est le prophétisme hébreu. Le prophète ne déduit pas l'avenir de l'histoire humaine à partir de son passé. D reçoit des informations portant sur cet avenir, ce qui est tout différent.

Pour prédire l'avenir de l'Univers, à un moment quelconque de son histoire, il fallait l'inventer, il fallait inventer cet avenir, il fallait le créer. Pour prédire l'avenir de l'Univers il y a quelque dix ou douze milliards d'années alors que nous en étions encore au régime de la composition des moyeux lourds à l'intérieur des étoiles, il fallait inventer, il fallait avoir l'idée d'inventer cette composition moléculaire qui n'existait pas encore. Il fallait inventer l'adénine, la thymine, la guanine et la cytosine, et puis l'uracile. Il fallait inventer aussi les vingt acides aminés qui vont entrer, comme des lettres de l'alphabet, dans la composition des protéines qui sont écrites avec ces vingt acides aminés. Il fallait inventer le système de correspondance entre la langue des molécules d'acide nucléique et la langue des protéines. Il fallait inventer le lexique qui régit cette correspondance. Il fallait inventer toute la biochimie moléculaire qui n'existait pas encore dans l'Univers. Il fallait avoir l'idée d'écrire un Traité de Biochimie et puis de le réaliser dans la cosmogénèse.

Pour prédire l'avenir de l'Univers, si nous nous plaçons maintenant il y a environ quatre milliards d'années, il fallait avoir l'idée d'inventer ces messages génétiques qui n'existaient pas encore. Il fallait avoir l'idée de faire des micros organismes monocellulaires en partant d'un message. Il fallait avoir l'idée du message. Et puis il fallait avoir l'idée d'inventer, de composer tous les messages génétiques qui ont suivi, depuis les origines, il y a plus de trois milliards d'années, jusqu'à nous.

Pour chaque être vivant nouveau, pour chaque type d'être vivant nouveau, pour chaque espèce nouvelle, il a fallu, il aurait fallu au petit bonhomme de Laplace, avoir l'idée d'inventer, de concevoir, de créer ce qui, selon Claude Bernard, définit et constitue précisément chaque espèce d'être vivant, à savoir son idée directrice.

Nous savons aujourd'hui que cette idée directrice est inscrite physiquement dans la molécule géante qui est pelotonnée dans le noyau de la cellule. Claude Bernard ne le savait pas encore.

Autrement dit, pour prévoir l'avenir, il fallait le créer. On ne pouvait pas le déduire du passé, parce qu'il n'existait aucunement dans le passé. Seul le Créateur de l'avenir peut prévoir l'avenir de l'Univers, de l'histoire naturelle et de l'histoire humaine, et seul le Créateur de l'Univers, de l'histoire naturelle et de l'histoire humaine peut, s'il le veut, communiquer la connaissance de l'avenir. ^ La connaissance de l'avenir appartient à son Créateur.

Le prophète hébreu est pré adapté par création, par constitution, à cette fonction, à cette mission qui lui est proposée et dont il est chargé : communiquer à la vieille humanité l'information créatrice nouvelle dont elle a besoin, et qui va permettre de réaliser la nouvelle création de l'humanité nouvelle.

Si l'on étudie scientifiquement et objectivement les prophètes hébreux qui nous sont le mieux connus par les documents, on constate que du simple point de vue de la caractérologie, ce qui caractérise avant tout le prophète authentique c'est la résistance à l'épreuve qui va lui être imposée. Car l'expérience historique montre depuis des siècles, — en somme depuis près de quarante siècles, — que le prophète authentique rencontre de la part de la vieille humanité une résistance violente, farouche, acharnée, qui va jusqu'à la mise à mort de celui qui est chargé par Dieu le créateur de communiquer à la vieille humanité l'information créatrice nouvelle qui doit la renouveler et la

conduire à son terme normal. Le prophète Moïse a eu un mot à ce propos : “Pour un peu ils me lapideront !”

La vieille humanité, naturellement, ne demande qu'une seule chose, c'est de rester ce qu'elle est, de retourner là d'où elle vient. Elle résiste violemment à cette transformation et à cette nouvelle création que l'enseignement du prophétisme authentique exige d'elle.

Il y aurait lieu d'entreprendre des recherches portant sur la résistance à l'information dans la vieille humanité que nous sommes. Toute l'histoire des sciences est remplie de cette résistance de l'humanité enseignante à l'information scientifique nouvelle, c'est-à-dire à la découverte qui introduit une révolution dans la vision du monde, en cosmologie, en physique, en biologie, en médecine, dans tous les domaines. La découverte qui introduit vraiment une révolution dans la vision du monde est l'objet d'une résistance plus ou moins violente, plus ou moins farouche, plus ou moins acharnée selon les cas.

Mais dans le cas du prophétisme hébreu, la résistance a d'autres causes, d'autres racines, d'autres profondeurs. Le prophétisme hébreu rencontre une humanité qui est habituée à ses mythes, à ses mythologies sanglantes, à ses cultes, la divinisation des astres, des forces naturelles, de l'Univers entier, des hommes qui la gouvernent, les rois de l'Égypte ancienne, d'Assur ou de Babylone, de la Grèce et de Rome, la divinisation de la Nature et de la Nation, le système des castes : tout cela résiste avec la plus extrême violence au message du prophète hébreu qui détruit tout le système, toute la vision du monde du vieux paganisme, lequel n'est pas essentiellement différent du paganisme contemporain. Et d'ailleurs c'est bien la raison pour laquelle le paganisme contemporain a horreur du prophétisme hébreu tout autant que le paganisme ancien.

C'est d'ailleurs par là que nous pouvons distinguer le vrai prophète, le prophète authentique qui a en effet reçu de Dieu le créateur un message à transmettre, une information à communiquer, du faux prophète qui parle, comme dit l'Écriture, de son propre fond, de son propre cœur, et à qui Dieu n'a rien demandé. Le faux prophète courtise les autorités en place. Il les flatte, il leur dit ce qu'elles demandent à entendre. Il va dans le sens des idées reçues, des représentations dominantes, des intérêts en place. L'authentique prophète va à l'encontre des intérêts en place, des représentations dominantes et des idées reçues. Il va constamment à contre-courant. Il remonte l'entropie. Ce qu'il enseigne est toujours éminemment improbable. En pleine prospérité politique et économique il annonce la déportation : hautement improbable. En pleine déportation, il enseigne le retour dans la patrie et la nouvelle Jérusalem : hautement improbable encore. Il enseigne, à un moment donné ce qui est impossible à vues humaines, ce qui est non seulement hautement improbable, mais invraisemblable, impensable. Il enseigne l'impossible à l'avance, et l'expérience historique montre que ce qu'il avait dit se vérifie, se réalise.

C'est ainsi que nous, en cette fin du XX^e siècle, nous pouvons et nous devons vérifier le fait du prophétisme hébreu, de même que nous pouvons et que nous devons vérifier le fait de la création. Le fait de la création se vérifie en considérant cette histoire de l'Univers dont nous entrevoyons maintenant les grandes lignes. Nous constatons que de fait dans l'histoire de l'Univers et dans l'histoire de la Nature, des ordres de réalité apparaissent au cours du temps qui sont absolument nouveaux. L'apparition d'un être capable de vie dans l'Univers est une innovation. Aucune déduction à partir de l'Univers d'il y a dix ou quinze milliards d'années ne permettait de prévoir l'apparition d'un être vivant dans l'Univers. L'apparition d'un être pensant dans l'Univers est une nouveauté, une innovation, c'est-à-dire une création nouvelle qui ne pouvait pas se déduire de l'Univers antérieur. Maintenant qu'un être capable de pensée est apparu dans l'Univers, nous pouvons nous demander, comme le font nombre d'astrophysiciens aujourd'hui, quelles sont les conditions cosmologiques et physiques requises pour qu'un être capable de pensée apparaisse dans l'Univers, et nombre d'astrophysiciens pensent que l'Univers

était préadapté depuis le commencement, depuis ses tout premiers instants à la genèse d'un être capable de le penser et de se penser lui-même. La taille, l'âge, la vitesse d'expansion de l'Univers, sa constitution physique sont requises pour qu'un être capable de le penser et de se penser puisse physiquement apparaître. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'on ne pouvait pas déduire l'avenir de l'Univers, à partir de son passé. Connaissant son état actuel et cet être qui vient d'apparaître, nous pouvons réfléchir aux conditions cosmiques et physiques qui étaient requises pour qu'il apparaisse. Ces conditions sont de fait réalisées. Mais il reste que cet être capable de penser l'Univers et de se penser lui-même est un être nouveau dont l'existence ne peut pas se déduire des états antérieurs de l'histoire de l'Univers. La création en cours, la création continuée, la création en train de se faire se lit donc dans l'histoire même de l'Univers, qui, de fait, est un système en régime de création continuée.

De même, nous n'avons pas à recevoir — ou à rejeter — d'une manière purement passive le fait du prophétisme hébreu, les yeux fermés par un acte de foi, au sens où nos contemporains de langue française entendent le mot *foi*. Nous avons à établir la réalité du fait que constitue le prophétisme hébreu. Nous avons, par l'analyse critique, à établir la certitude de la vérité du fait que constitue le prophétisme hébreu. Le fait que le prophétisme hébreu s'exerce toujours à contre-courant des probabilités, le fait qu'il annonce toujours l'improbable, l'in vraisemblable, et même l'impossible à vues humaines, le fait que l'histoire, de génération en génération, vérifie l'enseignement des prophètes hébreux, c'est cela qui permet à l'intelligence humaine, en cette fin du XX^e siècle, de se prononcer d'une manière raisonnable sur le fait constitué par le prophétisme hébreu.

L'histoire tout entière du peuple hébreu est une vérification expérimentale de la réalité, de la véracité du prophétisme hébreu. La méthode utilisée est constamment la même, à travers les siècles. Dans des circonstances historiques données, et donc expérimentalement connues et éprouvées, le prophète annonce quelque chose, par exemple une libération qui, à vues humaines et compte tenu des causalités humaines, est impossible. La disproportion entre les causalités humaines mises en jeu, et l'effet obtenu, est accusée, soulignée, accentuée, en sorte qu'il soit bien évident et certain que ce ne sont pas les causalités humaines qui sont suffisantes pour obtenir ou réaliser cet effet. Le prophète est celui qui annonce l'événement dans ces circonstances humainement impossibles. Il est en quelque sorte ou de quelque manière le préparateur de l'expérience. Il n'annonce pas l'événement dans un coin de cabinet sur un obscur parchemin ni dans un langage obscur. Il annonce l'événement dans les rues de Jérusalem, au milieu du peuple, dans la langue de tout le monde. Et c'est la génération à qui il s'adresse qui va vérifier la vérité de la prophétie par la réalisation historique de l'événement. Le prophète fait alors l'analyse de l'événement. Il en donne la signification. Il annonce l'avenir et il fait connaître le sens de l'histoire. L'histoire n'est donc plus un ramassis d'événements bruts et dépourvus de signification. L'histoire se découvre intelligible, comme la création elle-même, parce que travaillée du dedans, guidée du dedans, informée du dedans par une pensée, par un dessein, qui est le dessein créateur même de Dieu.

Vous savez tous qu'aujourd'hui nombre d'auteurs, nombre de bons esprits, pensent que l'histoire n'a pas de sens, qu'elle n'a aucun sens. Parler d'un sens de l'histoire, nous disent-ils, c'est grotesque.

Bien entendu, bien évidemment, si l'athéisme est vrai, alors l'histoire n'a pas de sens. L'Univers tout entier n'a pas de sens, pas de causalité première, pas de finalité ultime. Aucun dessein ne le travaille. Il est sans cause et sans fin. L'idée de causalité première est bien entendu éliminée par toutes les philosophies athées des temps modernes, et l'idée de finalité même. Il reste un Univers brut, sans origine, sans cause première, sans finalité, un fait qui n'a pas de sens,

et dont l'un des maîtres de l'athéisme moderne, Jean-Paul Sartre, dit qu'il est en trop. En trop par rapport à quoi? En trop par rapport à l'athéisme posé au départ et à priori. Si l'athéisme est vrai, alors l'Univers est en trop. Il devrait, pour bien faire, ne pas exister.

Et inversement, si l'Univers existe, ce qui semble être le cas, alors c'est l'athéisme qui est en trop. L'existence de l'Univers et l'athéisme sont incompatibles l'un avec l'autre. C'est au moins un mérite de Jean-Paul Sartre que de l'avoir aperçu.

Les prophètes hébreux pensent que l'Univers physique — qu'ils appellent dans leur langue : les cieux et la terre — a une cause première. Bien plus, ils pensent que cette Cause première est intelligente, qu'elle procède, qu'elle agit par l'intelligence et par la sagesse. Ils pensent donc que l'Univers physique, la création et tout ce qu'elle contient, comporte une finalité. Si une œuvre est intelligente, elle comporte, elle contient, elle implique une certaine finalité. Si une œuvre est en cours de réalisation et qu'elle est conçue d'une manière intelligente, alors elle est finalisée et l'intelligence peut discerner cette orientation et cette finalité.

Les prophètes hébreux, contrairement aux maîtres de l'athéisme moderne, pensent donc que l'Univers a une cause première et une finalité ultime. Ils pensent donc que l'histoire de la création a un sens, et c'est précisément ce sens qu'ils sont chargés de découvrir, de révéler, de nous faire voir et discerner. L'histoire humaine, l'histoire de l'humanité, c'est l'histoire de la création en train de se continuer, de se poursuivre, avec la coopération ou avec les destructions de l'Homme. Cette histoire a un sens parce qu'elle est l'histoire de la création que Dieu même est en train d'opérer. Contrairement aux maîtres de l'athéisme contemporain, les prophètes hébreux pensent donc que l'histoire humaine a un sens discernable et intelligible, et qu'elle est orientée vers un terme, vers un achèvement, vers une plénitude qui est pensée en termes de maturation.

L'histoire de l'Univers et l'histoire humaine qui continue l'histoire de l'Univers ne sont pas, selon les prophètes hébreux, un cycle éternel de recommencements comme l'ont pensé nombre de philosophes païens de jadis et de naguère ; l'histoire de l'Univers et l'histoire humaine sont un processus irréversible et orienté. La question est de savoir quel est l'avenir de cette orientation.

Entre l'histoire du peuple hébreu, histoire qui est objet de science, qui peut être étudiée par nous scientifiquement avec les moyens modernes dont nous disposons, et le prophétisme hébreu, il existe donc une relation qui est un peu celle qui existe entre le corps et l'âme. L'âme vivante en informant une matière multiple constitue, fait être ce corps sensible et physique que je vois et que je touche. Le prophétisme hébreu est l'âme de l'histoire du peuple hébreu. L'histoire objective du peuple hébreu est la vérification expérimentale constante de la vérité, de la véracité, de la réalité du prophétisme hébreu, de génération en génération.

Aussi bien pour les anciens Hébreux des XIII^e — sortie d'Égypte -, XII^e - époque des Juges -, X^e, VIII^e, VII^e, VI^e siècles avant notre ère, la vérité, la véracité ou la réalité ontologique du prophétisme hébreu n'est-elle pas une question de foi au sens où les chrétiens d'aujourd'hui, catholiques ou protestants, entendent la foi, c'est-à-dire une conviction intérieure, subjective, dissociée de l'intelligence et de l'analyse rationnelle, incapable de rendre compte d'elle-même par l'analyse rationnelle, et sans fondement objectif. Pour les anciens Hébreux, la certitude de la vérité du prophétisme hébreu était une certitude de l'intelligence, une certitude de la pensée qui, à partir de l'expérience, à partir des faits que sont la sortie Égypte, les libérations, les déportations, conclut à la vérité de ce qu'ont dit les prophètes hébreux.

La certitude de l'intelligence, la certitude objective de l'intelligence humaine qui s'appuie sur des faits objectifs et certains, des faits d'expérience pour conclure à la vérité de ces faits et à la vérité de la prophétie, à la vérité et à la véracité du prophète, c'est cela qu'en hébreu on appelait *émounah* qui a été traduit en langue grecque soit par *pistis* soit par *alètheia*, et que nous avons traduit, nous, en langue française, dans les temps modernes, par la *foi*. Comme on le voit, le mot

français moderne *foi* ne correspond pas au sens du mot hébreu *émounah*. Dans les transmissions, dans le passage de l'hébreu au grec, du grec au latin, du latin dans les langues modernes, et sous l'influence d'auteurs comme Guillaume d'Occam, Martin Luther, Blaise Pascal, René Descartes, et bien d'autres jusqu'à Emmanuel Kant, Soren Kierkegaard et Karl Barth, sans parler des contemporains, — le sens du mot *foi* a été tordu, dénaturé. Le mot a changé de sens. C'est maintenant une clef fautive, une clef tordue et inutilisable, qui ne correspond plus au sens originel des termes de la famille *aman* qui, en hébreu ancien, désignent et signifient la certitude objective de l'intelligence qui reconnaît la vérité et qui, parce qu'elle reconnaît la vérité, lui accorde son assentiment. La certitude objective de l'intelligence en présence de la vérité, voilà ce que signifiait le vieux mot hébreu que, de traductions en traductions, nous rendons maintenant par le français *la foi*.

Dans le sens moderne du terme, dans la langue française d'aujourd'hui, la foi, c'est une conviction subjective, dissociée de la connaissance, dissociée de l'intelligence, dissociée de la raison, et qui n'est pas une certitude parce qu'elle n'a pas de fondement objectif dans l'expérience. La raison ne peut donc pas, fondée dans l'expérience, rendre compte de cette conviction subjective.

C'est ce que nos contemporains, catholiques et protestants, ne cessent de nous répéter.

Dans son sens hébreu, des centaines de textes l'attestent, le mot hébreu, que nous avons finalement traduit par l'expression française *la foi*, désigne une certitude objective de l'intelligence qui est fondée dans la réalité objective et expérimentale.

Et par conséquent lorsque vous traduisez le verbe hébreu *héemin*, ou le grec *pisteuein* qui traduit l'hébreu *heemin*, par le français *croire*, vous faussez le sens des textes hébreux de la Bible hébraïque et le sens des textes du Nouveau Testament grec qui sont pour la plupart, sinon tous, traduits de l'hébreu. En français d'aujourd'hui, *croire* désigne un assentiment mou, un assentiment faible. Si je dis : je crois qu'il viendra demain, je crois qu'il guérira, je crois que je serai reçu à mon examen, cela signifie que je n'en suis pas certain, car si j'en étais certain, je n'emploierais pas le verbe *croire*, mais précisément le verbe *être certain de*.

Lorsque les Pères du concile de Nicée, en 325, ont repris aux anciens symboles de l'Église de Rome l'expression : *pisteuomen eis hena theon*, ils reprenaient de fait une expression que l'on trouve dans la Bible hébraïque à maintes reprises, par exemple dans *Genèse* chapitre 15, verset 6, où il est dit qu'Abraham *héemin ba-adonai*, ce qu'il ne faut pas traduire dans notre français mou d'aujourd'hui : Il crut en Dieu, mais, conformément au sens de la racine hébraïque *aman*, qui désigne la certitude objective de l'intelligence : il fut certain de la vérité de ce que Dieu lui avait promis, à savoir que sa descendance, à lui, Abraham, serait plus nombreuse que les étoiles du ciel. Cette promesse est en effet aujourd'hui réalisée sous nos yeux. Sa réalisation est pour nous aujourd'hui un fait d'expérience. Abraham a été certain de la vérité de la promesse et de la prophétie de Dieu. Il a été certain de la vérité de l'avenir que Dieu lui faisait connaître.

Dans les traductions, l'information s'est perdue et l'entropie a augmenté.

Les chrétiens sont aujourd'hui, comme vous savez, malades, gravement malades, de cet irrationalisme. Ils s'imaginent qu'ils doivent croire en l'existence de Dieu sans savoir si cela est vrai, sans savoir si cela est certainement vrai et ils vont même, fort nombreux, répétant qu'ils est impossible de s'assurer par l'intelligence, par l'analyse et la pensée rationnelle, de la vérité du monothéisme. Ils dissocient donc bien ce qu'ils appellent, dans notre langage moderne, la foi, de la connaissance, de la certitude. Par conséquent, ils sont très exactement aux antipodes de la conception hébraïque.

Les chrétiens vont répétant qu'ils s'appuient sur la Parole de Dieu, mais ils ont auparavant déclaré que la certitude de l'existence de Dieu unique et créateur ne pouvait pas être connue, atteinte par l'intelligence humaine. En cela ils sont tous disciples du philosophe prussien Emmanuel Kant, de funeste mémoire. Ils nous disent, ces chrétiens, qu'ils s'appuient sur la Parole

de Dieu, qu'ils se remettent à la Parole de Dieu, mais comment savent-ils que Dieu a parlé, eux qui nous déclarent que l'existence de Dieu ne peut pas être connue par l'intelligence avec certitude? — C'est encore, nous disent-ils, une question de foi, au sens où ils entendent ce terme, c'est-à-dire, et comme toujours, une conviction subjective qui n'est pas une certitude objective, et une conviction subjective qui n'est pas une certitude de l'intelligence, une connaissance. En quoi, nous l'avons vu, ils se sont éloignés irrémédiablement du sens des mots de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament grec qu'ils prétendent pourtant respecter et suivre.

En réalité le prophétisme hébreu, la vérité, la véracité, la réalité du prophétisme hébreu, sont pour nous, en cette fin du XX^e siècle, objet de vérification exactement comme pour les anciens Hébreux appartenant aux générations qui ont assisté à l'annonce prophétique et à la vérification objective, expérimentale et historique des oracles prophétiques d'Amos, d'Isaïe, de Jérémie ou d'Ézéchiel. La seule différence est que nous, pour nous assurer de la vérité, de la réalité du prophétisme hébreu, nous sommes obligés d'aller voir, c'est-à-dire de faire de l'histoire, de reconstituer les faits historiques, et de situer les oracles des anciens prophètes hébreux dans leur temps et dans leur milieu.

C'est ce que fait une armée de savants depuis en somme bientôt deux siècles. Ce travail n'a pas été sans résultat.

Une des caractéristiques du prophétisme hébreu, nous l'avons noté déjà, si on l'examine du dehors, dans son ensemble, d'une manière objective et critique, c'est qu'il constitue un ensemble cohérent et homogène. Ce n'est pas un système qui se disperse dans tous les sens. Les prophètes hébreux sont d'accord entre eux, de siècle en siècle, de génération en génération. Ils enseignent la même chose, ils regardent dans la même direction.

Mais c'est aussi un système qui se développe en ce sens qu'au cours du temps l'information s'enrichit et croît, exactement comme c'est le cas pour l'histoire de la création.

L'étude scientifique de la Bibliothèque hébraïque, étude poursuivie depuis deux siècles au moins par une armée de savants, permet de dégager ce développement de la pensée théologique du peuple hébreu, c'est-à-dire le développement de la révélation.

Nous avons découvert, au XIX^e et au XX^e siècle, par les sciences de l'Univers et de la Nature, que la création est progressive. Elle s'effectue par étapes. Elle va du plus simple au plus complexe. C'est la grande découverte des temps modernes. Une armée de savants qui travaillaient sur les textes hébreux ont découvert sans l'avoir recherché que la révélation elle aussi est progressive, et il ne peut pas en être autrement. La révélation, c'est la communication à l'humanité d'une information, d'une série d'informations qui visent à la transformer dans sa pensée, dans son agir et dans son être. La révélation, c'est la communication à l'humanité païenne d'informations créatrices qui ont pour but, pour finalité, de créer une nouvelle humanité. Il n'est pas possible d'enseigner à l'humanité à n'importe quel moment de son histoire, et de son développement, n'importe quelle vérité, de même qu'il n'est pas possible d'enseigner à un enfant de sept ans, même s'il est très doué, la mécanique ondulatoire ou la physique quantique, car il lui manque les informations antérieures qui sont requises pour pouvoir assimiler les informations ultérieures que constituent ces théories de la physique moderne. De même il n'était pas possible d'enseigner à l'Homme de Cro-Magnon la théorie hautement élaborée du second Isaïe, le prophète inconnu de la déportation à Babylone, VI^e siècle avant notre ère, qui a composé les chapitres 40 et suivants de notre rouleau d'Isaïe. La révélation, c'est-à-dire la communication à la vieille humanité animale d'informations créatrices nécessaires à son développement, est de fait progressive parce qu'il ne peut pas en être autrement. De même, si la création est progressive, si de fait elle opère par compositions progressives, comme les sciences de l'Univers et de la Nature nous le découvrent aujourd'hui, c'est parce qu'il ne peut pas en être autrement.

La question se pose évidemment de savoir quel rapport, quelles relations existent, entre le peuple hébreu qui se développe à notre connaissance depuis le XX^e ou le XIX^e siècle avant notre ère, et les nations païennes ; plus précisément quelles sont les relations entre le prophétisme hébreu et les nations païennes, c'est-à-dire le reste de l'humanité.

Des textes fort nombreux, aussi bien dans les livres historiques que dans les livres prophétiques, nous montrent que le peuple hébreu a eu conscience très tôt de recevoir des informations créatrices destinées à l'humanité entière. Aux patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, il est promis à plusieurs reprises qu'ils deviendront une multitude de nations, une assemblée de nations, une assemblée de peuples, *qahal goiim*, *qahal ammim*, — non pas un peuple, mais un ensemble de peuples. À travers les livres prophétiques on lit des oracles qui portent précisément sur les nations païennes; et plus on avance dans l'histoire du prophétisme hébreu, plus on découvre des textes prophétiques qui annoncent que les nations païennes elles aussi vont recevoir la parole, l'enseignement et la lumière de Dieu, par l'intermédiaire du peuple hébreu qui est appelé par le prophète inconnu du temps de la déportation à Babylone, — l'auteur des chapitres 40 et suivants d'Isaïe, — le serviteur de Dieu, le peuple prophète, la lumière des nations païennes. Dès le second chapitre du prophète Isaïe du VIII^e siècle avant notre ère on peut lire un oracle que l'on retrouve chez le prophète Michée et qui enseigne que toutes les nations païennes viendront chercher à Jérusalem la lumière et l'enseignement qui vient de Dieu. Prophétie réalisée.

Après le retour de l'Exil et de la déportation à Babylone, après 539 avant notre ère donc, un inconnu a composé un conte théologique qui a été rangé à juste titre parmi les livres prophétiques, le livre de Jonas la Colombe. Jusqu'alors, dans l'histoire du prophétisme hébreu, la Parole de Dieu, l'enseignement de Dieu, est confié à un prophète hébreu ou à une série de prophètes hébreux qui doivent communiquer, qui sont chargés de communiquer cet enseignement à l'intérieur du peuple hébreu, à l'intérieur du royaume d'Israël ou de Juda. Jusqu'alors jamais un prophète hébreu n'avait été chargé d'enseigner la Parole de Dieu aux nations païennes. Après le retour de la déportation à Babylone un inconnu compose un conte dans lequel il raconte que Dieu charge un prophète, Jonas la Colombe, d'aller à Ninive la grande ville. Lorsque l'inconnu composait ce conte, Ninive était détruite depuis longtemps, puisque de fait Ninive a été détruite en 612 avant notre ère par une coalition qui réunissait les Babyloniens, les Mèdes et les Scythes. Par conséquent, l'auteur du conte théologique et prophétique qu'est le livre de Jonas entend par Ninive autre chose que la ville détruite de fond en comble depuis plus d'un siècle lorsqu'il écrit. Ninive est un nom qui désigne la capitale du paganisme, la capitale qui persécute le peuple hébreu, de même que beaucoup plus tard, au premier siècle de notre ère, les chrétiens se servirent du nom de Babylone, qui sera détruite elle aussi de fond en comble, pour désigner une autre ville. Dieu demande donc pour la première fois à son serviteur le prophète d'aller dans la capitale du paganisme, la capitale des persécutions, annoncer et enseigner la Parole de Dieu. Bien entendu le prophète s'y refuse. Dieu l'y contraint, et la capitale du paganisme et des persécutions se convertit à la Parole de Dieu annoncée par son prophète. Les païens, les persécuteurs font pénitence et écoutent la parole de Dieu communiquée par son serviteur le prophète.

Dans les années 25-26-27 de notre ère, sous le règne de l'empereur romain Tibère, un prophète hébreu nommé Iohannan, celui que nous appelons Jean, annonce l'approche de ce qu'en araméen il appelait la *malkoutah di sche- y maiia*, que nous traduisons par le règne de Dieu, c'est-à-dire l'ère terminale de la création, l'achèvement de la création, la réalisation de la finalité ultime de la création.

De ce prophète hébreu, qui était *nazir*, c'est-à-dire consacré à Dieu depuis le ventre de sa mère, préadapté et prédestiné à cette fonction de prophète comme les anciens prophètes, il nous reste quelques propos, en traduction grecque, mais il est aisé de retrouver l'original araméen ou

hébreu. Il parle comme les anciens prophètes. Il dit à ceux qui viennent l'écouter : Ne vous imaginez pas que vous allez pouvoir dire : Nous sommes tranquilles, car nous avons Abraham pour père ! Car, en réalité, dit Jean, avec ces pierres que vous voyez là par terre, Dieu peut, s'il le veut, susciter des enfants à Abraham !

Ce qui signifie en langage clair, pour nous en cette fin du XX^e siècle, que ce n'est pas la descendance génétique ou biologique qui compte.

L'information créatrice qui vient de Dieu par l'intermédiaire des prophètes hébreux va passer aux païens, aux incirconcis. Le temps de la communication aux nations païennes, à l'ensemble de l'humanité, de l'information créatrice confiée au peuple hébreu pendant des siècles, comme à un peuple germinal qu'il est, un peuple embryonnaire, ce temps est proche, imminent. L'information créatrice qui vient de Dieu va passer à l'ensemble de la vieille humanité.

Il existe deux sortes de filiations. La filiation biologique, génétique, qui résulte de la transmission, de la communication d'un message génétique. C'est ainsi que s'opère la fécondation, par communication d'un message génétique à un autre message génétique, par la combinaison de deux messages génétiques. Mais il existe aussi une autre filiation, qui procède ou provient de la communication d'un message, d'une information qui passe d'une intelligence à une autre intelligence. Aussi bien les anciens rabbins appelaient-ils père, *abba*, celui qui était chargé d'enseigner, et donc de communiquer l'information à la pensée. Et ils appelaient fils, *bera* en araméen, celui qui reçoit l'information, celui qui reçoit la science, le disciple.

L'information créatrice communiquée à l'intérieur du peuple hébreu depuis Abraham va passer aux païens, et c'est ainsi que les païens, eux aussi, vont devenir fils d'Abraham, par la communication de la science, par la communication du monothéisme.

Le prophète hébreu, nous l'avons vu, est l'homme par qui Dieu communique à l'humanité païenne son message, son information créatrice. Il est pré adapté par création, à cette fonction, à cette mission qui lui est confiée. Il est en somme chargé de traduire l'information créatrice qui vient de Dieu dans la langue des hommes, en l'occurrence le vieil hébreu. Il est chargé d'humaniser une information qui lui est confiée par Dieu même. Il est donc l'intermédiaire entre Dieu, origine radicale de l'information, dans tous les cas, et l'humanité à qui cette information est destinée. *Il est chargé de transmettre l'information et de la traduire dans une langue humaine. Il doit subir la résistance de l'humanité païenne à la communication de l'information créatrice. Jean va être décapité par les ordres d'un petit roi de Judée : Hérode Antipas, dans la forteresse de Machéronte, près de la mer Morte.

Il nous reste plusieurs propos du prophète galiléen Ieschoua *ha-nôzeri* concernant Jean qui baptisait dans le Jourdain. Le prophète galiléen Ieschoua nous dit en substance ceci : la Torah et les prophètes jusqu'à Jean qui est le plus grand. Parmi les enfants de la femme, il n'y a pas plus grand. Mais le plus petit dans la *malkoutah di sche-maia*, — que nous traduisons en langue française par : le règne de Dieu, — est plus grand que Jean.

Cela signifie qu'avec le commencement de la *malkoutah di schemaiia*, avec le commencement de la nouvelle création qui est maintenant à l'œuvre, en germe, l'humanité change de règne. Nous entrons dans le règne, dans l'ordre de la nouvelle création qui est la création ultime, définitive. Et le rabbi galiléen Ieschoua enseigne de fait les lois, les normes, la programmation qui sont requises pour créer une nouvelle humanité. Il est lui-même, le Germe, la Cellule germinale de la nouvelle humanité, de la nouvelle création. C'est en lui que se trouve la science de la nouvelle création. Et c'est cette science de la nouvelle création en genèse qu'il enseigne.

Il va sans dire que dans ce cas, c'est-à-dire dans le cas de Ieschoua *ha-nôzeri* le prophète galiléen, il n'est pas question, pas plus que précédemment, de recevoir d'une manière passive, les yeux fermés, par un acte de foi au sens où nos contemporains de langue française entendent

aujourd'hui la foi, ce qui concerne ce prophète, et d'abord la question de savoir s'il est un authentique prophète ou non. C'est à l'intelligence humaine, une fois de plus, de se déterminer, après avoir examiné les faits, c'est-à-dire en l'occurrence tout ce que nous savons d'une manière certaine de la vie, de l'enseignement, de la personne, de la mort et de la résurrection de ce prophète hébreu galiléen.

Chacun est libre d'examiner critiquement et rationnellement les documents qui nous restent et qui nous permettent de nous faire une opinion, ou de ne pas les étudier. La liberté en l'occurrence consiste à aller étudier l'objet, le fait, ou à ne pas l'étudier. On est parfaitement libre d'étudier l'astrophysique ou de ne pas l'étudier, d'étudier la physique, la chimie et la biochimie, la biologie et la neurophysiologie ou de s'en abstenir. On est libre d'aller étudier de près le fait hébreu, ou bien de fuir ce fait. On est libre aussi d'étudier le fait objectif et historique constitué par la personne et l'enseignement du prophète galiléen Ieschoua appelé *ha-nôzeri* par les plus anciens documents. Nous nous gardons bien de traduire *ha-hôzeri* par *de Nazareth*, car c'est un contresens.

Le fait est que le rabbi galiléen enseigne une programmation, une nouvelle programmation, qui est point par point nouvelle par rapport aux antiques programmations qu'une armée de savants nous découvre depuis une cinquantaine d'années, ces programmations animales qui datent de l'ère reptilienne au moins, qui sont transmises génétiquement, qui sont inscrites dans le paléo-cortex, ou, en langue française, dans le vieux cerveau, et qui commandent aux comportements des animaux qui nous ont précédés dans l'histoire naturelle des espèces, programmations qui portent sur la défense du territoire, la chasse, les amours, les combats rituels, les hiérarchies sociales, les rituels de domination et de soumission que l'on retrouve maintenant dans toutes les sociétés animales.

Le fait est, chacun peut s'en convaincre en lisant les textes que sont les quatre Évangiles, que le rabbi galiléen enseigne une programmation nouvelle par rapport à ces antiques programmations animales et c'est ce qui explique sans doute ou peut-être pour une grande part la résistance de la vieille humanité, de l'humanité programmée elle aussi, héritière de ces antiques programmations animales, — la résistance de la vieille humanité païenne aux normes nouvelles qu'enseigne celui qui est à l'origine du christianisme.

On n'a rien compris au christianisme, à l'essence et à la raison d'être du christianisme, à sa spécificité et à son originalité, si l'on n'a pas vu que le christianisme, c'est la nouvelle création, la science de la nouvelle création.

Les journalistes de la terre entière, lorsqu'ils parlent du christianisme, disent à peu près ceci : le christianisme? Ah oui, nous connaissons : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même."

Si le christianisme se réduisait à cette proposition, il n'existerait pas en tant que tel, en tant que doctrine originale et neuve, puisque cette proposition, si on la retraduit correctement, à savoir : tu aimeras ton compagnon comme toi-même, se trouve dans le *Lévitique*, dans une législation qui avait plusieurs siècles d'âge lorsque le christianisme a pris naissance.

Le christianisme, c'est la doctrine, la science et la réalisation de la nouvelle création. Celui qui est le fondateur le dit d'ailleurs à un théologien qui appartient au clan pharisien, Nicodème : si tu ne réalises pas la nouvelle naissance, tu ne peux pas entrer dans la *malkoutah di schemaiia*, le règne de Dieu. Paul, le disciple pharisien lui aussi, de son nom hébreu Schaoul, enseigne constamment la nouvelle création, la création de la nouvelle humanité.

C'est-à-dire que, du point de vue chrétien, l'humanité actuelle, l'humanité qui vient d'apparaître il y a quelques dizaines de milliers d'années, c'est ce que Paul appelle dans plusieurs de ses lettres l'humanité animale, la vieille humanité. Dans et par celui qui communique, qui enseigne la science de la nouvelle création, l'humanité est créée nouvelle.

C'est-à-dire que l'humanité actuelle, l'humanité que nous sommes, l'homme qui naît aujourd'hui de l'homme et de la femme, est par rapport à l'Homme qui est en train d'être créé par

la nouvelle programmation communiquée et enseignée par Celui qui est le Germe et le Premier-né de la nouvelle création, à peu près comme un préhominien. Nous sommes, nous naissons dans la situation du préhominien par rapport à l'Homme nouveau qui est en train de se former par la nouvelle programmation.

Mais, me direz-vous, pourquoi faut-il que la création se fasse ainsi par étapes, progressivement? Pourquoi faut-il qu'il y ait d'abord création de la vieille humanité animale, et puis ensuite seulement création de l'humanité nouvelle, de l'Homme nouveau dont parle constamment saint Paul?

La réponse à cette question, c'est que vraisemblablement la création n'est pas possible autrement. L'apparition de l'Homme dans l'Univers n'était pas possible avant qu'un système solaire ait été formé, avec des planètes suffisamment refroidies, dans certaines conditions physiques et chimiques précises. Pour faire des vivants, il fallait des atomes de carbone, de fer, de cuivre, de manganèse et beaucoup d'autres. Cela présupposait une longue évolution physique et chimique. Pour que l'Homme puisse apparaître il fallait, il a fallu, une longue évolution cosmique, physique et biologique antérieure ; il a fallu l'invention progressive de systèmes biologiques qui permettent la formation de cet être dont le cerveau compte, nous l'avons dit, cent ou deux cents milliards de cellules. La création s'effectue progressivement et par étapes, du simple au complexe, parce que ce n'est pas possible autrement. Paul, dans l'une de ses lettres, s'en prend aux spéculations des théosophes et des gnostiques de son époque qui prétendaient, qui racontaient qu'à l'origine, au commencement, a été créé une humanité parfaite, achevée, un 'Homme originel, *adam qadmôn*, *adam ha-rischôn*, ou, en langue grecque, *Prôtos Anthrôpos*, en allemand : *Ur-Mensch*. Paul répond : ce n'est pas possible. La plénitude de la création, l'achèvement de la création ne se trouve pas à l'origine, dans le passé, en arrière de nous. La plénitude de la création se trouve dans l'avenir, en avant de nous, au terme de la création.

C'est dire que le christianisme, le christianisme du fondateur, de Paul et de l'Église, est exactement opposé, essentiellement opposé, point par point, aux spéculations gnostiques et aux spéculations néo-platoniciennes qui vont fleurir et se développer pendant des siècles. — Dans la perspective hébraïque qui est la perspective chrétienne, le temps mesure une maturation, une création en train de se faire. Il est un paramètre positif. — Dans la perspective platonicienne, dans la perspective néo-platonicienne et dans la perspective gnostique, le temps mesure une chute, une catastrophe, une diminution et une dégradation. Il est un paramètre négatif.

Le premier Homme, dit Paul, a été créé animal. Et il ne pouvait pas en être autrement. L'Homme nouveau, celui qui est actuellement en régime de création, est créé spirituel mais, souligne Paul, ce n'est pas le spirituel qui est premier, originel, comme le prétendront les systèmes gnostiques. C'est l'ordre physique, biologique, psychologique, c'est-à-dire animal, qui est premier dans le temps. L'ordre spirituel vient à la fin, au terme de la création.

Il ne peut pas en être autrement pour les raisons que nous avons déjà entrevues. Si vraiment comme l'enseignent les prophètes hébreux et le dernier d'entre eux, qui est *l'Homme véritable uni à Dieu véritable*, pour reprendre la formule du pape Léon, — si vraiment le dessein créateur de Dieu est de créer un autre lui-même, cet Homme véritable, *verus homo*, à son image et à sa ressemblance, alors ce dessein créateur ne peut se réaliser que si l'être créé pour une telle destination y consent librement, s'il ratifie le don de la création, s'il consent à sa propre création, à sa propre transformation, à ce que les Pères de langue grecque ont appelé sa divinisation.

Il n'est pas possible que l'être appelé à une telle destination reçoive d'une manière purement passive le don de la création, le don de la participation à la vie même de l'unique increé. Il faut de toute nécessité qu'un moment arrive où cet être créé réalise le dessein qui lui est proposé, en prenne conscience, en prenne connaissance, et y consente librement, qu'il y coopère activement et

intelligemment. C'est dire que Dieu ne peut pas créer un autre lui-même sans la coopération active et intelligente de l'être créé appelé à la participation à la vie même de Dieu. Vient un moment où cet animal qui est l'Homme, avec son gros cerveau, doit recevoir la communication du dessein créateur de Dieu et y consentir s'il le veut, y coopérer, porter fruit.

C'est ce moment dans l'histoire de la création qui est représenté, constitué, réalisé par le prophétisme hébreu. Le prophétisme hébreu n'est donc pas un intrus, un supplément gratuit et arbitraire, une fantaisie dans l'histoire de la création. Le prophétisme hébreu est ce par quoi la création s'achève et parvient à sa fin, par la communication à l'humanité créée et pensante de la connaissance du dessein créateur et de sa finalité. Comme le disait le prophète Amos, au VIII^e siècle avant notre ère, Dieu le Seigneur ne fait rien, il ne fait pas une seule chose, *ki là iaasse adônai YHWH dabar*, s'il n'a pas révélé, *ki im galah*, son secret, en hébreu *sôd*, à ses serviteurs les prophètes.

Dieu ne réalise désormais son œuvre de création qu'après avoir fait connaître à l'humanité, par l'intermédiaire de celui qui est chargé de communiquer cette connaissance, quel est l'avenir de la création, quel est le sens et la finalité du dessein créateur.

Le mot hébreu *sôd*, qui signifie le secret intelligible communiqué par Dieu au prophète, a été dans la plupart des cas traduit en grec par *mystérion*. Et le mot grec *mystérion* a été traduit par les Latins par le mot *sacramentum*. Les Français se sont contentés de décalquer le latin *sacramentum*, ce qui a donné le français *sacrement*. Un sacrement, c'est un secret intelligible que Dieu communique à l'Homme pour sa croissance et pour son développement. C'est le pain même de l'intelligence. Lorsque les Français parlent de *mystère*, ils sont donc de nouveau exactement en contresens par rapport au terme hébreu originel, puisque dans la langue française d'aujourd'hui, un mystère c'est ce que nous ne pouvons pas comprendre, c'est ce qui est inintelligible et inconnaissable, tandis que le mot hébreu *sôd*, en araméen *razah*, désigne et signifie le secret intelligible que Dieu communique à l'intelligence de l'Homme. Contresens complet par conséquent.

Si vous ne réalisez pas cette nouvelle naissance, dit le rabbi galiléen Ieschoua au théologien pharisien Naqdimôn qui vient le voir de nuit, parce qu'il a peur, déjà, des persécutions, — si vous ne réalisez pas cette nouvelle naissance, ce passage de l'Homme animal à l'Homme nouveau, alors -vous ne pouvez pas entrer dans la *malkoutah di schemaiia*, dans le règne de Dieu, dans l'ère ultime, terminale, finale, de la création, dans l'ère définitive, puisque en somme l'Univers tout entier et toute son histoire ne sont qu'une préparation, une sorte de matrice, pour réaliser le dessein terminal de Dieu qui est l'Homme véritable uni à Dieu véritable, *vents homo vero unitus Deo*, pour reprendre les propres termes du pape Léon.

Dans cette perspective qui est celle des Évangiles et de saint Paul, le Christ est Celui en qui et par qui s'effectue la création de l'Homme nouveau et véritable uni à Dieu véritable. Il est celui en qui et par qui se réalise la finalité ultime de la création. Il est la Cellule germinale et le premier-né, en grec *prôtotokos*, en hébreu *bekôr*, de la nouvelle création. Il n'est pas un accident dans l'histoire. Il est ce vers quoi toute la création, celui vers qui toute la création tend depuis le commencement.

Nombre d'astrophysiciens, nous l'avons dit, pensent que l'Univers physique, depuis ses tout premiers instants, depuis ses tout premiers commencements, est pré adapté à la genèse et à la formation de cet être qui va venir quelque vingt milliards d'années plus tard, l'être capable de penser l'Univers et de se penser soi-même. L'Univers dans sa genèse, dans sa structure, dans son développement, dans son évolution, est finalisé puisqu'il est construit pour l'apparition d'un être capable de le penser.

De même et d'une manière complémentaire, dans la perspective chrétienne, toute l'histoire de la création est orientée depuis le commencement vers Celui en qui elle trouve son achèvement,

sa plénitude, sa raison d'être, sa clef de voûte, l'Homme véritable uni à Dieu véritable, par qui et en qui la création est faite nouvelle. Nous qui naissons de l'homme et de la femme, nous naissons en deçà de cette réalisation, comme Jean le Baptiste, le plus grand des enfants de la femme. Et pour prendre part à cette nouvelle création, nous devons consentir à une nouvelle naissance, qui est une métamorphose — le terme est dans saint Paul — qui est une nouvelle création, — l'expression est aussi dans saint Paul.

C'est ainsi d'ailleurs que les plus grands théologiens mystiques, je veux dire sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, ont compris les choses, dans cette perspective génétique d'une transformation de l'être larvaire — l'expression est de sainte Thérèse elle-même — que nous sommes au départ.

Pour bien comprendre le christianisme, il faut constamment se souvenir de cette perspective génétique qui est celle de saint Paul, de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix : le passage de la vieille humanité, de l'humanité animale, disons de Cro-Magnon, à l'Homme nouveau, qui est à faire, qui est à créer, qui est en cours de genèse ou de création.

Le Seigneur lui-même, à plusieurs reprises, dans des propos qui nous ont été conservés par Matthieu, précise que pour sa part, personnellement, sa mission est d'enseigner à l'intérieur du peuple hébreu. Pour sa part, et sauf de rares exceptions, il ne passe pas aux nations païennes, il n'enseigne pas aux païens, aux incirconcis.

Mais le Seigneur a aussi expressément enseigné qu'après lui la parole de Dieu, l'annonce et la science de la nouvelle création seront communiquées aux nations païennes.

C'est cela qui se réalise en effet aussitôt après la mise à mort de Stephanos, sans doute en 36 de notre ère, Stephanos mis à mort à coups de pierres.

Il y avait un jeune rabbin qui assistait à la mise à mort. Il s'appelait Schaoul. Il était disciple du grand rabbin Gamaliel. C'est lui qui va voir le Seigneur vivant sur la route qui conduit de Jérusalem à Damas.

Le signe de Jonas le prophète est réalisé. La parole de Dieu est portée aux païens et jusque dans la capitale du paganisme d'alors, Rome la païenne, la capitale de la persécution. Les païens en masses, en foules, par milliers, par dizaines de milliers, écoutent la parole de Dieu et entrent dans l'économie du monothéisme hébreu inauguré avec Abraham le prophète.

Ce passage aux païens, aux nations païennes, c'est-à-dire à l'humanité entière de l'information créatrice qui s'est développée, qui a grandi à l'intérieur de la souche, de la lignée germinale que constitue le peuple hébreu, cette explosion du germe qui livre son information à toutes les nations, c'est cela la réalisation du signe de Jonas que le Seigneur avait annoncée à la génération à qui il parlait, à qui il s'adressait.

Parmi les théologiens juifs de ces années 30 et suivantes, les uns se sont ralliés au rabbi galiléen Ieschoua et les autres ne s'y sont pas ralliés.

Il y a donc eu une partition du judaïsme ; et les païens, les incirconcis, sont entrés dans cette fraction du judaïsme qui a reçu la personne et l'enseignement du Seigneur. L'Église d'aujourd'hui, c'est l'Église de Jérusalem des années 30 et suivantes dans laquelle les païens sont entrés par milliers, dizaines de milliers, puis centaines de milliers. Mais la doctrine est la même. Pour vous en assurer, il vous suffit de demander à l'actuel pape de Rome, qui vient de Pologne, s'il pense exactement comme Kêphas, comme Jacques le frère du Seigneur, comme Jean et les autres qui constituaient les colonnes de l'Église de Jérusalem après l'année 30. Il vous répondra qu'il pense bien évidemment la même chose, ni plus ni moins, ni autrement.

Dans cette causerie, je ne vous ai pas lu de textes des prophètes hébreux. Dans un livre récent que je viens de publier et qui s'appelle précisément *Le Prophétisme hébreu* (Éditions Gabalda, Paris

1982), j'ai traduit et cité un grand nombre de textes des prophètes hébreux et on m'a reproché d'en avoir cité beaucoup trop.

VI- L'HISTOIRE DE L'UNIVERS ET LE SENS DE LA CREATION⁶

Nous connaissons aujourd'hui, en cette fin du XX^e siècle, l'histoire de l'Univers sur une durée qui est d'environ dix-huit ou vingt milliards d'années.

C'est la grande découverte du XX^e siècle et même des temps modernes. Nous avons découvert depuis une cinquantaine d'années que l'Univers lui aussi a une histoire, qu'il est lui aussi un système historique, évolutif, orienté et irréversible.

Les anciens philosophes grecs s'imaginaient que l'Univers est divin, éternel, sans commencement, sans fin, sans genèse et sans corruption, se mouvant seulement d'un mouvement cyclique. C'est la thèse d'Aristote (né en 385 avant notre ère, mort en 322, il occupe donc une grande partie du IV^e siècle avant notre ère).

Des philosophes comme Plotin, III^e siècle de notre ère, et Proclus, V^e siècle, reprocheront amèrement aux chrétiens de prétendre que l'Univers n'est pas divin.

Des philosophes contemporains, comme par exemple Martin Heidegger, mort il y a peu d'années, et ses disciples, — Jean-Paul Sartre, mort aussi il y a peu, et ses disciples, — n'ayant aucune idée des grandes découvertes de la cosmologie au XX^e siècle, ont continué de parler du monde comme s'il s'agissait d'une réalité sans histoire, sans genèse, sans évolution. Martin Heidegger va même jusqu'à écrire : Il n'y a pas de temps, où l'homme n'ait pas existé, non pas que l'homme ait toujours existé, mais parce que le temps n'existe qu'en fonction de l'existence historique humaine, *Es gibt keine Zeit, da der Mensch nicht war*. Du point de vue où se situent plusieurs philosophes contemporains, l'idée d'une durée cosmique qui a précédé l'apparition de l'Homme, est inintelligible, impensable. Ils ne connaissent en guise de temporalité, que le temps de l'Homme, mais non pas le temps, la durée, l'histoire de l'Univers et de la Nature qui précèdent l'apparition de l'Homme.

Au XIX^e siècle encore l'Univers physique était conçu, ou plutôt imaginé, comme une immense machine, éternelle, sans commencement, sans histoire, sans évolution, et sans fin.

C'est la découverte du second Principe de la Thermodynamique, par Nicolas-Léonard Sadi Carnot (1796-1832), en 1824, dans son opuscule : *Réflexions sur la Puissance motrice du feu*, puis par Clausius, après 1850, c'est la découverte de la notion d'*entropie* qui, d'abord, a mis en doute, ou introduit un doute dans cette thèse fondamentale de la cosmologie antique, qui est en somme celle des Grecs : un Univers éternel, sans commencement, sans évolution, sans usure, sans vieillissement, sans fin.

La découverte, puis la formulation du second Principe de la Thermodynamique, appelé aussi Principe de Carnot-Clausius, la mise en circulation de la notion d'entropie, ont suscité, au XIX^e siècle, des résistances furieuses et acharnées, de la part de savants comme par exemple l'illustre zoologiste allemand E. Haeckel, ou bien les philosophes comme Engels, l'ami de Marx, et Nietzsche, précisément parce que cette découverte mettait en question le sacro-saint principe que l'Univers n'a pas de commencement, pas d'histoire, pas d'évolution, qu'il ne s'use pas, qu'il ne vieillit pas.

C'était en somme un principe religieux, hérité de la vieille, très vieille théologie hellénique. D'où la violence des réactions. Un principe religieux, un présumé religieux archaïque, rencontrait l'expérience et se heurtait à l'expérience.

Mais c'est seulement à partir des années 1927 et suivantes que l'on a commencé à découvrir le fait de l'évolution de l'Univers, à savoir le fait que l'Univers n'est pas un système stable et intemporel, un système statique, mais qu'il est au contraire en régime de formation ou de genèse depuis au moins dix-huit milliards d'années. L'univers n'est pas aujourd'hui ce qu'il était il y a dix ou

⁶ Conférence donnée à l'Université de Liège, le 22 avril 1983.

douze milliards d'années. Il n'était pas, il y a dix ou douze milliards d'années, ce qu'il est aujourd'hui.

Il convient de souligner le fait que la question de l'expansion de l'Univers, ou de la fuite, de la récession des galaxies, est distincte de la question de l'évolution de l'Univers. Si par hypothèse l'Univers n'était pas en expansion, si les galaxies ne se fuyaient pas les uns les autres à une vitesse qui est proportionnelle à leur distance mutuelle, il n'en resterait pas moins que l'Univers est un système historique, évolutif, et qu'il n'était pas hier ce qu'il est aujourd'hui. L'expansion de l'Univers, la fuite, la dispersion des galaxies, sont un phénomène qui entre dans le cadre ou la catégorie de l'entropie : les galaxies se fuient les unes les autres, l'Univers qui est un gaz de galaxies se détend, occupe de l'espace, à peu près comme un gaz concentré puis libéré se dilate et se détend. Il tend ainsi à un état plus probable. Second Principe de la Thermodynamique.

L'évolution de l'Univers ou l'histoire de l'Univers est au contraire l'histoire d'une composition et d'une organisation croissantes.

La composition et l'organisation sont des processus qui vont exactement en sens inverse de la croissance ou de l'accroissement de l'entropie. L'accroissement de l'entropie, c'est la tendance des systèmes physiques et biologiques à leur état le plus probable qui est la poussière, la décomposition, le multiple.

La croissance de l'organisation, de l'information, de la composition, c'est le processus inverse. Pour qu'un système physique ou biologique puisse se défaire, se décomposer, retourner au multiple, encore faut-il qu'il ait été composé, organisé.

Par conséquent, en toute hypothèse, la composition, l'organisation, l'information, sont premières. La tendance à la décomposition ou à la désorganisation sont secondes, postérieures.

Au siècle dernier, en 1869, Mendeleïev proposait une classification périodique des éléments. Au XX^e siècle, au milieu du XX^e siècle, les astrophysiciens nous ont appris que ce que nous appelons la matière, à savoir les atomes, cela aussi a une histoire.

Nous en étions restés, jusqu'à la fin du XIX^e siècle et jusqu'au début du XX^e, à la vieille théorie des philosophes atomistes grecs du V^e siècle avant notre ère, théorie selon laquelle la matière est éternelle dans le passé, sans genèse, sans histoire, sans évolution, inusable, éternelle dans l'avenir.

En somme nous en étions restés à une théorie de la matière qui provenait d'une antique philosophie hellénique, et cette théorie de la matière était appariée à la théorie de l'Univers héritée, elle aussi, des anciens philosophes grecs : Univers éternel, sans commencement, sans genèse, sans histoire, sans usure ni vieillissement.

Les astrophysiciens et les physiciens nous ont appris au XX^e siècle qu'il existe une histoire de la composition de la matière. La matière la plus simple est aussi la plus ancienne. La matière la plus complexe, la plus compliquée, la plus composée, est la plus récente.

La composition de la matière s'effectue ou se réalise à l'intérieur de ces laboratoires de synthèse que sont les étoiles.

Pour qu'il y ait de la matière complexe ou composée, des noyaux lourds, il faut donc qu'il existe d'abord des étoiles à l'intérieur desquelles la composition par synthèse des noyaux puisse s'effectuer.

Les astrophysiciens nous apprennent de plus qu'aux tout premiers instants de l'Univers, il existait de la lumière mais non pas encore ce que nous appelons de la matière. Disons qu'aux tout premiers instants il n'existait pas d'atomes, même pas l'atome le plus simple qui soit, le plus ancien, l'atome d'hydrogène.

La physique moderne nous a appris aussi quelque chose d'extrêmement remarquable, c'est que la composition de la matière, l'histoire de la composition de la matière, n'est pas un processus indéfini. C'est au contraire un processus qui se termine à la composition d'une centaine d'espèces

d'atomes. L'évolution, c'est-à-dire la composition, de la matière, de ce que nous appelons à tort ou à raison matière, se termine à la formation d'une centaine d'atomes. C'est ce que nous pourrions appeler l'évolution proprement physique de la matière, l'histoire de la composition physique de la matière.

Cette évolution est relayée, sur les obscures planètes connues, par exemple la nôtre, par une évolution qui relève de la compétence du chimiste, puis de cette science moderne qui est la biochimie. Les atomes sont intégrés dans des compositions qui sont des molécules. Les atomes eux-mêmes, tout le monde le sait, sont déjà des compositions, plus ou moins complexes selon l'atome considéré. À partir d'un certain moment dans l'histoire de l'Univers, les atomes sont intégrés dans des compositions physiques qui sont des molécules. Les molécules elles-mêmes sont intégrées dans des compositions physiques qui sont ou que l'on appelle des macromolécules. Il y a trois ou quatre milliards d'années, sur notre obscure planète par exemple, apparaissent des molécules géantes qui entrent dans la composition ou dans la constitution des systèmes vivants, les plus simples tout d'abord.

Là encore, un fait est remarquable, c'est que l'histoire des compositions moléculaires n'est pas indéfinie. Ce n'est pas un nombre indéfini de molécules qui est composé il y a quatre ou trois milliards d'années dans notre système solaire, sur notre obscure planète Terre.

Il existe en somme un tout petit nombre de molécules qui ont été composées, un tout petit nombre de molécules géantes. C'est avec ces quelques grosses molécules que vont être écrits tous les messages génétiques de tous les êtres vivants depuis plus de trois milliards d'années, en utilisant un système qui est constamment le même depuis le commencement, depuis les origines de la vie, à savoir un système dans lequel quatre grosses molécules sont arrangées entre elles, trois par trois. Avec ce système sont écrits tous les messages génétiques de tous les êtres vivants depuis les origines de la vie, c'est-à-dire les messages qui contiennent les instructions pour constituer l'être vivant, pour le former, pour lui permettre de se développer, et aussi les instructions qui sont requises pour que l'être vivant puisse vivre, se reproduire, vivre en société.

L'évolution que l'on peut appeler moléculaire de la matière n'est donc pas indéfinie. C'est un tout petit nombre de molécules complexes qui vont servir de lettres d'alphabet pour écrire les mots qui vont constituer les messages génétiques. Une vingtaine d'acides aminés, arrangés de multiples manières, vont constituer les éléments de toutes les protéines de tous les êtres vivants depuis les origines jusqu'à nous.

Simplicité extrême, donc, du système linguistique utilisé. Économie de moyens.

À partir d'il y a environ trois ou quatre milliards d'années, commence ce que les naturalistes appellent depuis longtemps l'histoire naturelle des êtres vivants, que l'on appelle aussi l'évolution biologique.

Cette histoire naturelle des êtres vivants, cette évolution biologique, c'est tout d'abord la communication de nouveaux messages génétiques, la formation de nouveaux messages génétiques qui n'existaient pas auparavant. Chaque groupe zoologique nouveau qui apparaît dans l'histoire naturelle des espèces, c'est tout d'abord un nouveau message génétique qui apparaît, qui est composé ou constitué. Chaque nouveau système biologique, inédit, qui apparaît, c'est tout d'abord un nouveau message génétique qui est formé, organisé, formulé, communiqué au vivant. L'évolution est d'abord dans les messages génétiques eux-mêmes, avant d'être dans les organismes, puisque les organismes ne font qu'exprimer ou réaliser ce qui est écrit physiquement dans les messages.

Les naturalistes, les historiens de l'histoire naturelle, les zoologistes, les paléontologistes, ont observé depuis longtemps que dans l'histoire naturelle des vivants on remarque de nouveau des relais. Les groupes zoologiques se relaient les uns les autres. Un groupe zoologique naît, se développe, s'épanouit, se diversifie, puis diminue et finalement s'éteint totalement, ou bien ne laisse

subsister que quelques représentants d'aspect archaïque que l'on appelle des reliques ou fossiles vivants (A. Tetry, *Zoologie*, coll. Pléiade, p. 26). Les grands groupes zoologiques commencent toujours par de petites espèces synthétiques ou généralisées ou composites. Non spécialisée, cette forme est susceptible d'engendrer des formes de plus en plus spécialisées, étroitement adaptées à un milieu et à des conditions de vie dont elles deviennent esclaves (A. Tetry, *ibid.*).

La phase de crise évolutive se caractérise par une différenciation buissonnante. Les grands types d'organisation qui se succèdent dans le temps présentent une innovation organique, une particularité qui favorisent leur établissement dans un milieu non habité ou qui cesse de l'être (A. Tetry, p. 27). La phase de sénescence est caractérisée par une diminution du nombre des espèces et des genres et par l'acquisition d'une grande taille. Dans un grand nombre de lignées, les espèces augmentent progressivement de taille. Les fins de lignées sont souvent des formes géantes porteuses d'appendices, cornes, défenses, cuirasses, exagérément développés et que l'on appelle, à cause de cela, hypertéliques, qui dépassent le but. La loi de l'accroissement de taille est particulièrement manifeste chez les Vertébrés, grands Requins, grands Reptiles du Secondaire, grands Proboscidiens. Ces grandes formes sont désavantagées par leur poids, leurs besoins nutritifs, la lenteur de leur croissance et de leur reproduction. Mais les causes réelles de l'extinction des grands groupes demeurent inconnues (A. Tetry, *ibid.*, p. 28).

Après sa crise évolutive, le groupe zoologique devient statique, puis il disparaît plus ou moins rapidement. Il est alors remplacé par un autre groupe qui, à son tour, représentera une apogée et une décadence (A. Tetry, *op. laud.*, p. 28).

C'est cela la loi des relais, phénomène caractéristique de l'évolution biologique, de l'histoire naturelle des espèces vivantes, et qui semble bien être une loi cosmologique générale. Dans l'histoire naturelle des êtres vivants, cette loi des relais s'observe dans tous les groupes et d'une manière particulièrement nette si l'on observe les Vertébrés terrestres (A. Tetry, *op. laud.*, p. 28).

Un relais intéressant est celui qui est présenté par les Vertébrés terrestres. Vers la fin du Dévonien, se développent les Tétrapodes encore plus ou moins amphibies. Puis ils disparaissent, ne laissant que de petites formes qui se prolongent jusqu'à nos jours. Au Permo-Trias, apparaissent les premiers Reptiles, franchement terrestres, qui durant tout le Secondaire, donneront une incomparable floraison d'espèces sur terre et dans les airs, dans la mer et l'eau douce. Dès le début du Jurassique commencent les Mammifères qui sont restés de petite taille et peu différenciés pendant tout le Secondaire. Des crises font disparaître les grands Reptiles dont la descendance est aujourd'hui fort réduite. Les Mammifères s'épanouissent à leur tour pendant le Tertiaire. L'Homme fait son entrée au début du Quaternaire et devient rapidement l'espèce dominante (Lucien Cuneot, *L'Évolution biologique*, p. 28). L'illustre historien britannique Arnold J. Toynbee a observé le même phénomène, la même loi des relais, en étudiant en naturaliste les grandes civilisations qui se sont développées depuis les origines connues de l'humanité.

Résumons en deux mots ce que nous venons de voir. L'histoire de l'Univers et de la Nature s'effectue ou se réalise, l'histoire de la genèse de l'Univers et de la Nature jusqu'à l'apparition de l'Homme s'effectue ou se réalise, par étapes, et ces étapes se relaient l'une l'autre. Nous avons tout d'abord affaire à une évolution physique : l'histoire de la composition de ce que les physiciens appellent la matière, histoire qui n'est pas indéfinie et qui se termine à la composition ou constitution d'une centaine d'espèces d'atomes. Puis nous assistons, au moins dans notre système solaire, à l'histoire de la composition des molécules, des macromolécules, puis des molécules géantes qui portent ou supportent des messages génétiques. Cette histoire de la composition des molécules qu'étudient la chimie et la biochimie n'est pas, elle non plus, indéfinie. Elle se termine à la composition de quelques molécules fondamentales, et c'est avec ces molécules fondamentales que sont composées ou écrites les molécules géantes qui portent ou supportent

l'information génétique, les molécules pelotonnées dans les noyaux de toutes les cellules de tous les êtres vivants, — les molécules géantes qui transmettent ou transfèrent l'information génétique sur ces appareils qui sont comparables à des chaînes de montages, et que l'on appelle des ribosomes; — les molécules géantes qui sont les protéines et qui sont composées à partir d'une vingtaine d'acides aminés arrangés par dizaines, par centaines, dans un certain ordre qui est déterminé, qui est commandé par le message génétique contenu dans le noyau de la cellule.

À partir du moment où ces systèmes linguistiques sont inventés, composés, constitués, dans l'histoire de l'Univers et de la Nature, dans l'histoire de notre système solaire, sur notre obscure planète, commence l'histoire naturelle des espèces et cette histoire naturelle — que l'on appelle aussi évolution biologique — est l'histoire de l'invention ou de la composition de messages génétiques de plus en plus riches en information, capables de commander à la construction de systèmes biologiques de plus en plus compliqués, complexes, différenciés.

Par conséquent, objectivement, l'information augmente dans l'Univers et dans la nature au cours du temps. Il faut même ajouter qu'elle augmente d'une manière accélérée, puisqu'on a observé que l'évolution biologique est un processus accéléré. Au cours du temps, au fur et à mesure que l'on avance dans l'histoire naturelle des espèces vivantes, de plus en plus vite des espèces nouvelles apparaissent. L'évolution biologique se précipite.

Si donc l'on considère dans son ensemble l'histoire de l'Univers et de la Nature, il faut reconnaître que l'Univers est un système dans lequel l'information augmente constamment au cours du temps, et d'une manière accélérée. L'information, c'est-à-dire la composition des systèmes physiques de plus en plus complexes, des systèmes biologiques de plus en plus compliqués, de plus en plus différenciés.

Voilà la découverte que nous avons faite au XX^e siècle. L'Univers est un système historique, évolutif, épigénétique et non préformé, dans lequel l'information, c'est-à-dire la composition, c'est-à-dire l'organisation, augmente constamment et d'une manière irréversible et accélérée.

Nous sommes loin, très loin, vous le voyez, des représentations des anciens philosophes grecs qui n'avaient aucune idée de cette histoire, de cette évolution de l'Univers et de la Nature, et aussi des philosophes modernes comme Descartes et ses successeurs qui se représentaient l'Univers comme un vaste système mécanique échappant à la genèse, à l'évolution et au vieillissement.

L'Homme qui vient d'apparaître il y a quelques dizaines de milliers d'années — si nous convenons d'appeler Homme celui que les paléontologistes appellent *Homo sapiens sapiens*, — est un animal qui apparaît au terme d'un processus dans lequel on discerne aussi des étapes, les étapes de l'anthropogenèse, dont vous trouverez la description plus ou moins hypothétique encore aujourd'hui dans les livres les plus récents de paléontologie humaine. Il semble qu'on y observe de nouveau, dans ce processus d'anthropogenèse, la loi des relais que nous avons observée dans l'histoire antérieure de l'Univers et de la Nature.

Cet Homme qui vient d'apparaître ce matin à l'aube, si l'on compare son âge, quelques dizaines de milliers d'années, à l'âge de l'Univers, quelque dix-huit ou vingt milliards d'années, — cet animal qui vient d'apparaître et que nous sommes, se caractérise par le développement de son système nerveux et en particulier de son cerveau, qui “ contient peut-être cent ou même deux cents milliards de cellules nerveuses appelées aussi neurones, avec, pour chacune de ces cellules nerveuses, des connexions par milliers et dizaines de milliers.

En somme, le cerveau de l'Homme est à cette heure le système le plus compliqué que nous connaissions dans l'Univers. L'humanité a commencé par étudier l'Univers physique, ou du moins ce qui était accessible par la seule vue, à savoir notre minuscule système solaire, logé dans une galaxie qui compte au moins cent milliards d'étoiles analogues ou comparables à notre soleil. Ce n'est que tout récemment que l'Homme a commencé l'exploration de son propre cerveau, le système le plus

compliqué qui existe, à notre connaissance du moins, dans l'Univers.

Le problème des rapports entre le cerveau et la pensée, le cerveau et la conscience, est un problème extrêmement difficile qui n'a pas encore reçu, à ma connaissance du moins, un traitement convenable. Une chose semble solidement établie, c'est qu'il existe une certaine relation entre le développement du système nerveux, le développement du cerveau et le développement du psychisme, le développement de la conscience. Mais quel est exactement le rapport, la relation entre ces deux termes : le cerveau et la conscience, le cerveau et la pensée, c'est ce qui n'est pas du tout éclairci.

Un fait doit être noté tout d'abord, c'est que tout système biologique, tout être vivant, est un psychisme, — contre Descartes qui s'imaginait que les animaux sont des sortes de machines. Tout être vivant est un psychisme, une conscience, d'une certaine manière et à un certain degré. Il n'existe pas de système biologique, il n'existe pas dans la nature d'être vivant qui ne soit un psychisme, rudimentaire, élémentaire si l'on veut, mais cependant psychisme réellement.

Il existe un psychisme des monocellulaires, il existe un psychisme de tous les êtres vivants appartenant à tous les groupes zoologiques, à toutes les espèces animales. Il existe un psychisme chez des animaux qui n'ont pas encore de système nerveux développé, qui n'ont pas encore de cerveau. Et par conséquent on ne peut pas dire, on ne peut pas soutenir que le système nerveux, que le cerveau, créent ou produisent la conscience ou le psychisme.

De toute manière, l'information est première, cette information génétique inscrite physiquement dans les molécules géantes qui se trouvent dans l'œuf fécondé, et c'est cette information génétique initiale qui commande à la construction de tout l'organisme, en particulier à la construction du cerveau. Or l'information est de l'ordre de la pensée.

Non seulement l'information est première mais, de plus, comme le savent les généticiens depuis vingt ans, dans une molécule géante qui porte ou supporte l'information génétique, les atomes eux-mêmes sont constamment changés, renouvelés, comme d'ailleurs dans toutes les molécules de l'organisme. Ce n'est pas un système statique. La seule chose qui dure et qui subsiste, alors que les atomes sont constamment changés, c'est le message lui-même, l'information elle-même. Si l'on s'imagine expliquer l'existence de la pensée par le cerveau, il reste à expliquer l'existence du cerveau par l'information initiale, qui est de l'ordre de la pensée.

Les termes de conscience et de psychisme font bien entendu difficulté, car on ne peut pas soutenir non plus que le psychisme de l'amibe soit la même chose que le psychisme des vertébrés supérieurs, que la conscience du monocellulaire soit égale à la conscience des anthropoïdes, par exemple. Cependant on ne peut pas nier qu'il y ait dans les monocellulaires quelque chose qui est de l'ordre du psychisme et de la conscience. Sans doute, ou peut-être n'est-ce pas une conscience réfléchie. Mais que savons-nous de la conscience des animaux qui nous ont précédés dans l'histoire naturelle ?

Une chose est sûre et certaine — contre Descartes — c'est que la conscience et le psychisme n'apparaissent pas tout d'un coup dans l'histoire naturelle avec l'apparition de *Homo sapiens sapiens*. La genèse du psychisme, la formation du psychisme, s'effectuent progressivement, par étapes, tout au long de l'histoire naturelle, et ce développement, cette progression du psychisme semblent bien être en corrélation avec le développement de l'organisme, tout spécialement avec le développement du système nerveux et en particulier du cerveau.

Quelle est la relation exacte qui existe entre le cerveau et la conscience, le cerveau et le psychisme, le cerveau et la pensée? C'est ce qui n'est toujours pas, à ma connaissance du moins, éclairci. C'est-à-dire que la question est précisément de savoir à quoi sert le cerveau, quelle est sa fonction, quelle est sa raison d'être. On ne peut pas soutenir qu'il produit la conscience, qu'il

produit le psychisme, qu'il produit la pensée, puisqu'il existait une sorte de psychisme, une sorte de conscience, avant l'apparition, avant l'invention de cet organe qui est le cerveau et avant son long développement, depuis quelques centaines de millions d'années. Le cerveau est certainement un organe qui permet d'intégrer et d'assimiler des informations qui proviennent du dehors, de communiquer au-dehors des informations qui procèdent du dedans, un organe lié à la connaissance et à la volonté, mais la question est toujours de savoir quelle est exactement la nature de la corrélation qui existe entre le développement du cerveau au cours de l'histoire naturelle, et le développement du psychisme.

Quoi qu'il en soit de ce point qui n'est pas éclairci à cette heure, à ma connaissance du moins, il reste que l'Homme qui vient d'apparaître, *l'Homo sapiens sapiens*, est pourvu d'un cerveau qui a permis, d'une manière qui reste à préciser, les œuvres de la pensée.

Les naturalistes qui étudient les origines humaines et qui comparent l'animal qui précède l'Homme, à l'Homme qui vient d'apparaître, sont sensibles au fait qu'avec l'Homme l'histoire naturelle a franchi un seuil. Avec l'Homme pourvu de cet énorme cerveau, l'histoire naturelle est entrée dans l'ère de la conscience réfléchie. L'animal qui précède l'apparition de l'Homme est pourvu, pour être, pour vivre, pour se développer, pour vivre dans ces sociétés qui sont les sociétés animales, de programmations qui sont transmises génétiquement et inscrites dans le paléo-cortex ou, en traduction française, dans le vieux cerveau, qu'on appelle aussi parfois le cerveau reptilien. Le petit d'Homme aussi est un animal programmé, comme on le découvre de plus en plus et de mieux en mieux depuis quelques dizaines d'années. Mais il semble que chez le petit d'Homme les conduites innées soient en régression, et que la part de l'acquis soit de plus en plus considérable.

Dans l'histoire naturelle des espèces, avant l'apparition de l'Homme, la création d'un nouveau groupe zoologique, la création d'un nouveau système biologique inédit, s'est toujours effectuée par communication d'un nouveau message génétique inédit lui aussi, par communication d'information, donc.

Le problème métaphysique évident est de savoir d'où x provient cette information génétique nouvelle qui apparaît et qui n'existait pas avant. On ne peut pas soutenir qu'elle provient du néant, parce que le néant est stérile et ne produit rien du tout. On ne peut pas soutenir non plus que ce message génétique nouveau, cette information génétique nouvelle, provient ou procède du passé de l'Univers ou de la Nature, tout simplement parce qu'ils n'y étaient pas. Le commencement d'un nouveau message génétique et donc d'un nouveau système biologique, d'un nouveau groupe zoologique, est une authentique création. On ne peut pas faire l'économie de ce terme.

Les savants qui examinent l'histoire de l'Univers et de la Nature en cette fin du XX^e siècle, parviennent tous à peu près au même résultat, ils décrivent à peu près de la même manière cette histoire passée. Tous sont d'accord sur le fait que l'Univers est un processus évolutif, orienté, dans lequel l'information augmente au cours du temps. Tous sont d'accord pour souligner le fait qu'au cours du temps la matière, — ce que les physiciens appellent matière, — se trouve emportée dans un processus de composition ou de complexification croissante. L'histoire de l'Univers est l'histoire d'une composition.

La question est maintenant de savoir ce qu'il en est, ce qu'il en sera de l'avenir de l'Univers et de la Nature. Nous sommes parvenus au point où un être est apparu dans l'Univers, capable de connaître l'Univers et capable de se connaître lui-même, capable de se poser des questions métaphysiques portant sur l'origine radicale de l'information qui est constamment communiquée à l'Univers au cours de son histoire, et capable aussi de se poser des questions portant sur l'avenir et la finalité

ultime de ce processus cosmique, physique et biologique, la cosmogénèse, la biogénèse, l'anthropogénèse.

D'abord, ce processus cosmique, physique et biologique a-t-il, comporte-t-il, une finalité ?

Les savants appartenant à des disciplines diverses qui examinent aujourd'hui le passé de l'Univers et de la Nature tels qu'ils nous sont connus par les sciences expérimentales, depuis l'astrophysique jusqu'à la neurophysiologie, les savants qui examinent le passé de l'Univers ne sont bien entendu pas en mesure, en tant que tels, de répondre à la question de savoir si l'histoire de l'Univers comporte ou ne comporte pas une finalité. Ils se partagent sur ce point en fonction de leurs options philosophiques préalables, antérieures.

Mais en philosophie, il ne faut pas procéder à partir d'options préalables, il faut partir de la réalité objective qui s'impose à nous, et il faut l'analyser, dans toute la mesure de nos possibilités, d'une manière rationnelle. C'est tout simplement cela, la philosophie : l'analyse rationnelle de ce qui est, jusqu'au bout.

Les savants se partagent donc en ce qui concerne la finalité ultime de l'Univers, tout comme ils se partagent en ce qui concerne l'origine radicale, ou la cause première de l'Univers. Les uns disent que l'Univers n'a pas de cause première. Ils professent donc l'athéisme. Les mêmes, évidemment, professent que l'Univers ne comporte aucune finalité, puisque aucune intention ne préside à sa composition, à son organisation, à son développement, à son histoire.

D'autres savants pensent que l'Univers comporte une cause première, mais la question est de savoir pour quelle raison ils le pensent. Est-ce à la suite d'une analyse qui est forcément une analyse métaphysique? Ou bien est-ce par suite d'une option préalable? Nous l'avons dit, l'analyse métaphysique ne doit pas partir d'une option préalable, mais de la réalité objective, scientifiquement explorée, et telle qu'elle s'impose à nous, quelles que soient nos préférences philosophiques préalables, antérieures, ou nos répugnances. L'affectivité n'a rien à faire ici, elle devrait ne rien avoir à faire ici. La seule question est celle de la vérité, savoir ce qui est.

La plupart des savants sont d'accord pour reconnaître que l'Univers est une histoire orientée. Dire que l'Univers est objectivement un processus orienté, ce n'est pas encore découvrir qu'il comporte une finalité, et surtout pas quelle ,, finalité il comporte. Un très grand nombre d'astrophysiciens pensent que cet Univers-ci dans lequel nous sommes a commencé. Dire que l'Univers a commencé, n'est pas encore dire qu'il a été créé. Pour établir qu'il a été créé, et qu'il est actuellement créé, il faut procéder à une analyse rationnelle qui est une analyse métaphysique. Constater le commencement d'un être n'est pas encore avoir découvert que cet être est créé. Car l'idée de création implique forcément deux termes. L'un des deux termes, c'est l'être créé. L'autre terme, c'est l'être créateur. Tant qu'on n'a pas découvert l'existence du Créateur, on n'a pas non plus découvert la création, qui est une relation entre le Créateur et le créé.

Il faut une analyse métaphysique, c'est-à-dire tout simplement une analyse rationnelle, une analyse logique, pour établir que, si l'Univers a commencé, alors il est créé. ^ Et puisque de fait l'Univers est objectivement, aux yeux ^ de ceux qui l'observent, l'histoire d'une série de commencements, alors il faut dire qu'il est constamment, continuellement créé. Nous sommes dans un Univers en régime de création continuée, en ce sens précis que la création qui s'est effectuée aux tout premiers commencements de l'Univers, s'est continuée pour tous les commencements, pour toutes les étapes nouvelles de la création, et qu'elle se continue pour chacun d'entre nous, lorsque chacun d'entre nous commence d'exister, à la conception.

Pour découvrir par l'intelligence l'origine radicale de l'Univers, c'est-à-dire sa cause première, il faut donc procéder à une analyse métaphysique, à une analyse rationnelle, à une analyse logique qui procède à partir de l'histoire connue de l'Univers, de son histoire passée et présente. Nous sommes mieux placés, en cette fin du XX^e siècle que jamais pour découvrir qu'en effet la création

est à l'œuvre dans l'histoire de l'Univers depuis au moins dix-huit ou vingt milliards d'années, puisque nous voyons cette création en train de se faire, nous assistons, par les sciences expérimentales, les sciences de l'Univers et de la Nature, à son développement. Nous venons de découvrir, au XX^e siècle, l'histoire de la création, et nous en sommes éblouis.

Mais pour ce qui est de l'avenir de la création, de la finalité de la création, comment faire et comment procéder? Ce n'est pas la connaissance du passé de l'Univers et de la Nature qui peut nous permettre de connaître ni même de deviner quel sera l'avenir de l'Univers. Tout au plus pouvons-nous prévoir quelques phénomènes qui relèvent du second Principe de la Thermodynamique, à savoir les processus d'usure. Nous pouvons prévoir avec certitude que notre soleil, qui est âgé d'environ cinq milliards d'années, et qui transforme lentement mais irréversiblement son hydrogène en hélium, va bientôt être épuisé et qu'il va exploser comme la nébuleuse du Crabe que les astronomes chinois ont vu exploser le 4 juillet 1054. Notre soleil finira comme une naine blanche avant d'être une étoile morte constituée de ce que les physiciens appellent de la matière dégénérée.

Nous pouvons prévoir tous les phénomènes, tous les processus qui relèvent du second Principe de la Thermodynamique, tout ce qui relève de l'usure et du vieillissement, mais nous ne pouvons pas prévoir les processus qui relèvent de la croissance de l'information, c'est-à-dire de la croissance de la création, à moins d'en être nous-mêmes les créateurs.

Laplace avait imaginé en 1814 (*Essai philosophique sur les probabilités*) un petit bonhomme, qu'on a appelé parfois le démon de Laplace, une intelligence toute connaissante qui, connaissant parfaitement le passé de l'Univers, pourrait par là même déduire l'avenir de l'Univers. En 1814, il écrivait :

Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'Univers et ceux du plus léger atome; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux...

C'est faux. Vous prenez le petit bonhomme de Laplace, vous le mettez par exemple aux tout premiers commencements de l'histoire de l'Univers, vous supposez qu'il connaît tout des instants antérieurs, tout de l'état de la matière à ce moment-là, il ne pourra pas prévoir la composition de la matière en structures de plus en plus complexes, la composition des molécules, des macromolécules, des molécules géantes qui portent ou supportent un message génétique, parce que la réalisation de ces compositions exige et requiert de l'information qui ne se trouvait pas dans l'Univers aux tout premiers instants. Le petit bonhomme de Laplace pouvait prévoir tout ce qui relève du second Principe de la Thermodynamique — que Laplace lui-même ignorait lorsqu'il a écrit son conte scientifique — c'est-à-dire tout ce qui relève de l'usure, du vieillissement, de la tendance des systèmes physiques à réaliser leur état le plus probable. Par exemple le petit bonhomme de Laplace pouvait sans doute prévoir l'explosion et l'expansion de l'Univers qui relève du second Principe, mais non pas la croissance de l'information dans l'histoire de l'Univers. Il ne pouvait pas déduire la croissance de l'information du passé de l'Univers, parce que l'information nouvelle qui sera communiquée à chaque étape de la genèse de l'Univers ou de la nature ne s'y trouvait pas, dans ce passé.

Vous placez maintenant le petit bonhomme de Laplace il y a trois ou quatre milliards d'années en arrière de nous, au moment précis où apparaissent sur notre planète Terre les premiers êtres vivants monocellulaires. Vous supposez que votre petit bonhomme connaît tout du passé de l'Univers et de la Nature. Pourrait-il prévoir l'avenir de l'évolution biologique, l'avenir de

l'histoire naturelle? Aucunement. Pourquoi? Tout simplement parce que l'avenir de l'histoire naturelle des espèces, l'avenir de l'évolution par rapport à l'observateur qui se trouve aux origines de la vie, c'est en fait la communication de nouveaux messages génétiques qui ne préexistaient pas dans l'Univers et dans la Nature. On ne peut pas déduire l'existence et le contenu de messages génétiques nouveaux, à partir du message génétique du premier monocellulaire qui contenait moins d'information que les suivants. On ne peut pas déduire l'existence et le contenu des messages génétiques plus riches en information, à partir des messages génétiques plus pauvres en information. On ne peut pas déduire une information génétique nouvelle, capable de commander à la construction d'un système biologique nouveau et donc d'un groupe zoologique nouveau, de son absence antérieure. On ne tire pas l'être du néant. L'information génétique nouvelle qui apparaît ne s'explique pas par celle qui précède dans le temps, parce que celle qui précède est plus pauvre que celle qui suit. L'avenir de l'Univers, dans son histoire, est toujours plus riche que son passé. Et par conséquent, une intelligence toute connaissante placée à n'importe quel moment de l'histoire de l'Univers, si même elle connaît parfaitement et intégralement le passé de l'Univers, ne peut pas deviner son avenir, qui relève de la création et de la communication d'information nouvelle.

Laplace était parti de l'idée fautive que l'Univers est un système mécanique. Dans un système de type mécanique en effet, connaissant parfaitement le passé d'une machine, vous pouvez déduire son avenir, pour une raison simple, c'est que l'avenir de la machine ne comporte rien de plus que son passé, sauf l'usure, qui n'est pas du plus mais du moins. Une machine n'a pas d'histoire, donc son avenir " est prévisible. L'Univers n'est pas du tout comparable à une machine. S'il est comparable à quelque chose, c'est à une symphonie qui est en train d'être composée, dont nous découvrons avec émerveillement le passé, mais dont nous sommes bien évidemment incapables de prévoir l'avenir, car l'avenir de l'Univers en régime de création continuée est au moins aussi imprévisible pour nous aujourd'hui, que l'aurait été l'histoire de l'Univers que nous connaissons, pour un observateur placé aux origines de l'histoire de l'Univers.

Si de plus le petit bonhomme de Laplace avait appartenu à *l'Union Rationaliste*, ce qui est vraisemblable lorsqu'on connaît les idées de son papa, — autre chose est à craindre, c'est que mis ou placé à n'importe quel moment de l'histoire de l'Univers, si on l'avait interrogé sur l'avenir de l'Univers, il aurait toujours répondu : L'avenir de l'Univers sera identique à son passé ! Il n'y aura rien de nouveau ! La nouveauté est impossible ! L'univers doit rester ce qu'il est pour respecter le présupposé initial, à savoir qu'il est un système mécanique, et qu'aucune création ne s'effectue, ni ne se réalise en lui.

Pour savoir ce qu'il en est de l'avenir de l'Univers, de l'avenir de la Création, et à plus forte raison de la finalité de la Création, il n'existe qu'une seule méthode, c'est de demander au Créateur incréé ce qu'il en pense et s'il veut bien nous en dire quelque chose.

L'analyse métaphysique qui est une analyse rationnelle, une analyse logique procédant à partir de l'expérience scientifiquement explorée, peut nous conduire, peut conduire notre intelligence jusqu'à la découverte de Celui qui est la Cause première, l'Origine radicale de tout ce qui existe dans notre expérience. L'analyse métaphysique peut parvenir à découvrir l'existence du Créateur passé, présent, actuel de l'Univers qui est en régime de création continuée depuis dix-huit ou vingt milliards d'années.

Mais l'analyse métaphysique ne peut pas nous permettre de découvrir ce que sera l'avenir de la création, encore moins la finalité de la création, parce que l'analyse métaphysique qui est tout simplement une analyse rationnelle, une analyse logique, est fondée sur ce qui était et sur ce qui est. Elle ne peut pas s'appuyer sur ce qui sera puisqu'elle ne le connaît pas. L'analyse métaphysique n'est pas prophétique. La philosophie n'est pas la prophétie.

Par conséquent, pour savoir ce qu'il en est de l'avenir de la création et à plus forte raison de la finalité ultime de la création, il faut s'adresser au Créateur unique et incréé. Lui seul sait ce qu'il a l'intention de faire, ce qu'il veut faire, lui seul connaît son propre dessein.

Sur ce point, le grand docteur dominicain Thomas d'Aquin et le grand docteur franciscain Jean Duns Scot sont d'accord. La théologie qui est fondée sur la révélation nous fait connaître l'avenir et la finalité de la création que l'analyse philosophique ne pouvait pas découvrir.

Le prophète Amos, VIII^e siècle avant notre ère, dit précisément ceci :

Le Seigneur YHWH ne fait rien sans avoir communiqué ou révélé son secret dessein à ses serviteurs les prophètes (Amos 3, 7).

Le prophétisme hébreu, c'est la communication à l'humanité de la connaissance, de la science, de l'intelligence du secret dessein de Dieu en ce qui concerne la création et l'Homme qui vient d'apparaître.

Il n'est pas question d'admettre ou de recevoir les yeux fermés, par un acte de foi, comme on dit aujourd'hui en France, le fait de la révélation. Il faut au contraire s'enquérir avec soin, faire une analyse critique, pour examiner s'il est bien vrai que dans cette zone germinale de l'histoire de l'humanité, Dieu le créateur incréé a communiqué ses secrets desseins.

Ce n'est pas moi qui le dis. C'est le pape Pie IX dans une lettre encyclique qui date du 9 novembre 1846 :

*La raison humaine, afin que dans une affaire d'une * telle importance elle ne soit pas trompée et afin qu'elle ne soit pas errante, — il importe qu'elle fasse une enquête soigneuse pour établir le fait de la révélation divine, divinae revelationis factum, afin qu'il soit certain à ses yeux — à elle, la raison humaine, — que c'est bien Dieu qui a parlé.*

Et le grand cardinal Dechamps, en 1869, un an avant le premier concile du Vatican dont il a été l'un des rédacteurs, le cardinal Dechamps développait la même thèse :

C'est la raison (...) qui appelle la révélation, et c'est à la raison que la révélation s'adresse. C'est à la raison que Dieu parle, c'est à la raison qu'il demande la foi, et il ne la lui demande qu'après lui avoir fait voir que c'est bien lui qui parle. La raison qui demande le témoignage de Dieu sur les réalités de la vie future, n'adhère donc à ce témoignage avec la certitude surnaturelle de la foi, qu'après avoir vu de ses propres yeux, c'est-à-dire vérifié par sa propre lumière et avec la certitude naturelle qui lui est propre, le fait divin de la révélation.

L'avenir de la création et à plus forte raison la finalité de la création sera connue si et dans la mesure où Dieu le Créateur incréé et unique voudra bien nous en dire quelque chose. Il faut donc établir le fait de la révélation pour savoir s'il est vrai que Dieu le créateur incréé, à l'intérieur de cette zone de l'histoire humaine qui est le peuple hébreu, a communiqué le secret de ses desseins.

Le passé de la création est connu par les sciences expérimentales, - l'astrophysique, la physique, la chimie, la biochimie, la biologie fondamentale, la zoologie, la paléontologie, la neurophysiologie ; — l'avenir de la création est connu par la révélation, et il faut établir le fait de la révélation pour que la théologie, qui est la science de Dieu et du dessein de Dieu, informée par la révélation, soit réellement une science, une connaissance certaine par l'intelligence, une science bien fondée.

Mais, me direz-vous, comment fait-on pour établir le fait de la révélation? On procède

exactement comme on a procédé pour établir le fait de la création. Pour établir le fait de la création, on part de l'Univers tel que nous le connaissons aujourd'hui dans son histoire et dans son développement et on discerne, on découvre par l'intelligence que l'Univers dans son histoire et son développement présente des nouveautés du point de vue de l'être, des enrichissements qui ne sont pas susceptibles d'être expliqués par l'état passé de l'Univers. Nous l'avons vu, l'Univers est de plus en plus riche en information au fur et à mesure que l'on avance dans son histoire. L'information nouvelle qui apparaît à un moment donné de l'histoire de l'Univers et de la Nature n'existait pas auparavant, ni en puissance ni en acte. C'est un commencement d'être. Le passé de l'Univers ne suffit jamais, à aucun moment de son histoire, à rendre compte de la nouveauté d'être qui apparaît en lui. Il faut donc reconnaître objectivement que l'Univers depuis qu'il existe, depuis ses tout premiers commencements, est en régime de genèse ou de création continuée, au sens fort du terme. La création est toujours actuelle dans l'histoire de l'Univers en ce sens qu'à chaque instant Dieu crée quelque chose de nouveau, quelque être nouveau, quelque ordre nouveau de réalité. L'Univers est un système historique et évolutif qui reçoit constamment de l'information créatrice tout au long, tout au cours de son histoire.

Pour établir le fait de la révélation, nous utilisons la même méthode. Nous partons d'un fait, d'un fait objectif dont personne n'a jamais songé à contester l'existence, à savoir le fait constitué par l'existence du peuple hébreu, depuis environ le XX^e siècle avant notre ère. Ce fait nous l'étudions, en nous servant de toutes les méthodes fournies par la recherche critique et historique depuis bientôt deux siècles. Nous examinons le fait hébreu comme on doit examiner tout fait objectif. Nous le scrutons. Nous nous efforçons de l'analyser. Nous constatons que ce fait objectif qui est le peuple hébreu contient ou comporte un phénomène qui est le prophétisme hébreu. Nous examinons donc le prophétisme hébreu d'une manière critique et nous nous demandons s'il est une réalité. Nous constatons que le peuple hébreu se présente à nous avec tous les caractères qu'en zoologie on appelle mutation. Le peuple hébreu est un mutant. Nous savons par les sciences de la nature, que si dans l'histoire naturelle il existe un nouveau groupe zoologique, c'est-à-dire une mutation positive, qui s'inscrit dans l'histoire naturelle des espèces, alors il y a au départ un nouveau message génétique, une nouvelle information. Nous constatons avec le peuple hébreu qu'il est constitué par une série de messages qui sont communiqués par des hommes qu'en hébreu on appelle les *nabis*, traduction grecque *prophètes*. La question est de savoir d'où viennent ces messages, d'où provient cette information qui est communiquée par le prophète hébreu à son peuple. Provient-elle de l'homme? Est-ce le prophète qui est la source, l'origine radicale du message qu'il communique? Dans ce cas, il est un faux prophète qui parle, comme dit Écriture, à partir de son propre cœur.

La question posée est donc ici, tout comme pour l'histoire de la création, la question de l'origine radicale de l'information.

Pour déterminer si l'information créatrice vient de l'homme — ce qui est le cas du faux prophète — ou si elle vient de Dieu, il faut examiner de près le fait objectif constitué par le prophétisme hébreu pendant une vingtaine de siècles au moins, depuis Abraham jusqu'à Jean qui baptisait dans le Jourdain et jusqu'à Ieschoua *ha-nôzeri*, — que nous nous gardons bien de traduire par : de Nazareth.

La prophétie authentique est une connaissance, une science portant sur l'avenir et que l'homme, en tant que tel et seul, ne pouvait pas déduire du passé de l'histoire humaine. C'est en somme une nouveauté, c'est en somme une création nouvelle qui est annoncée. Nous avons examiné dans un travail récent ce problème de la prophétie, à savoir la question première : est-ce que prophétie il y a? (*Le Prophétisme hébreu*, éd. Gabalda, 1982).

Jusqu'à l'apparition de l'Homme, nous l'avons remarqué, toute création dans l'histoire de

l'Univers et de la Nature s'effectue par communication d'un message, d'une information. Un nouveau groupe zoologique qui apparaît, c'est d'abord un nouveau message génétique qui est constitué, puis communiqué. Au commencement, à l'origine, et pour chaque création nouvelle, il y a l'Information. L'Information était auprès de Dieu.

Remarquons en passant, à ce propos, que lorsque Monsieur le Prince Louis de Broglie enseigne la physique quantique et la mécanique ondulatoire à l'Institut Henri Poincaré dans les années 1950, — lorsqu'il enseigne, il communique la science qu'il a acquise, mais tandis qu'il communique la science qu'il a acquise, sa science ne le quitte pas, il ne perd pas la science qu'il a acquise et qui est la sienne. Sa science reste auprès de lui, qu'elle soit reçue ou non par ceux qui l'écoutent, par ses étudiants; — qu'ils comprennent plus ou moins bien ce que Louis de Broglie leur dit, qu'ils l'assimilent plus ou moins bien.

De même la science créatrice de Dieu reste auprès de Dieu tandis qu'il la communique. Dieu ne perd pas sa science créatrice en la communiquant. Il n'existe pas d'aliénation ou d'exil de la Sagesse de Dieu de par la création, comme l'ont imaginé les systèmes gnostiques des premiers siècles, ces systèmes gnostiques qui ont tellement fasciné les maîtres de l'idéalisme allemand.

Toute création dans l'histoire de l'Univers et de la Nature s'effectue par communication d'un message, d'une information ; mais avec l'apparition de l'Homme, cet être qui vient d'apparaître il y a quelques dizaines de milliers d'années, le régime de la création change.

Jusqu'à l'Homme inclusivement, la création s'effectue par communication de messages nouveaux, et si l'Homme moderne apparaît, c'est bien qu'un supplément génétique est communiqué à la molécule géante qui commande à la construction du petit Homme.

Jusqu'à l'Homme, la création s'effectue ou se réalise par communication d'information génétique, ce que nous venons de découvrir au milieu du XX^e siècle.

Mais à partir de l'Homme, la création change de régime parce qu'à partir du moment où apparaît dans l'Univers un être capable de le connaître et de se connaître, l'information créatrice nouvelle n'est plus communiquée à ses gènes. Elle est communiquée à sa pensée, à son intelligence, à son esprit, à sa liberté. Voilà le changement de régime.

Une fois de plus nous constatons que la loi des relais entre en jeu. L'évolution physique a été relayée par l'évolution biochimique, qui a été relayée par l'évolution biologique ou zoologique. À l'intérieur de celle-ci nous avons observé le phénomène des relais. Les groupes zoologiques qui apparaissent les uns après les autres se relaient sur la surface de la planète. Le grand historien anglais Arnold Toynbee a cru observer le même phénomène dans l'histoire des civilisations qu'il a étudiées en naturaliste. Avec l'apparition de l'Homme, la création de type biologique est relayée par une création d'un autre ordre, une création qui est d'ordre spirituel. Et les messages créateurs ne sont plus désormais communiqués aux molécules géantes qui ont la charge de porter et de supporter l'information génétique. Les messages créateurs sont communiqués par la pensée, par l'esprit. Ils vont de l'Esprit de Dieu à l'esprit de l'homme créé qui est le prophète hébreu. Celui-ci transmet l'information ou le message dans sa langue, qui est en l'occurrence l'hébreu, la plus simple de toutes les langues. Il transmet, il communique l'information, le message qui vient de Dieu à son peuple, le peuple hébreu. Tout le prophétisme hébreu, depuis les origines jusqu'à la mort du rabbi galiléen Ieschoua *ha-nôzeri*, se situe à l'intérieur du peuple hébreu. Le message communiqué rencontre de la part de l'humanité, à l'intérieur de ce peuple hébreu, une résistance violente qui va souvent jusqu'à la mise à mort du messager, c'est-à-dire du prophète. Cela prouve que l'information ne vient pas de l'homme, de l'humanité, puisque cette information créatrice rencontre de la part de l'humanité créée une résistance violente. Ce n'est que plus tard, quelques années après la mort et la résurrection du rabbi galiléen Ieschoua *ha-nôzeri*, que l'information créatrice communiquée à l'intérieur du peuple hébreu est communiquée aussi aux nations

païennes. C'est le signe de Jonas le prophète qui s'accomplit. Les païens, les incirconcis, reçoivent eux aussi l'information créatrice qui provient de Dieu unique et ils entrent eux aussi dans l'économie du monothéisme hébreu commencé avec Abraham le prophète.

Les journalistes français, lorsqu'ils parlent du christianisme, disent à peu près ceci : le christianisme? Ah oui, nous connaissons : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même."

Ils réduisent, le plus souvent, sinon toujours, le christianisme à cette unique proposition, à cette unique formule.

Si le christianisme se réduisait à cette unique proposition, à cette unique formule, il n'existerait pas en tant que tel, en tant que doctrine neuve et originale, car cette formule se trouve dans le Lévitique 19, 18. Si on traduit le texte du Lévitique correctement, cela donne : Tu aimeras ton compagnon, hébreu *rea*, comme toi-même. Les traducteurs en langue grecque de la Bible hébraïque ont rendu l'hébreu *rea* par le grec *pièsion*, d'où notre traduction française : *le prochain*, qui n'est pas fidèle à l'hébreu. Mais passons sur ce point.

Si l'on devait résumer, ramasser l'essence du christianisme en une seule formule, sans doute faudrait-il dire ceci : le christianisme, c'est la création de l'Homme nouveau uni à Dieu. Cette création de l'Homme nouveau uni à Dieu est réalisée en la personne de celui que les chrétiens appellent le Christ, qui est, selon la formule du pape Léon dans sa lettre à Julien, évêque de Cos, du 13 juin 449, l'Homme véritable uni à Dieu véritable, *Verus homo vero unitus est Deo*.

Ainsi le Christ est-il la Cellule mère, le Germe de la nouvelle humanité, le Premier-né de la nouvelle création. C'est en lui et par lui que la création atteint sa finalité ultime qui était voulue par Dieu depuis le commencement, depuis son éternité. Le but ultime de la création n'était pas l'escargot, ni le gorille, ni l'australopithèque, mais l'Homme véritable uni à Dieu véritable, l'Homme nouveau qui est né nouveau et est devenu conforme au Christ. Le but, la finalité de la création, est donc en avant de nous si nous nous situons par rapport à notre naissance. Lorsque nous naissons, nous avons à consentir à une nouvelle naissance, à une nouvelle création, à la création de l'Homme nouveau en nous. Nous naissons donc dans un état qui précède cette nouvelle naissance, cette nouvelle création de l'Homme nouveau en nous.

En un autre sens cette création de l'Homme nouveau et véritable uni à Dieu véritable a été réalisée, puisqu'elle a été et qu'elle est réalisée dans le Christ, il y a bientôt vingt siècles. Mais pour nous qui naissons, pour nous qui venons de naître, elle est à faire, à réaliser. Nous naissons en deçà de cette nouvelle naissance, de cette nouvelle création.

Dans l'histoire de la création, le Christ nous fait connaître le but de la création, sa finalité ultime. Cette finalité ultime de la création est réalisée en lui. D reste à la réaliser en nous.

Il n'y a aucune raison pour que le métaphysicien et même le savant n'étudient pas, avec les méthodes rationnelles qui leur sont propres, ce fait ultime qui est le Christ, l'union de l'Homme véritable et nouveau à Dieu véritable. Ce fait objectif qui est le Christ peut aussi et doit être objet de science. La science qui a pour objet le Christ s'appelle la christologie, de même que la science qui a pour objet l'univers s'appelle la cosmologie, la science qui a pour objet la vie, la biologie, la science qui a pour objet l'homme, l'anthropologie.

Il n'y a aucune raison pour que le métaphysicien et le savant n'étudient pas aussi le Christ, qui est le sommet de la création, en qui toute la création découvre sa finalité ultime, car cette finalité ultime est réalisée en lui.

La christologie, contrairement à ce qu'on s'imagine parfois et souvent, n'est pas du tout une fantasmagorie, une spéculation imaginaire. Au contraire, tout au contraire, la christologie est une science, au sens fort du terme, c'est-à-dire une connaissance par l'intelligence, et qui a un fondement objectif qui fut objet d'expérience.

L'origine de la vie n'est plus actuellement objet d'expérience. Elle ne se reproduit pas en

laboratoire. Cela n'empêche pas l'origine de la vie d'être un objet de science. Des savants éminents, au XX^e siècle, comme Oparine, Haldane, et beaucoup d'autres, y ont consacré leurs recherches. Le Christ qui est mort à Jérusalem sans doute l'an 30 de notre ère — la date n'est pas absolument certaine — fut objet d'expérience sensible pour ceux et celles qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui l'ont observé, soit ses amis soit ses adversaires.

Quelques-uns parmi ses amis ont noté aussitôt ce qu'il disait, ce qu'il faisait. Ces notes écrites en hébreu ont servi de base à ces traductions grecques que sont les Évangiles de Matthieu, de Marc et de Luc. Quant à Jean, qui était un témoin oculaire, il a pris ses propres notes, il a utilisé ses propres notes, et son Évangile, traduit de l'hébreu en grec dans les années qui ont suivi la mort et la résurrection de son maître, constitue donc un document de première main.

Les disciples qui ont observé, écouté leur rabbi galiléen et qui ont noté ce qu'il disait et ce qu'il faisait, ont transmis une expérience, et c'est cette expérience qui est au point de départ de cette science authentique qui est la christologie.

Plusieurs erreurs étaient possibles et ont de fait été commises à travers les siècles. La première erreur consistait à éliminer la pleine et entière humanité, l'humanité réelle et concrète du rabbi galiléen. Cela allait contre l'expérience initiale. Cette erreur renouvelée de siècle en siècle a été rejetée, éliminée par l'Église qui est le système biologique nouveau issu de ce Germe qui est le Christ. Toute l'information est contenue dans ce Germe. L'Église au cours du temps, au cours des siècles, se développe comme un organisme et elle prend conscience explicitement, et elle formule de plus en plus clairement et nettement le contenu de sa pensée.

L'autre erreur exactement inverse consistait à éliminer le fait que cet Homme véritable, *verus Homo*, qui est le Christ, n'est pas seul, il n'est pas, pour parler le latin des Pères, un *homo solitarius*. Il est *verus homo vero unitus Deo*, l'Homme véritable uni à Dieu véritable, et cette union est telle qu'il peut dire de lui-même : le Père, c'est-à-dire Dieu, est en moi, et moi je suis en lui. Il existe donc une immanence réciproque entre l'Homme créé, assumé et uni à Dieu, et Dieu increé qui s'unit l'Homme véritable. Cette immanence réciproque n'implique ni ne comporte aucun mélange, aucune confusion, comme l'ont précisé les grands conciles christologiques de Chalcédoine en 451, et les conciles de 680 et 681.

Encore une fois il n'y a aucune raison valable pour que le métaphysicien et le savant ne méditent pas sur ce fait objectif constitué par le Christ, puisque précisément c'est un fait objectif, un fait qui fut objet d'expérience, tout comme le premier vivant apparu sur notre planète Terre, il y a trois ou quatre milliards d'années, aurait pu être un fait d'expérience, s'il y avait eu un observateur humain.

On objectera peut-être : les faits qui sont objet de science sont ceux qui sont susceptibles de se répéter. C'est là une conception archaïque de la science, une conception qui date du XIX^e siècle. Les faits de laboratoire sont susceptibles de se répéter, mais les faits cosmologiques tels que le commencement de l'Univers, la formation de telle ou telle galaxie, la formation de notre système solaire, et l'apparition de la vie dont nous venons de parler, l'invention de chaque nouveau groupe zoologique, — tous ces faits qui sont bien objet de science, sont aussi des faits historiques qui se sont produits une fois et qui ne se répètent pas en laboratoire.

On peut objecter aussi que le Christ historique, le Christ galiléen n'est plus pour nous aujourd'hui l'objet d'une expérience actuelle. C'est vrai, mais tous les faits d'histoire sont dans le même cas. L'apparition de la vie non plus n'est pas un fait d'expérience actuelle, ni l'apparition des grands groupes zoologiques, ni le processus de l'anthropogenèse, ni l'apparition du premier Homme. Ce sont des faits d'histoire qui sont cependant objet de science.

On pourra objecter enfin que l'existence même du Christ n'est peut-être pas certaine? Certains en doutent. L'existence du Christ est tout à fait certaine. Si vous voulez démontrer

l'existence de Nabuchodonosor, d'Alexandre le Grand, de Jules César ou de Napoléon Bonaparte, vous en êtes réduits à invoquer le témoignage des documents, soit écrits, soit sculptés, du passé, les monuments, les témoignages des historiens. Si un adversaire coriace met en doute la valeur de ces documents, de ces écrits des historiens du passé, de ces témoignages antiques, vous êtes très embarrassé. Supposons que vous deviez démontrer l'existence de madame votre arrière arrière-grand-mère qui vivait sous Louis XV. Vous faites état de lettres, de portraits, de documents écrits, de souvenirs, de témoignages d'historiens s'il en existe. Si votre interlocuteur coriace rejette ou met en doute la valeur probante de tous ces documents, il vous reste une manière de prouver que votre arrière arrière-grand-mère qui vivait sous Louis XV a bien existé. Il vous reste une méthode pour prouver, pour démontrer l'existence passée de votre aïeule. Cette méthode consiste tout simplement à partir de votre propre existence à vous, qui êtes interrogé sur l'existence de cette aïeule. Si votre arrière arrière-grand-mère qui vivait sous Louis XV n'avait pas existé, elle n'aurait pas eu de fille, elle n'aurait pas eu de fils. Si elle n'a pas eu de fils, si elle n'a pas eu de fille, elle n'a pas eu non plus de petits-enfants. De fil en aiguille, vous pouvez aisément démontrer que si votre arrière arrière-grand-mère qui vivait sous Louis XV n'avait pas existé, alors vous, qui parlez, n'existeriez pas non plus. Puisque de fait vous existez, c'est un fait d'expérience, vous pouvez, en usant de ce raisonnement par récurrence, prouver ou démontrer l'existence passée de votre aïeule du XVIII^e siècle ou d'un autre siècle si vous voulez. En somme on va d'une existence actuelle à une existence passée. On ne passe pas par l'intermédiaire de documents qui sont toujours susceptibles d'être critiqués ou mis en doute.

Certains historiens ont estimé que l'existence passée du Christ galiléen était peu attestée par les historiens de l'époque. C'est tout à fait exact. Ils en ont tiré argument pour soutenir que l'existence du Christ historique n'était pas certaine. C'est faux. Car l'existence du Christ galiléen n'a aucun besoin des témoignages des historiens latins ou grecs pour être démontrée. Nous avons mieux.

Le Christ galiléen est mort et il est ressuscité, sans doute ou peut-être en l'année 30. Nous avons vu déjà que la date n'est pas absolument certaine, elle peut être révisée. À partir de ce fait historique qui fut un fait d'expérience s'est constituée une communauté, en hébreu *qahal*, ou *qehillah*, en traduction grecque *ekklèsia*. Cette première communauté de Jérusalem des années 30 et suivantes a existé parce qu'elle a eu l'expérience de l'existence, des actes, des enseignements, de la mort et de la résurrection de son rabbi. Et cette première communauté des années 30 et suivantes a été massacrée, elle a été persécutée jusqu'à la mort, d'abord par ses propres frères appartenant au même peuple, puis à partir de l'année 64 par Néron l'empereur romain. Si cette première communauté des années 30 et suivantes a été persécutée jusqu'à la mort, massacrée, à cause du rabbi mort et ressuscité, c'est donc que cette première communauté était certaine de la vie, de l'existence, de la mort et de la résurrection de son maître. Car on ne meurt pas transformé en torche dans les jardins de Néron si l'on n'est pas certain de ce à cause de quoi l'on meurt. La seconde génération qui n'a pas vu le Seigneur vivant a reçu cette certitude des mains de la première génération, et c'est à cause de cette même certitude que la seconde génération a été persécutée jusqu'à la mort par les empereurs romains. La seconde génération a transmis cette certitude à la troisième, et ainsi de suite jusqu'à nous. En sorte que la preuve de l'existence de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ, c'est l'Église elle-même, vivante aujourd'hui. Si le Christ n'avait pas existé, s'il n'avait pas vécu, s'il n'était pas mort, s'il n'était pas ressuscité, il n'y aurait pas eu de première communauté chrétienne, celle de Jérusalem d'après l'année 30. S'il n'y avait pas eu la première communauté de Jérusalem, il n'y aurait pas eu les autres Églises, les Églises semées sur tout le bassin de la Méditerranée. S'il n'y avait pas eu la première l'Église de la première génération, il n'y aurait pas eu l'Église de la seconde génération, et ainsi de suite jusqu'à nous. Si le Christ n'avait pas existé, s'il n'avait pas été objet d'expérience concrète et sensible ; s'il n'était pas mort et ressuscité, il n'y aurait pas l'Église aujourd'hui.

L'existence passée du Christ se démontre donc exactement de la même manière que vous pouvez démontrer l'existence passée de madame votre arrière arrière-grand-mère qui vivait sous le règne de Louis XV, à cause de la filiation. La preuve que votre arrière arrière-grand-mère a bien existé, c'est vous-même qui êtes aujourd'hui vivant. Si votre arrière arrière-grand-mère n'avait pas existé, vous n'existeriez pas non plus. De même, si le Christ n'avait pas existé, s'il n'était pas mort et ressuscité, il n'y aurait pas aujourd'hui l'Église

L'existence du Christ est donc beaucoup plus certaine que l'existence de Nabuchodonosor, d'Alexandre le Grand ou de Jules César, qui est absolument attestée par les monuments, les documents et les historiens, parce que nous ne pouvons pas prouver l'existence passée de Nabuchodonosor, d'Alexandre le Grand ou de Jules César par la méthode des filiations, car nous ne connaissons pas un homme ou une femme actuellement vivant dont nous soyons certains qu'il descend génétiquement de ces illustres et redoutables personnages du passé. En ce qui concerne le Christ, nous n'avons aucun besoin des témoignages des historiens latins ou grecs ou autres, puisque nous avons, nous sommes, sa descendance génétique. L'Église est actuellement son corps vivant, et cet organisme spirituel n'existerait pas s'il n'y avait pas eu la cellule mère qui est précisément le Christ.

Nous pouvons maintenant considérer l'ensemble de l'histoire de l'Univers, de la Nature et de l'humanité dans un seul regard. Nous constatons que cette création s'est effectuée par étapes. Le prophétisme hébreu prend place dans l'histoire de la création. Il est, il constitue le moment à partir duquel Dieu le créateur communique l'information créatrice à la pensée, à l'intelligence, à l'esprit et à la liberté d'un être créé capable de recevoir, d'assimiler, d'intégrer cette information.

L'information créatrice qui s'appelle maintenant révélation est communiquée progressivement et par étapes, exactement comme la création s'était effectuée progressivement et par étapes, et pour les mêmes raisons. De même qu'il n'est pas possible d'ajouter au message génétique d'un organisme monocellulaire le message génétique de n'importe quel organisme ultérieur plus complexe et plus riche en information, il n'est pas non plus possible de communiquer à l'humanité pensante à n'importe quel moment de son développement psychique, mental, intellectuel et spirituel, n'importe quel message, n'importe quelle information. Il faut que le message, que l'information puissent être assimilés, intégrés. La révélation est progressive pour la même raison que la création est progressive.

C'est au XIX^e siècle que l'on commence à découvrir d'une part que la création, l'histoire naturelle, s'est effectuée par étapes et d'une manière progressive, et aussi, d'une manière tout à fait indépendante, que la révélation s'est effectuée d'une manière progressive, par étapes.

Avec le Christ commence la nouvelle création de la nouvelle humanité, comme l'écrit Paul dans plusieurs de ses lettres. Nous naissons dans la vieille humanité programmée elle aussi comme le sont les espèces animales qui nous ont précédés. Nous sommes invités à naître nouveaux, à devenir l'humanité nouvelle et à participer à la nouvelle création, si nous assimilons, si nous intégrons, si nous incorporons et si nous faisons fructifier la nouvelle programmation que le Christ a communiquée. Car il suffit de lire les textes qui nous relatent son enseignement pour constater que le Christ enseigne bel et bien une nouvelle programmation, qui s'oppose point par point aux anciennes programmations que des savants découvrent depuis près d'un demi-siècle. Les vieilles programmations animales portent sur la défense du territoire. Le Fils de l'Homme, lui, n'a pas de lieu où reposer sa tête. Les anciennes programmations animales nous portent à répondre à l'agression par l'agression. Le Fils de l'Homme a enseigné une nouvelle programmation, exactement contraire à celle-ci. Les anciennes programmations nous portent à accumuler des richesses, des biens. Le Fils de l'homme enseigne la pauvreté volontaire, et ainsi de suite. Sur tous les points, il existe une opposition, un conflit entre les vieilles programmations animales qu'une armée de savants est en train de découvrir pour nous, et les programmations nouvelles enseignées par le Christ. C'est ce qui

explique d'ailleurs la résistance violente, acharnée, et meurtrière de la vieille humanité, de l'humanité animale, à ces programmations nouvelles qui ont pour but, pour fonction, pour raison d'être de créer une nouvelle humanité.

Mais, me direz-vous, ces antiques programmations animales qui remontent à l'ère reptilienne, au moins trois cents millions d'années en arrière de nous, et qu'une armée de chercheurs est en train de découvrir depuis un demi-siècle, ces antiques programmations animales que nous voyons si clairement à l'œuvre dès que nous observons les comportements politiques et grégaires des groupes humains, — ces antiques programmations animales étaient-elles donc mauvaises? — Aucunement. Elles n'étaient pas mauvaises, elles étaient, elles furent absolument nécessaires à la genèse, au développement, à l'existence individuelle et sociale des espèces animales qui nous ont précédé. Mais elles sont maintenant périmées, précisément parce que celui en qui Dieu crée toutes choses nouvelles, a communiqué une nouvelle programmation qui a pour but, pour raison d'être et pour finalité de créer une nouvelle humanité.

Une fois de plus nous observons la loi des relais. La création de type ou d'ordre cosmologique, physique, biologique, est relayée par une autre création, qui est d'un autre ordre.

Mais, comme l'écrit Paul dans une de ses lettres, ce n'est pas l'humanité spirituelle qui est première, c'est l'humanité animale qui est première. L'humanité spirituelle, la nouvelle humanité qui est conforme à celui qui est le fils de Dieu parce qu'il est l'Homme véritable uni à Dieu véritable, la nouvelle humanité vient à la fin. Elle apparaît au terme de l'histoire de la création. Elle est en réalité le but, la finalité de la création. C'est cette finalité qui est en train de se réaliser, dans cette zone de l'humanité dans laquelle l'humanité est en train d'être créée nouvelle, et cette zone s'appelle l'Église, qui est en somme la nouvelle humanité en gestation ou en genèse, l'humanité renouvelée par la communication du message nouveau qui vient de Dieu lui-même, message qui se trouve pleinement en la personne de celui en qui habite la plénitude de la divinité, et en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse.

Le métaphysicien a intérêt à étudier le Christ, la personne du Christ, parce qu'en lui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse.

Il existe deux manières de présenter le christianisme. Vous pouvez présenter le christianisme dans la perspective, dans le système de référence, dans le cadre d'une création qui a été faite, qui a été réalisée dans le passé; qui a été achevée, et qui a été parfaite, à l'origine; qui s'est brisée, qui s'est abîmée, qui s'est détériorée; et puis qui a été rachetée, restaurée, par le Christ rédempteur.

C'est une première perspective. C'est en somme et en gros celle d'Origène d'Alexandrie et de plusieurs de ses disciples; celle de saint Augustin et de son école.

Une autre perspective est toute différente. C'est celle qui s'impose de plus en plus à nous à partir des sciences de l'Univers et de la Nature. Nous ne pouvons plus dire, nous ne pouvons plus soutenir que la création a été réalisée et terminée aux origines, car nous venons de découvrir que la création s'effectue et qu'elle se continue depuis au moins dix-huit ou vingt milliards d'années. Nous assistons à la genèse des ordres de la réalité physique, biologique, puis humaine. Nous venons de découvrir depuis un siècle le processus de la cosmogénèse, de la biogénèse, de l'anthropogénèse. Nous sommes en train de découvrir le sens et la raison d'être du prophétisme hébreu dans ce processus de l'anthropogénèse. Nous découvrons que le Christ est celui en qui Dieu le créateur incréé réalise sa nouvelle création, son ultime création, la création de la nouvelle humanité. Nous découvrons que le Christ nous enseigne les normes de la nouvelle humanité, celle qui est en train de se former dans ce corps spirituel et organisé qui est l'Église. Par conséquent le Christ n'est pas seulement rédempteur ni seulement restaurateur de l'ancienne création abîmée ou détériorée. Il est d'abord celui en qui et par qui et avec qui Dieu le Créateur incréé crée cette nouvelle création qui est l'humanité nouvelle qui est l'Église en son développement.

La grande controverse entre le bienheureux Jean Duns Scot, mort non loin d'ici, à Cologne, en 1308, et frère Thomas d'Aquin, mort le 7 mars 1274 en se rendant au concile de Lyon, cette ancienne controverse qui portait précisément sur la raison d'être du Christ, sur sa place et sa fonction dans l'histoire de la création, est peut-être la plus moderne, la plus actuelle des controverses.

Saint Augustin, mort en 430, s'imaginait comme tout le monde en son temps et longtemps après lui encore, que l'Univers se réduit à notre système solaire, à notre minuscule système solaire. Nous savons en cette fin du XX^e siècle que notre Soleil n'est que l'une des cent milliards d'étoiles qui constituent notre galaxie. Et notre propre galaxie est l'une des milliards de galaxies qui constituent l'Univers. L'Univers est un gaz de galaxies, un gaz dont les molécules sont les galaxies et ce gaz de galaxies est en train de se dissiper, de se détendre...

Augustin s'imaginait comme tout le monde de son temps et encore longtemps après, que l'Univers, ainsi réduit à notre système solaire, est âgé de quelques milliers d'années. Nous, nous en sommes à dix-huit ou vingt milliards d'années. Saint Augustin s'imaginait que dans cet Univers ainsi très réduit dans l'espace et le temps la mort physique, la mort empirique que constate le biologiste, était un accident imputable à l'Homme. Nous savons au XX^e siècle que tout système biologique est un système composé et complexe, et que soit par accident, soit par vieillesse, les organismes meurent. Ils mouraient avant l'apparition de l'Homme. *L'Homo sapiens sapiens* est apparu il y a quelques dizaines de milliers d'années. La vie est apparue il y a environ trois milliards et demi d'années. Entre-temps les animaux mouraient. La mort biologique n'est pas entrée dans le monde par la faute de l'Homme qui vient d'apparaître.

Si la création a été achevée et terminée depuis le commencement, si elle a été parfaite au commencement, si la plénitude se trouve au commencement, comme se l'imaginaient soit Origène d'Alexandrie et plusieurs de ses disciples du côté grec, soit Augustin et ses disciples du côté latin, alors le rôle et la raison d'être du Christ ne peut être que la rédemption, la restauration, latin *restauratio*, comme dit saint Augustin repris par saint Thomas. La raison d'être de la rédemption, c'est de reconstituer l'état initial, de revenir au point de départ. La fin sera donc semblable au commencement : c'est précisément ce que dit Origène d'Alexandrie.

Si au contraire comme c'est le cas, la création est en cours depuis quelque dix-huit ou vingt milliards d'années, et si elle n'est pas achevée, alors le Christ se découvre comme étant celui par qui et en qui la création s'achève et atteint à sa plénitude. C'est lui-même qui le dit, dans une discussion précisément qui concernait le sabbat : mon Père, c'est-à-dire Dieu, est à l'œuvre jusqu'à maintenant, et moi aussi je suis à l'œuvre (Jean 5, 17). La création n'est pas achevée, elle n'est pas terminée. La plénitude de la création n'est pas en arrière de nous dans le temps, dans le passé, mais en avant de nous, dans l'avenir. Le christianisme orthodoxe n'est pas rétrospectif mais prospectif. Le prophétisme hébreu prend place dans l'histoire générale de la création, et le Christ lui aussi prend place dans l'histoire de la création, au sommet, au terme de la création, puisque c'est en lui et par lui et avec lui que la création atteint et réalise sa finalité ultime, l'union sans confusion de l'Homme créé à Dieu incréé. Cela fait donc deux visions du monde et deux manières de présenter le christianisme selon que nous tenons compte, ou que nous ne tenons pas compte, de l'enseignement des sciences de l'Univers et de la Nature qui viennent de nous découvrir l'histoire de l'Univers et de la Nature, c'est-à-dire en fait l'histoire de la création. C'est parce que nous venons de découvrir l'histoire de la création que nous sommes mieux à même de comprendre la place, la raison d'être et la fonction du Christ dans l'histoire de l'Univers, dans l'histoire de la création.

Paris, le 12 avril 1983.

VII- LE CHRIST DANS L'UNIVERS⁷

Nous connaissons aujourd'hui l'histoire de l'Univers et de la Nature sur une durée d'environ vingt milliards d'années.

C'est la grande découverte du XX^e siècle, la grande découverte des temps modernes. Nous venons de découvrir que l'Univers, lui aussi, a une histoire. Aristote, au IV^e siècle avant notre ère, enseignait que l'Univers physique est divin. C'est un système éternel dans le passé, éternel dans l'avenir, mû d'un mouvement cyclique, qui est le plus parfait des mouvements. Les astres échappent à la genèse et à la corruption. Ils sont sans naissance, sans évolution, sans vieillissement, puisqu'ils sont divins.

Tout cela est faux. Nous savons aujourd'hui de science certaine que les étoiles naissent, se forment, s'usent et vieillissent, comme les fleurs des champs. Les galaxies, qui sont des ensembles d'étoiles, naissent, se forment et vieillissent, comme les fleurs des champs. L'univers est un ensemble de galaxies, constitué de milliards de galaxies. Il est lui aussi en genèse en régime de corruption, comme tout ce qui existe dans l'Univers. Il n'existe aucune réalité physique dans l'Univers qui ne soit en régime de genèse et de corruption. Le second Principe de la Thermodynamique, le principe de Carnot-Clausius, s'applique à toutes les structures physiques, chimiques, biochimiques et biologiques, dans l'Univers et dans la Nature. Tout, dans l'Univers et dans la Nature, est en régime de genèse et de vieillissement.

Au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, les savants découvrent l'histoire naturelle des espèces. Au début du XX^e siècle, les physiciens découvrent l'histoire de la matière. Personne jusque-là ne soupçonnait que la matière, elle aussi, avait une histoire. On en était resté à la théorie des disciples de Parménide : la matière est faite de choses inusables, incorruptibles, sans commencement, sans évolution, sans fin, sans usure, sans vieillissement, les atomes. Tout cela était faux. Il existe une genèse des atomes, une formation progressive des atomes, de plus en plus compliqués, de plus en plus complexes. C'est à l'intérieur des étoiles que se forme, que se continue cette composition de plus en plus complexe des noyaux des atomes. La physique moderne nous a donc appris qu'il existe une genèse et une histoire de la matière.

La biochimie moderne nous a appris qu'il existe une histoire de la genèse des molécules, de plus en plus complexes, depuis les molécules les plus simples, celles qui sont formées déjà avant la constitution de notre système solaire, jusqu'aux plus compliquées, celles qui se forment sur les obscures planètes comme la nôtre. La loi est toujours la même. Le simple précède historiquement le complexe. L'histoire de l'évolution et de la composition des molécules qu'étudie la biochimie, prend le relais de l'histoire que la physique moderne nous a découverte, l'histoire de la composition ou de la constitution des noyaux lourds.

Sur les obscures planètes comme la nôtre, la composition de la matière, la formation des molécules, de plus en plus complexes, va jusqu'à la composition de ces molécules qui, de fait, sont des télégrammes, et qui contiennent un message. Ce message commande à la construction des systèmes biologiques les plus simples, il y a environ trois milliards d'années et demi, ou quatre milliards d'années. Ces systèmes biologiques les plus simples, ces premiers êtres vivants, sont de fait des psychismes.

Tout être vivant est un psychisme.

Le psychisme apparaît dans l'Univers et dans la Nature, à notre connaissance, il y a environ quatre milliards d'années.

⁷ Conférence donnée à Saint-Étienne-du-Mont, le 17 mars 1985.

Qu'est-ce que c'est qu'un psychisme? C'est cet x qui fait qu'une multiplicité d'atomes est intégrée dans une unité biologique, qui subsiste, alors que les atomes entrent et sortent constamment du système; ils sont constamment renouvelés. Cet x qui subsiste, alors que tous les atomes intégrés sont constamment renouvelés, vous l'appellerez comme vous voudrez, cela n'a aucune importance. Le mot ne compte pas, ce qui compte c'est la réalité, à savoir cette *substance* qui apparaît, qui intègre une multiplicité d'atomes dans l'unité d'un système, qui renouvelle constamment cette multiplicité, qui est capable de croître, de s'accroître, de se diviser, de se réparer, de se développer et de transmettre le message organisateur à une cellule fille. De plus, ce x qui constitue le vivant, qui est le vivant, est à un certain degré une conscience. Ce n'est plus une chose purement et simplement. C'est déjà un être qui reçoit de l'information, qui perçoit l'information reçue, et qui transmet de l'information à d'autres êtres de son espèce. Au cours du temps, au fur et à mesure que se développent les systèmes biologiques qui sont des organismes, se développe aussi le psychisme. Chacun d'entre vous est un psychisme, c'est-à-dire un être capable de recevoir de l'information, de percevoir l'information reçue, de transmettre de l'information. Le psychisme est de fait une donnée immédiate de la conscience. Nier le psychisme, nier l'existence du psychisme, est aussi absurde au moins que nier l'être, ou le ciel ou la terre, puisque c'est précisément grâce à l'existence de ce psychisme que nous sommes, que nous pouvons nous permettre de nous livrer à ce petit jeu qui consiste à nier l'existence du psychisme. Nous partons donc de l'expérience immédiate du psychisme que nous sommes, et à reculons nous concevons par analogie ce que peut être le psychisme de notre gentil cousin l'Australopithèque, puis celui du gorille, du chimpanzé, et ainsi de suite; toujours à reculons, nous nous faisons une idée approximative et imparfaite, par analogie, de ce que peut être le psychisme de la moule, du lézard, de l'amibe.

Ce qu'il est important de noter, c'est qu'à partir du moment où apparaît un être vivant dans la nature, alors apparaît une *substance*, au sens fort et métaphysique du terme, c'est-à-dire un être qui subsiste alors qu'il renouvelle constamment la multiplicité des atomes et des molécules qu'il intègre. Le vivant transcende donc d'une certaine manière la multiplicité matérielle qu'il intègre. Ce par quoi il est une substance, ce par quoi il est un vivant, c'est aussi ce par quoi il est un psychisme.

Tout psychisme, dans notre expérience, est une substance, et toute substance, au sens fort du terme, est un psychisme.

Le commencement des êtres vivants, le commencement des psychismes, c'est aussi le commencement des êtres, des substances, au sens fort du terme.

Tout cela relève de l'analyse élémentaire.

Au cours de l'histoire naturelle des espèces, que l'on appelle aussi l'évolution biologique, les messages génétiques augmentent en richesse d'information, d'une manière continue et accélérée au cours du temps. Les messages génétiques les plus simples commandent à la constitution, à l'organisation, des systèmes biologiques les plus simples, les premiers vivants. Puis, au cours du temps, on voit apparaître des systèmes biologiques de plus en plus compliqués, de plus en plus différenciés. Leur constitution est commandée par des messages génétiques de plus en plus riches en information. Objectivement, l'information augmente dans l'Univers et la Nature, depuis environ vingt milliards d'années. L'histoire de l'Univers et de la Nature est une histoire orientée. Son centre de gravité, son centre de plus grande complexité et richesse, ne se trouve pas à l'origine, au commencement, dans le passé, mais au terme, dans l'avenir qui n'est pas encore réalisé.

Lorsque l'Homme apparaît dans l'Univers, dans l'histoire de l'Univers, il y a quelques centaines de milliers d'années... Vous savez que les paléontologistes ne se sont pas encore mis d'accord sur la question de savoir quel est cet être qui va légitimement être appelé un Homme, dans les lignées qui caractérisent, qui dessinent le processus de l'anthropogenèse. En réalité il s'agit là d'un problème de métaphysique et même de théologie. On peut évidemment convenir de définir l'Homme par la taille

du cerveau, le nombre des neurones, les aptitudes à fabriquer des outils, le langage, etc. On peut chercher des critères empiriques pour définir l'Homme. Mais la question est de savoir si cela suffit. Du point de vue théologique, qui est le point de vue de l'être, l'Homme est un être capable de recevoir par don l'adoption, la transformation, qui fera de lui un être à l'image et à la ressemblance de Dieu. Pour parler comme saint Grégoire de Nazianze, l'homme est un animal divinisable. La question est de savoir, dans les lignées qui dessinent le processus de l'anthropogenèse, quel est l'être qui est capable de cette transformation. C'est lui l'Homme, au sens théologique du terme, un être *capax Dei*, capable, par nature ou par création, de recevoir, par grâce et avec sa coopération active, le don de la divinisation.

Lorsque l'Homme apparaît dans l'Univers ou dans la Nature, hier ou ce matin à l'aube, par rapport aux durées cosmologiques, un être apparaît qui est capable de penser l'Univers et de se penser lui-même, de se poser des questions concernant l'origine radicale de l'Univers et la finalité ultime de la création. L'Homme est un animal métaphysique et métaphysicien. On a essayé de définir l'Homme comme animal politique. Cela ne suffit pas. Les sociétés animales aussi sont dans une certaine mesure politiques, avec leurs systèmes de castes, leurs hiérarchies, leurs dominants, leurs courtisannies, etc. Ce qui est vraiment le propre de l'Homme, c'est que cet animal se pose des questions sur l'origine radicale de l'Univers et sur la finalité ultime de la création, et qu'il désire, naturellement, cette finalité ultime de la création, qui lui sera connue par la révélation. C'est parce que l'Homme est par nature *capax Dei*, capable, par nature, de recevoir par grâce le don de la divinisation, c'est à cause de cela qu'il est aussi un animal métaphysique, un animal métaphysicien capable de connaître l'être et de s'y intéresser.

Vous avez reconnu la doctrine du père Pierre Rousselot, mort prématurément, comme des millions d'autres, à la guerre de 1914-1918. *Capax entis quia capax Dei*. L'Homme est un être capable de s'intéresser aux problèmes spéculatifs et désintéressés concernant l'être, parce qu'il est un être *capax Dei*, appelé, invité, par le Créateur unique à prendre part à la vie personnelle de Dieu. C'est le *desiderium naturale sed inefficax videndi Deum* qui est, dans l'Homme, le signe de son humanité, le critère par lequel on distingue l'Homme de l'animal.

Car n'importe quel être n'est pas, par nature, *capax Dei*, capable, par nature, de recevoir par grâce et avec sa coopération le don de la divinisation. Il faut que cet être soit physiquement *préadapté* à cette destination proprement surnaturelle. Il faut qu'il soit, par création, *préadapté* à sa fin.

Nombre d'astrophysiciens découvrent depuis quelques années que l'Univers physique semble pré adapté, physiquement, et depuis le commencement, à l'apparition en lui d'un être capable de le penser et de se penser lui-même. L'Univers dans son évolution physique semble pré adapté à une certaine finalité. La découverte de l'évolution de l'Univers a permis d'entrevoir que l'Univers est lui-même finalisé. Tant que l'on n'avait aucune idée de l'histoire de l'Univers, de son évolution, de sa genèse, on ne pouvait pas découvrir cette apparente finalité de l'Univers. Maintenant que nous venons de découvrir l'histoire de l'Univers et sa genèse, nous entrevoyons aussi qu'il est un système historique, évolutif et finalisé.

Tous les astrophysiciens du monde, tous ceux qui, sur notre minuscule planète, s'intéressent aux sciences de l'Univers et de la Nature, découvrent avec émerveillement la merveilleuse histoire de l'Univers et de la Nature, qui est objectivement orientée, depuis le rayonnement initial, depuis les formes les plus simples de la matière, jusqu'à ce système le plus compliqué que nous connaissions à cette heure dans l'Univers : le cerveau de l'Homme. Tous les savants du monde aujourd'hui racontent à peu près dans les mêmes termes cette merveilleuse histoire de l'Univers et de la Nature, tout simplement parce qu'elle est objectivement la même pour tous.

Il faut rendre ici hommage au père Teilhard de Chardin qui est bien l'un des premiers à

avoir considéré l'histoire de l'Univers et de la Nature dans son ensemble, il y a plus de quarante ans déjà.

Tous les savants du monde aujourd'hui décrivent la même histoire, et lorsqu'ils parviennent à l'Homme, qui vient d'apparaître, ils se demandent : Et après? Quelle est la suite ?

Nous avons découvert en somme depuis un siècle que y la création ne s'est pas faite en une semaine, ni instantanément, mais qu'en réalité *elle se fait* depuis au moins vingt milliards d'années, et qu'elle *se continue*.

La création continuée dans l'Univers et dans la Nature : c'est la découverte métaphysique de Henri Bergson dès 1907 dans *l'Évolution créatrice*. Bergson avait d'autant plus de mérite à faire cette découverte dès 1907, que la découverte de l'évolution cosmique date des années 1927, 1928 et suivantes.

L'intelligence humaine est capable, en réfléchissant sur cette histoire de l'Univers, de découvrir que bien évidemment l'Univers ne suffit pas à rendre compte de ces nouveautés d'être qui apparaissent en lui depuis au moins vingt milliards d'années. À aucun moment de son histoire l'Univers ne suffit à rendre compte, seul, de la nouveauté d'être qui apparaît en lui. L'information nouvelle qui apparaît ne s'explique pas par l'information ancienne. Les messages génétiques qui apparaissent dans notre système solaire il y a trois ou quatre milliards d'années ne s'expliquent pas par la matière antérieure qui ne comportait pas ces messages. Les messages génétiques nouveaux qui apparaissent au cours du temps, au cours de l'histoire naturelle des espèces, ne s'expliquent pas par les messages génétiques plus anciens. Il faut donc se rendre à l'évidence. L'Univers est un système historique, évolutif et non préformé, qui *reçoit* constamment de l'information nouvelle au cours de son histoire. La création continuée, c'est la communication d'information nouvelle, originale, inédite. L'intelligence humaine peut donc parvenir jusqu'à découvrir l'origine radicale, comme disait Leibniz, de cette information nouvelle constamment communiquée. Vous appellerez comme vous voudrez cette source ou origine radicale de l'information toujours nouvelle et constamment communiquée à l'Univers au cours de son histoire. Cela n'a aucune importance. Mais le fait est que l'Univers est inintelligible seul. C'est-à-dire que l'athéisme est aujourd'hui, en cette fin du XX^e siècle, strictement inintelligible, impensable. On peut bien entendu être encore athée en cette fin du XX^e siècle, si on le préfère, mais il faut alors ou bien renoncer à l'usage de la raison, ou bien ignorer tout des sciences de l'Univers et de la Nature.

C'est ce à quoi réussissent fort bien les philosophes régnants aujourd'hui en France. L'intelligence humaine peut parvenir, en réfléchissant sur l'Univers et son histoire, à découvrir l'origine radicale ou la source ou la cause première de l'information créatrice communiquée au cours de l'histoire de l'Univers jusqu'aujourd'hui, mais elle ne peut pas, si elle s'en tient à l'Univers et à son histoire, découvrir la *finalité* de la création, le but de la création.

Les sciences de l'Univers et de la Nature nous font connaître le passé de l'Univers et le présent de l'Univers, mais elles ne nous font pas connaître l'avenir de l'Univers, sauf en ce qui concerne les processus d'usure ou de vieillissement.

Nous savons depuis le début de ce siècle que notre étoile, le soleil, est une masse finie d'hydrogène qui se transforme lentement mais irréversiblement en hélium par la fusion de quatre atomes d'hydrogène en un atome d'hélium. Notre étoile, le soleil, transforme ainsi son hydrogène en hélium depuis environ cinq milliards d'années. Et nous savons fort bien que s'il continue ainsi, ce qu'il est en train de faire, il finira comme ces étoiles mortes, ces naines blanches, constituées de matière dégénérée que nous connaissons fort bien.

On peut donc parfaitement prévoir l'usure et le vieillissement de notre étoile soleil.

De même on peut parfaitement prévoir l'usure et le vieillissement des cent milliards d'étoiles qui constituent notre galaxie, celle à laquelle nous appartenons. De même on peut parfaitement

prévoir l'usure et le vieillissement des milliards d'étoiles qui appartiennent aux milliards de galaxies qui constituent l'Univers.

Tout ce qui relève du second Principe de la Thermodynamique, le principe de Carnot-Clausius, est parfaitement prévisible. En regardant une gentille petite fille vous pouvez prévoir que, si personne ne la tue et sauf accident, elle va devenir une vieille dame.

Mais ce que vous ne pouvez pas prévoir dans l'histoire de l'Univers, c'est la croissance de l'information.

Un de nos gentils camarades de l'Union rationaliste située juste à côté d'ici, rue de l'École-Polytechnique, si vous l'aviez placé dans l'Univers il y a disons dix milliards d'années, et si vous lui aviez demandé : Est-ce qu'un être vivant peut apparaître dans l'Univers? Est-ce qu'un être vivant va apparaître dans l'Univers? Ou encore : Qu'est-ce qui va apparaître dans l'Univers dans l'avenir? — Notre gentil camarade, membre de la vénérable Union rationaliste, vous aurait répondu : L'Univers jusqu'à présent, depuis dix milliards d'années (vous n'oubliez pas que nous avons situé par hypothèse notre camarade de l'Union rationaliste il y a dix milliards d'années), l'Univers, nous dirait-il, depuis qu'il existe, depuis dix milliards d'années, c'est de l'hydrogène, c'est de l'hélium ; je vois des galaxies qui se forment ; je vois des étoiles qui se forment ; je vois des noyaux lourds en formation, des atomes assez compliqués. Mais votre histoire des êtres vivants, c'est de la magie, c'est de l'irrationnel, c'est du spiritisme. D'ailleurs nous allons préparer un numéro spécial de *Raison présente* contre ceux qui prétendent que la Vie peut apparaître dans l'Univers. Jusqu'à présent, dans l'Univers, il n'y a pas eu d'être vivant ; par conséquent dans l'avenir il n'y aura pas d'être vivant. D'ailleurs qu'est-ce que c'est qu'un être vivant ?

À partir de l'Univers physique tel qu'on le connaissait depuis les origines, il n'était pas possible de prévoir l'apparition du premier vivant, c'est une innovation, c'est une création nouvelle, et qu'à partir de la création ancienne on ne peut pas prévoir la création nouvelle. À partir de la connaissance de l'Univers ancien privé d'être vivant, on ne peut pas prévoir l'apparition des êtres vivants, — à moins de les créer, à moins de les inventer !

Prévoir, c'est en réalité créer, et inventer !

Seul le Créateur peut prévoir ce qu'il va faire ; parce que, lorsqu'il le prévoit, il le crée !

Si maintenant nous prenons notre gentil camarade de l'Union rationaliste qui est d'une patience d'ange, si j'ose dire, car en général ils ne sont pas fort portés sur les anges, - et si je le place par hypothèse dans l'histoire de l'Univers, dans notre propre système solaire, il y a environ trois milliards d'années, — les premiers êtres vivants viennent d'apparaître, des systèmes qui intègrent une multiplicité physique et qui la renouvellent constamment, qui se développent ; qui se divisent ; qui se réparent ; qui transmettent l'information qui les constitue à d'autres ; des psychismes enfin ; — alors si je dis à notre gentil camarade de l'Union rationaliste : Tu vois! La vie est apparue. Regarde les systèmes vivants ! Est-ce qu'un être pourra apparaître dans l'avenir capable de penser l'Univers et de se penser soi-même ? Un être capable de composer les cantates de Jean-Sébastien Bach ? - Il me répondra : Qu'est-ce que c'est que la pensée? Qu'est-ce que c'est que la connaissance? Qu'est-ce que c'est cette histoire que racontes : un être capable de connaissance et de pensée? Dans l'Univers jusqu'aujourd'hui je constate delà matière, rien que de la matière, et puis ces petits systèmes microscopiques qui gigotent dans des mares, ces systèmes biologiques qui se développent, se divisent, se reproduisent, etc. Mais un être pensant dans l'Univers, c'est une hypothèse absurde. Il n'y a jamais rien eu de tel dans l'Univers et il n'y aura jamais rien de tel. L'hypothèse d'un être capable de penser l'Univers et de se penser lui-même, c'est de l'irrationnel, c'est du pur spiritisme. Nous allons préparer un numéro spécial de *Raison présente* contre cette hypothèse.

L'avenir de la création est toujours imprévisible dans l'histoire de l'Univers. Vous vous

placez où vous voudrez dans l'histoire de l'Univers. Jamais, connaissant parfaitement le passé de l'Univers, vous ne pouvez prévoir son avenir. L'avenir n'est pas *déductible* du passé, tout simplement parce que l'avenir contient plus que le passé, l'avenir est plus riche que le passé.

On peut prévoir, dans l'histoire de l'Univers, tout ce qui s'use et tout ce qui vieillit. Mais on ne peut pas prévoir tout ce qui est en train d'être créé, tout ce qui sera créé.

Cela, c'est le secret du roi. Jean-Sébastien Bach seul sait ce qu'il va créer demain. Et encore ne le sait-il pas la veille. Il le saura lorsqu'il aura composé cette nouvelle composition. Prévoir, c'est créer. On ne prévoit que ce que l'on crée. Seul le Créateur peut prévoir l'avenir.

Et encore faut-il distinguer soigneusement la notion d'avenir et la notion de finalité.

Je vais à l'épicerie pour acheter de la moutarde. La finalité de mon acte, c'est ce dessein qui est le mien d'acheter de la moutarde. Cette finalité est distincte de sa réalisation. Elle peut exister en moi sans être encore réalisée. Lorsqu'elle sera réalisée, dans l'avenir, alors la finalité et l'avenir coïncideront. L'avenir recouvrira exactement la finalité. Mais il peut aussi ne pas la recouvrir. C'est-à-dire que je peux être empêché de réaliser ma fin. Et puis je peux aller à l'épicerie pour une autre cause, pour une autre fin, par exemple pour faire ma cour à madame l'épicière ou pour acheter de la cannelle. La finalité et l'avenir peuvent se recouvrir mais ce sont deux notions distinctes.

Nous ne pouvons pas connaître l'avenir de l'Univers parce qu'en réalité nous ne pouvons pas connaître la finalité de l'Univers, ou tant que nous ne connaissons pas la finalité de l'Univers.

Si nous connaissions la finalité de l'Univers, alors nous pourrions conjecturer quel sera l'avenir de l'Univers si et seulement si rien ne fait obstacle à la réalisation de cette fin.

Par les sciences de l'Univers et de la nature, nous pouvons connaître le passé de l'Univers et le présent de l'Univers mais non pas l'avenir de l'Univers et encore moins la finalité de l'Univers qui est le secret du roi.

Nous ne pourrions connaître la finalité de l'Univers, c'est-à-dire la finalité de la création, que si le roi, c'est-à-dire le créateur, le compositeur, nous donnait à connaître quelle est la finalité ultime de la création.

C'est cela la révélation, la communication à l'homme créé de la connaissance du secret intelligible qui est la finalité ultime de la création. Les sciences expérimentales ne peuvent pas nous faire connaître ce secret ultime. Seul le créateur peut nous communiquer, s'il le veut, ce secret intelligible.

Amos 3, 7 ; Il ne fait rien le Seigneur YHWH s'il n'a pas révélé son secret intelligible, hébreu sôd, à ses serviteurs les prophètes

À partir du moment où un être apparaît dans l'Univers qui est capable de penser l'Univers et de se penser soi-même, de se poser des questions métaphysiques sur l'origine radicale de l'information et sur la finalité de la création, Dieu le créateur increé lui communique le secret intelligible de la finalité de la création.

Cette communication s'effectue dans une zone embryonnaire de l'histoire humaine, le peuple hébreu, depuis environ vingt siècles avant notre ère. On dira : Pourquoi là? Pourquoi pas ailleurs? À quoi l'on peut répondre : Pourquoi le processus de l'hominisation s'est-il effectué en Afrique du Sud et en Afrique orientale et non pas ailleurs? Pourquoi le processus de l'anthropogenèse ne s'est-il pas effectué en Australie ou au Canada?

C'est dans une zone particulière de l'humanité, de l'histoire humaine, que Dieu le créateur communique progressivement le sens de son dessein créateur, l'avenir de ce dessein créateur, la finalité ultime de ce dessein créateur. Cela s'effectue tout d'abord dans une zone microscopique Israël, le peuple hébreu, est un mutant. La mutation qui constitue ce peuple s'effectue autour du

XX^e siècle avant notre ère. Elle se rattache, cette mutation, à une émigration, celle d'Abraham. À partir de ce moment-là l'humanité reçoit progressivement et par étapes la connaissance intelligible du sens du dessein créateur. Cette communication s'effectue dans cette zone germinale qui est le peuple hébreu. Si les nations païennes haïssent tellement ce peuple hébreu, depuis ses origines jusqu'aujourd'hui, c'est parce que ce peuple hébreu porte l'information créatrice qui a pour raison d'être de créer la nouvelle humanité, l'humanité auprès de laquelle, au regard de laquelle, nous ne sommes que des Australopithèques. Si l'humanité païenne déteste ce peuple hébreu, c'est parce que, en lui, Dieu le créateur incréé est en train de créer, depuis environ quarante siècles, une nouvelle humanité, l'humanité véritable, celle qui est conforme à son dessein. Le paganisme déteste le peuple hébreu, parce que le paganisme, c'est la vieille humanité, avec ses normes, ses cultes, la pratique des sacrifices humains. Elle hait la nouvelle humanité en formation à l'intérieur du peuple hébreu. Mais, me direz-vous, pourquoi donc étudier ce peuple hébreu qui est si petit, qui était si petit il y a quarante ou trente siècles? Qu'est-ce donc que ce peuple hébreu dans l'histoire de notre planète, à plus forte raison dans l'histoire de l'Univers? Je vous répondrai : Méfiez-vous de ce qui est tout petit. Lorsque la vie est apparue, il y a quelque trois ou quatre milliards d'années, dans notre système solaire, elle était toute petite, elle aussi. Elle était microscopique, et l'un de nos gentils camarades de l'Union rationaliste aurait pu nous dire : Pourquoi donc étudier avec tant d'attention ces minuscules systèmes biologiques? — Réponse : Parce que ce sont eux qui portent l'avenir de la création. — De même, il y a quarante siècles, il y a trente siècles, l'avenir de la création de l'humanité se trouvait non pas inscrit mais pour une part programmé dans cette zone germinale de l'histoire de l'humanité qui est le peuple hébreu. Il faut entreprendre une ontologie du peuple hébreu. Il faut réfléchir philosophiquement sur le peuple hébreu et se demander : Quelle est sa raison d'être, quelle est sa fonction dans l'histoire de la création?

Le peuple hébreu porte la communication de la connaissance du secret de la création, c'est-à-dire du secret de la finalité de la création.

Mais quel est-il donc ce secret de la création? Quel est-il donc ce secret du dessein créateur? Quelle est-elle donc cette finalité ultime de la création? Quelle est sa raison d'être ?

La raison d'être ultime de la création, c'est-à-dire sa finalité ultime apparaît nettement lorsque Dieu réalise ce dessein ultime : l'union substantielle, réelle, mais sans confusion, de l'Homme nouveau et véritable créé, à Dieu unique et incréé. C'est lorsque Dieu réalise la création de l'Homme nouveau, uni depuis le premier instant de sa propre conception, c'est-à-dire depuis le premier instant de la création de son âme humaine créée, à Dieu l'unique incréé, c'est lorsque Dieu réalise la création de l'Homme nouveau et véritable uni à Dieu, *verus homo vero unitus est Deo*, écrivait le pape Léon à Julien, évêque de Cos, le 13 juin 449, — alors Dieu réalise ce qui est la finalité ultime de la création, celui en qui se réalise la finalité ultime de la création, celui qui donne le sens, la clef, la raison d'être de toute la création. Celui en qui Dieu incréé s'unit l'Homme créé, sans confusion, sans mélange, sans séparation, c'est lui qui réalise, qui représente, qui constitue ^ la finalité ultime de la création. C'est lui le but. Depuis ses premiers instants, l'Univers tend vers lui, physiquement. Avant que l'Univers ne commence, c'est lui qui est le premier voulu, le premier pensé, le premier conçu, le premier désiré. Toute l'histoire de l'Univers et de la Nature tend vers lui, parce que c'est lui qui est la finalité de l'Univers et de la Nature, c'est en lui et par lui que la finalité de l'Univers se réalise. C'est lui qui est la cellule germinale de la nouvelle humanité, de l'Homme nouveau et véritable selon le dessein créateur de Dieu. C'est en lui et par lui que se réalise la création de la nouvelle humanité auprès de laquelle nous ne sommes que des Australopithèques mal dégrossis et devenus méchants de surcroît.

Par rapport à lui, l'Homme véritable uni à Dieu véritable, nous sommes des préhominiens.

Nous avons à réaliser, pour entrer dans l'économie de la nouvelle création, de la nouvelle humanité, une véritable *transformation*, une nouvelle naissance. C'est ce que le Rabbi explique à son collègue Naqdimôn, propos rapporté exactement par Jean, chapitre 3. Nous devons passer de la vieille humanité avec ses antiques programmations, à la nouvelle humanité, constituée par une nouvelle programmation, exposée en long et en large par le Rabbi et notée dans les quatre Évangiles. Nous devons passer de la vieille humanité à la nouvelle humanité, afin de réaliser le dessein de Dieu, car le dessein ultime de Dieu, la finalité ultime de la création, c'est la nouvelle humanité dont le Christ est la Cellule germinale, lui le Premier-né de la nouvelle création. Le but de toute la création, c'est de faire de nous des christes. C'est ce que disait Grégoire de Nazianze. Le but ultime de toute la création, c'est la *divinisation* de l'Homme créé, s'il en est capable, après une transformation, une nouvelle naissance, qui lui permette de prendre part à la vie personnelle de Dieu, qui est la vie tout court, l'unique vie.

Ainsi le Christ prend place dans l'histoire de l'Univers non pas comme un accident, mais comme celui en qui, par qui, avec qui, se réalise la finalité ultime de la création. C'est lui qui donne le sens ultime de la création parce que c'est en lui, avec lui et par lui que la création atteint finalement son but, l'union de l'Homme créé à Dieu incréé.

Le but de la création, c'est l'union de l'Homme créé à Dieu incréé. C'est bien déjà ce que laissait entendre l'un des livres les plus mystiques de la sainte bibliothèque hébraïque, *schir hashirim*, le chant des chants, le chant par excellence, celui qu'évoquent constamment Iohanah, celui qui plongeait les pénitents dans les eaux du Jourdain, vers l'année 27 de notre ère, Ieschoua notre Seigneur, Schaoulha-qatan, celui que nous appelons Paul.

Ainsi le Christ est le premier voulu, le premier pensé, le premier conçu, puisque la finalité de la création est la première pensée et que toute l'histoire de l'Univers se développe en vue de la réalisation de ce dessein. La finalité est pensée la première. Ce qui est premier dans l'ordre de l'intention est le dernier, l'ultime, dans l'ordre de l'exécution. Avant qu'Abraham ne naisse, avant que l'Univers ne commence, c'est lui, le Christ, qui est le premier voulu, le premier pensé, le premier conçu, puisque c'est en lui, par lui, avec lui que Dieu le créateur unique réalise la finalité ultime de la création, l'union sans confusion de l'Homme nouveau et véritable créé, à Dieu incréé.

C'est ce que dit, ce qu'écrit, autour de l'année 50, Schiméôn bar ionah, Schiméôn le fils de la colombe, celui qui a été surnommé Kêpha, le Rocher, par son maître, par le Rabbi, celui que nous appelons Pierre, dans la première lettre qu'il ait écrite, ou du moins qui nous ait été conservée, et qui est adressée aux frères et aux sœurs de la Diaspora, dans le Pont, en Galatie, en Cappadoce, en Asie, en Bithynie :

Le maschiah, le Christ, il a été connu à l'avance, proe-gnôsmenos, avant la création du monde, et il s'est manifesté dans l'après des temps, à cause de nous, pour nous, en notre faveur...

Le Christ a été connu avant la création de l'Univers parce que c'est lui qui est, c'est en lui et par lui que se réalise la finalité ultime de l'Univers.

Comme vous le savez, Schiméôn le Rocher était assez bien placé pour connaître la pensée de son maître sur ce point.

Frère Thomas est né probablement dans les premiers mois de l'année 1225, au château fort de Rocca-Secca, près d'Aquino. En 1230, il est offert comme oblat à l'abbaye du Mont-Cassin. En 1239, Thomas est étudiant à l'Université de Naples, à la Faculté des Arts. En 1244, Thomas entre chez les frères de l'ordre de saint Dominique. Sa mère et ses frères tentent de s'opposer à ce projet. En 1245, Thomas parvient à retrouver ses frères dominicains. Il va à Paris au couvent dominicain Saint-Jacques, au croisement de la rue Soufflot et de la rue Saint-Jacques. Il est l'étudiant d'Albert

le Grand. De 1248 à 1252, Thomas suit son maître Albert à Cologne. En 1252, il revient à Paris. Pendant les deux années scolaires 1254-1256, frère Thomas explique et commente le grand traité de théologie de maître Pierre Lombard qui fut évêque de Paris en 1159.

Dès le Prologue à son grand commentaire au traité de théologie de Pierre Lombard, frère Thomas explique que la troisième partie de son Commentaire sera consacrée à la restauration, en latin *restauratio*, de la création. L'œuvre de la création doit être réparée, en latin *reparari*. Or cette réparation, écrit frère Thomas, *haec autem reparatio*, est tout spécialement l'œuvre du Fils, pour autant qu'il a été fait homme. En réparant la condition de l'homme, latin *reparato hominis statu*, il a réparé toutes choses, *omnia reparavit*.

Pour bien comprendre cette affaire, il faut se souvenir qu'Augustin, le grand Augustin, mort en 430, s'imaginait que l'Univers se réduit à notre système solaire et qu'il est âgé de quelques milliers d'années. Tout le monde a pensé ainsi pendant des siècles. Il a fallu attendre le XX^e siècle, le nôtre, pour découvrir que l'Univers en réalité est un gaz de galaxies, un gaz dont les molécules sont des galaxies; notre propre galaxie, celle à laquelle nous appartenons, compte environ cent milliards d'étoiles ; les autres galaxies, plus ou moins. Et dans notre propre galaxie, nous sommes dans un petit coin. Nous connaissons maintenant l'histoire de l'Univers sur une durée d'environ vingt milliards d'années. Saint Augustin pensait que la création a été faite au commencement, il y a quelques milliers d'années, et qu'elle a été *achevée*. — Nous, nous pensons en cette fin du XX^e siècle que la création *se continue* depuis environ vingt milliards d'années et qu'elle n'est pas achevée. Saint Augustin pensait que la création a bientôt été suivie d'une catastrophe, le péché originel *tel qu'il se le représentait*, et qu'ainsi Adam — car Augustin prenait *Adam* pour un nom propre — était devenu mortel. La raison d'être du Christ dans le système d'Augustin, c'est d'abord la réparation, la restauration. Le Christ est d'abord et principalement le rédempteur, et l'humanité, depuis le péché d'Adam, est *massa damnata*.

Du côté des Grecs, Origène d'Alexandrie, né à Alexandrie vers 185, avait publié vers 230 un ouvrage, le *Traité des Principes métaphysiques*, le *Péri Archôn*, dans lequel il racontait une histoire pour nous incroyable. Il racontait, Origène d'Alexandrie, que la première création a été immatérielle et pure. Ce qui est créé tout d'abord, ce sont des substances spirituelles pures et nues qui se sont lassées de la contemplation divine et qui se sont écartées de l'Unité originelle. Cette apostasie originelle, c'est la chute. C'est à cause de cette chute que nous sommes descendus de plus en plus bas dans un monde matériel et que nous nous sommes divisés. Le Christ est celui qui restaure l'unité originelle, qui nous fait retourner au point de départ, car le terme sera identique au commencement.

Dans les deux systèmes, on le voit, dans le système d'Origène d'Alexandrie et dans le système d'Augustin d'Hippone, le Christ est celui qui nous fait revenir à l'état qui a précédé la chute, il est celui qui restaure, celui qui rétablit la condition originelle perdue.

Nous venons de découvrir au XX^e siècle qu'en réalité la création se fait et qu'elle se continue depuis au moins vingt milliards d'années et qu'elle est évidemment inachevée. De cela, ni Origène d'Alexandrie ni Augustin n'avaient aucune idée. Nous venons de découvrir que la plénitude de la création est au terme de la création, dans l'avenir, et non dans le passé. Origène d'Alexandrie et Augustin d'Hippone mettaient la plénitude, la perfection de la création, dans le passé, il y a quelques milliers d'années selon saint Augustin. Nous venons de découvrir, grâce à une armée de savants, qu'en réalité le petit d'Homme qui vient de naître est un animal préprogrammé, *der Vorprogrammierte Mensch*, comme dit Irenäus Eibl-Eibesfeld, le disciple de Konrad Lorenz. En relisant nos quatre Évangiles, nous découvrons tout à coup qu'évidemment notre Seigneur enseignait une nouvelle programmation, exactement et en tous points opposée à la vieille programmation animale antérieure. La vieille programmation enseigne à répondre à l'agression par l'agression. Notre

Seigneur enseigne à ne pas répondre à l'agression par l'agression. Les vieilles programmations animales portent sur la défense du territoire. Notre Seigneur dit expressément que les renards ont des tanières et les oiseaux des nids, mais que le fils de l'homme n'a pas un lieu pour reposer sa tête. Le système biologique qui est issu de sa personne et de son enseignement, je veux dire l'Église, se situe au-delà des nationalismes. L'Église est un système qui n'est pas nationaliste. Le nationalisme, les nationalismes, du point de vue chrétien, relèvent des antiques programmations animales, c'est-à-dire de la vieille humanité. Les vieilles programmations animales commandent et déterminent dans les sociétés animales et dans les antiques sociétés humaines des systèmes de dominants et de dominés, des hiérarchies, des systèmes de castes, des rites de domination et de courtoisie, etc. Le Rabbi notre Seigneur dit expressément : Chez vous, dans le nouveau système qui est en train de se former, dans la nouvelle humanité qui est l'Église, il n'en sera pas ainsi.

Et ainsi de suite. Tout ce que notre Seigneur enseigne entre en conflit avec les vieilles programmations animales qu'une armée de savants nous découvre depuis cinquante ans au moins.

Mais alors, me direz-vous, ces antiques programmations animales que nous découvrent les savants depuis cinquante ans, elles étaient donc mauvaises? - Nullement. Elles n'étaient pas mauvaises. Elles étaient mêmes nécessaires à la genèse, au développement, à la formation des espèces qui nous ont précédées dans le temps. Elles étaient nécessaires à la genèse et au développement de la vieille humanité, celle qui est issue sans doute, ou peut-être, des Australopithèques. Mais maintenant, avec notre Seigneur, elles sont *périmées*, elles sont remplacées par d'autres. Notre Seigneur apporte et enseigne une nouvelle programmation qui a pour but et pour raison d'être de créer une nouvelle humanité.

C'est la raison pour laquelle son enseignement suscite la fureur et la détestation, depuis bientôt vingt siècles, de la vieille humanité animale, nationaliste, militariste, raciste, xénophobe, avec ses systèmes de castes, ses défenses du territoire, sa recherche du profit.

Il existe un conflit évident entre la vieille humanité et ses antiques programmations animales, reptiliennes, et la nouvelle humanité, commandée, construite, créée par la nouvelle programmation qu'enseigne notre Seigneur.

Et dans ce cas-là, notre Seigneur, en communiquant, en enseignant cette nouvelle programmation créatrice d'une humanité nouvelle, contribue à la création, puisqu'il communique la nouvelle information créatrice qui a pour fin ou finalité de créer une nouvelle humanité, celle qui est précisément selon le dessein de Dieu, au terme de la création. C'est précisément ce qu'il dit, dans un propos rapporté par Jean : Mon Père — c'est-à-dire Dieu —, est à l'œuvre, il est en train de créer, jusqu'à maintenant. Et moi aussi je suis à l'œuvre, je suis en train de coopérer à la création.

La création *n'a donc pas été terminée* au début, il y a quelques milliers d'années, comme se l'imaginait Augustin. En réalité elle n'est pas terminée aujourd'hui. Et le Christ n'est pas *seulement* rédempteur. Il est celui en qui, par qui, avec qui la création s'achève et atteint son terme, la finalité voulue de toute éternité.

Mais, me direz-vous encore, pourquoi est-ce que Dieu n'a pas réalisé tout de suite et immédiatement cette perfection ultime? Pourquoi procède-t-il par étapes? Pourquoi est-ce qu'il a commencé par faire une humanité animale avant de créer cette humanité qu'il vise en réalité, la nouvelle humanité ?

Pour une raison simple, semble-t-il. C'est que la création ne peut se faire que par étapes. De fait la création se réalise par étapes depuis environ vingt milliards d'années. S'il en est ainsi, c'est que vraisemblablement il existe une raison. Cette raison c'est qu'il n'est pas possible de procéder autrement. Il n'est pas possible de faire ou de créer des êtres vivants avant de créer un Univers physique capable de les recevoir. Il n'est pas possible de créer des êtres pensants avant de créer des êtres vivants. Il n'est pas possible de créer les êtres vivants avant d'avoir composé la matière

physique qui est nécessaire pour former physiquement ces êtres vivants. Pour faire du carbone, du fer et du magnésium, il faut faire des étoiles, puisque c'est à l'intérieur des étoiles que se forment les noyaux lourds. L'âge de l'Univers n'est pas un caprice ni un accident, dans cette perspective. La vie ne pouvait pas, pour des raisons physiques évidentes, apparaître plus tôt dans l'Univers, tout simplement parce que la matière n'était pas prête. Et la vie ne pouvait pas apparaître dans un Univers plus petit, pour une raison simple : lorsque l'Univers était plus petit, il était aussi plus jeune. L'Univers grandit avec son âge. Lorsque l'Univers était trop petit, il était trop jeune pour que la vie puisse apparaître en lui. Ainsi la taille de l'Univers et son âge sont physiquement liés à l'apparition de la vie, à l'apparition dans l'Univers d'un être capable de le penser, à l'apparition du Christ dans l'Univers.

Le Christ ne pouvait pas, pour des raisons physiques maintenant évidentes, apparaître dans un Univers si petit et si jeune que celui qu'imaginaient Augustin et tout ses contemporains.

Il existe des étapes dans l'histoire de la création, et ces étapes ne sont pas des caprices arbitraires. Plus on étudie l'histoire de l'univers, c'est-à-dire l'histoire de la création, et plus on discerne que ces étapes sont inévitables, inéluctables. Comme le dit justement Paul dans une de ses lettres, ce n'est pas l'Humanité spirituelle qui est première, mais c'est la vieille humanité animale qui est première. L'Humanité spirituelle vient après. C'est à partir de la vieille humanité issue sans doute de l'Australopithèque que Dieu le créateur effectue sa nouvelle création, celle de l'Homme véritable, par le Christ, dans le Christ, avec le Christ.

Et par conséquent, le Christ coopère activement et intelligemment à la création, à la nouvelle création. Et par conséquent, il n'est pas *seulement* rédempteur. Il est celui en qui, par qui, avec qui Dieu le créateur unique réalise la création de la nouvelle humanité.

Frère Thomas, lorsqu'il aborde cette question dans le *Commentaire des Sentences* de Pierre Lombard, dans le commentaire de la troisième partie du livre des Sentences, il pose la question sous sa forme classique avant lui : Si l'Homme n'avait pas péché, est-ce que Dieu se serait incarné? Il expose d'abord selon la coutume le pour et le contre. Puis il donne sa propre réponse. Au sujet de cette question, écrit-il, la vérité, seul peut la connaître celui qui s'est offert lui-même. Ce qui dépend de la seule volonté de Dieu, cela nous est inconnu, si ce n'est pour autant, que Dieu l'a révélé à ses saints. Or, ajoute frère Thomas, dans l'Écriture sainte et dans les commentaires des saints Pères, la seule cause de l'incarnation qui soit indiquée, c'est la rédemption de l'Homme, sa libération du péché. Et c'est la raison pour laquelle certains disent qu'il est plus probable, que si l'Homme n'avait pas péché, le fils de Dieu ne serait pas devenu homme. — Mais, ajoute frère Thomas, d'autres pensent que, par l'incarnation du fils de Dieu, ce n'est pas seulement la libération du péché, mais c'est aussi l'exaltation de la nature humaine et l'achèvement de l'Univers entier qui a été réalisée. Et c'est la raison pour laquelle, si même il n'y avait pas eu le péché, à cause des motifs que nous venons de dire, il y aurait eu incarnation. Et cette thèse-là peut aussi se soutenir avec probabilité de vérité.

Voilà ce que dit frère Thomas dans son *Commentaire des Sentences* de Pierre Lombard.

La première partie de la *Somme théologique* a été composée à Rome et à Viterbe entre 1266 et 1268. Frère Thomas avait donc entre 41 et 43 ans. La seconde partie de la *Somme théologique* a été composée à Paris entre 1269 et 1272. La troisième partie qui est restée inachevée, à Naples entre 1272 et 1273. À l'article 3 de la question 1, frère Thomas pose de nouveau la question : Si l'Homme n'avait pas péché, est-ce que néanmoins Dieu se serait incarné? Il répond : Les théologiens ont répondu diversement à cette question. Certains en effet disent que même si l'Homme n'avait pas péché, le fils de Dieu se serait incarné. Les autres affirment le contraire. Il semble qu'il faille accorder son assentiment davantage à ces derniers. Car ce qui provient de la seule volonté de Dieu, et qui se trouve au-delà de tout ce qui est dû à l'être créé, cela ne peut nous

être connu que pour autant qu'il en est question dans la Sainte Écriture C'est par elle, par la Sainte Écriture, que la volonté de Dieu nous est connue. Or, ajoute ~ frère Thomas, dans l'Écriture sainte, partout la raison de l'incarnation est enseignée à partir du péché du premier homme. Par conséquent, il est plus convenable de dire que l'œuvre de l'incarnation est ordonnée par Dieu comme remède au péché, en sorte que, s'il n'y avait pas eu de péché, il n'y aurait pas eu non plus d'incarnation. Quoique, ajoute prudemment frère Thomas, la puissance de Dieu ne soit limitée à cela. Il aurait pu, même s'il n'y avait pas eu de péché, s'incarner.

Jean Duns Scot est né en 1266 à Maxton dans le comté de Roxburgh en Écosse. Jean Duns Scot est amené en 1277 — il avait 11 ans — par son oncle, frère Helias Duns, gardien des franciscains de Dumfries, au couvent des franciscains de cette ville. Vers 1281, il avait donc 15 ans, il reçoit l'habit de saint François. Le 17 mars 1291, il avait 25 ans, il est ordonné prêtre. Jean Duns Scot commente les *Sentences* de Pierre Lombard à Oxford à partir de 1298. En 1302-1303, Jean Duns Scot est à Paris. Il habite tout près d'ici, au Collège des Écossais ou des Irlandais. Il est mort le 8 novembre 1308 à Cologne. Dans son commentaire des *Sentences* de Pierre Lombard donné à Oxford, Jean Duns Scot traite de la question de la raison de l'incarnation. Il se demande si la prédestination du Christ implique, exige *d'une manière nécessaire* la chute de la nature humaine, comme le pensent nombre de théologiens, qui font autorité, et qui enseignent que le fils de Dieu ne se serait jamais incarné si l'homme n'était pas tombé. Dieu le créateur, répond Jean Duns Scot, veut tout d'abord la gloire de l'âme du Christ, avant même de prévoir que Adam va tomber. Certes il n'y aurait pas eu de rédemption si l'homme n'avait pas péché. Mais ce n'est pas pour cette raison *seulement* que Dieu a prédestiné cette âme, l'âme créée du Christ, à une telle gloire. Il n'est pas vraisemblable que le bien suprême soit seulement un accident, *nec est verisimile tam summum bonum... esse tantum occasionatum*. Il n'est pas vraisemblable que Dieu ait d'abord ordonné Adam à un tel bien, avant le Christ. Il est absurde de supposer que Dieu ait prédestiné Adam à la gloire, avant de prévoir qu'il allait tomber.

Jean Duns Scot procède à la fois en métaphysicien et en théologien. Toujours dans son commentaire du troisième livre des *Sentences* de Pierre Lombard, il observe que tout être intelligent qui veut quelque chose, veut tout d'abord la fin, le but, puis ce qui est requis pour atteindre cette finalité. Dieu veut d'une manière éminemment intelligente. Il veut tout d'abord la finalité ultime qu'il assigne à son acte, et puis les moyens qui sont requis pour réaliser cette finalité ultime. Ainsi l'Univers physique est ordonné à l'homme qui est prédestiné à la gloire de l'union.

Dans le commentaire de Jean Duns Scot sur les quatre livres des *Sentences* de Pierre Lombard, — dans ce que le père Balic a appelé la *lectura compléta*, on retrouve l'analyse du même problème. Est-ce que la prédestination du Christ, fils de Dieu, a une cause accidentelle, *causam habuit occasionariam*, comme l'est la chute du genre humain ?

La chute du genre humain est en effet un accident, puisque personne ne peut soutenir que cette chute était nécessaire.

Est-ce que la prédestination du Christ, fils de Dieu, dépend de cet *accident* historique ?

Jean Duns Scot soutient que si même le genre humain n'était pas tombé comme il est tombé, *si genus humanum non fuisset ita lapsus*, Jésus le Christ, le fils de Dieu, aurait été cependant prédestiné, et la nature humaine unie au Verbe de Dieu qui est Dieu lui-même, *adhuc fuisset predestinatus et natura unita Verbo*.

Tout être qui agit d'une manière intelligente veut d'abord la fin, puis tous les moyens qui sont requis pour atteindre cette fin. Ainsi Dieu, en prédestinant le Christ à la gloire, veut d'abord cette fin, cette finalité et ensuite les moyens qui sont requis pour atteindre cette fin.

Dans le commentaire des *Sentences* que Jean Duns Scot a donné à Paris, le jeune maître

franciscain explique que celui qui est sage envisage d'abord la fin, la finalité qu'il s'assigne, et dans un deuxième temps tout ce qui est requis pour atteindre cette finalité. Et ainsi, ce qui est envisagé en premier lieu, c'est la gloire suprême du Christ, *et sic primo praeordinatur gloria summa Christo*, et ensuite l'union de la nature (humaine) au Verbe de Dieu qui est Dieu lui-même, *deinde unio naturae ad Verbum*, union par laquelle il peut atteindre à une telle gloire, *per quam potest attingere ad tantam gloriam*. Parce que ce qui est premier dans l'intention est ultime dans l'exécution, *quia universaliter primum in intentione in omnibus exequendis est ultimum in executione*.

Ainsi, la raison d'être de l'Univers, c'est la gloire du Christ.

Il existe des théologiens qui soutiennent, dit Jean Duns Scot, que la chute de l'homme est la *raison nécessaire* de cette prédestination du Christ, *dicitur quod lapsus hominis est ratio necessaria hujus praedestinationis*. Par le fait que Dieu a vu qu'Adam allait tomber, il a vu que le Christ allait le racheter, et ainsi il a prévu que la nature humaine allait être assumée, *Ex hoc quod Deus vidit Adam casurum, vidit Christum per hanc viam redempturum, et ideo praevidebat naturam humanam assumendam*.

Le jeune franciscain répond : Je dis cependant que la chute de l'homme n'a pas été la cause de la prédestination du Christ. Bien plus, je dis que si même aucun ange n'était tombé, ni l'homme, eh bien le Christ aurait été ainsi prédestiné, *adhuc fuisset Christus sic praedestinatus*.

Je le prouve de la manière suivante. Celui qui veut quelque chose d'une manière ordonnée, c'est d'abord la fin qu'il veut, et puis ensuite ce qui est requis pour atteindre cette fin.

Mais Dieu veut les choses, les êtres, d'une manière qui est suprêmement ordonnée. La première chose qu'il veuille, hors de lui-même, c'est l'âme créée du Christ, *anima Christi*. Avant tout démérite de la part de l'homme, il a prévu que le Christ lui serait uni.

Si la chute de l'humanité était la cause de la prédestination du Christ, il s'ensuivrait que le chef-d'œuvre de Dieu, *summum opus Dei*, serait seulement le résultat ou la conséquence d'un accident, d'une occasion, *summum opus Dei esset occasionatum tantum*. Il s'ensuivrait aussi que Dieu n'aurait pas réalisé cette œuvre suprême, si Adam n'avait pas péché. Cela paraît tout à fait déraisonnable, *videtur valde irrationabile*.

Dans la perspective de saint Thomas d'Aquin, la raison d'être principale de l'incarnation, - principale mais non exclusive, — c'est la rédemption, la réparation du mal commis par l'humanité. L'accent est mis sur la réparation, sur la restauration de l'homme dans sa condition originelle.

Dans la perspective développée par le bienheureux Jean Duns Scot, le Christ est celui en qui, par qui, avec qui, se réalise la finalité ultime de la création. C'est lui la finalité de la création. Si l'on veut comprendre la raison d'être de la création, son but, c'est lui qu'il faut regarder, considérer. Il est pensé, conçu et voulu avant l'Univers. Il est le premier voulu. Ce qui est ultime dans l'exécution est premier dans l'intention.

Vous savez tous ici que la notion de cause ou de causalité a subi de virulentes attaques depuis David Hume, Immanuel Kant et Auguste Comte, et qu'il n'en reste plus grand chose dans la tête de bon nombre de philosophes contemporains.

La causalité, c'est la communication de l'information. Un exemple excellent de causalité, c'est la communication de l'information génétique lors de la fécondation de l'œuf. Mais vous pouvez choisir d'autres exemples, par exemple la communication de l'information lorsque le bactériophage inocule à la bactérie son information génétique afin d'obliger la bactérie à faire des bactériophages au lieu de continuer à se faire elle-même. Vous pouvez aussi choisir l'exemple de la communication de l'information aux peuples de Russie, d'Allemagne, de Chine, etc., de cette doctrine qu'est le marxisme. Dans tous les cas, c'est la communication de l'information qui exerce une action causale, qui est l'action causale. Dans tous les cas, il existe une source ou une origine première de

l'information. L'athéisme consiste essentiellement à dire, à soutenir ou à prétendre, que l'Univers physique que nous découvrons depuis un siècle, n'a pas de cause, puisqu'il est l'Être lui-même, qui est sans cause. L'Univers qui est l'Être lui-même commence d'exister seul, il surgit seul du néant absolu, et il se donne à lui-même, progressivement, ce qu'il ne possédait pas, la vie et la pensée. Il n'a pas de cause et donc il faut admettre qu'il est à lui-même sa propre cause. L'Univers est *causa sui*. Il se donne l'être à lui-même alors qu'il n'existait pas. Il se donne à lui-même tout ce qu'il ne possédait pas. Il commence d'être à partir du néant absolu, et il devient progressivement plus qu'il n'était. Telle est la vision du monde qui s'imposerait à l'athéisme contemporain, si l'athéisme contemporain prenait la peine de penser l'athéisme en fonction de ce que nous connaissons maintenant de l'Univers et de son histoire. Mais il faut concéder qu'en règle générale l'athéisme contemporain ne se fatigue pas à se penser d'une manière cohérente et rationnelle, à se penser en fonction des connaissances qui sont les nôtres aujourd'hui concernant l'histoire de l'Univers et de la Nature. Non seulement l'athéisme philosophique contemporain, en France du moins, ne prend pas la peine d'essayer de se penser par rapport à l'Univers et à la Nature, mais il est manifestement atteint par une phobie de l'Univers et de la Nature. L'Univers est en trop, nous déclare avec le plus grand sérieux l'un des maîtres de l'athéisme contemporain. Il devrait, pour bien faire, ne pas exister. C'est-à-dire, en clair : pour que l'athéisme soit intelligible, il faudrait que l'Univers n'existe pas.

Vous savez tous aussi que la notion de finalité, depuis Descartes et Spinoza, a reçu des coups redoutables et répétés. Il est évident que si l'athéisme est vrai, l'Univers surgit du néant absolu seul, et tout ce qui apparaît dans l'Univers, ne résulte pas d'une intention créatrice intelligente, puisque par hypothèse l'Univers, selon l'athéisme, n'a pas de cause. La notion de finalité implique l'idée qu'une intelligence est à l'œuvre et qui dirige l'action. Il y a finalité si et seulement si l'action a été pensée, si elle est pensée, si elle sait ce qu'elle veut, si elle se dirige vers le but qu'elle se propose.

Le monothéisme hébreu professe que l'Univers a une cause intelligente et donc une cause qui agit en vue d'une fin. Nos gentils camarades de l'Union rationaliste, rue de l'École-Polytechnique (non loin du Collège des Écossais où habitait Jean Duns Scot) et nos gentils camarades de la *Libre Pensée*, rue des Fossés-Saint-Jacques, non loin de l'endroit où habitait saint Thomas d'Aquin (nous sommes tous réunis), — pensent que l'Univers n'a pas de cause et qu'il n'a pas de but, qu'il ne comporte pas de finalité, puisque aucune intelligence créatrice n'est en train de le créer.

La question est de savoir si l'on peut penser rationnellement, en étant rationaliste, que l'Univers commence seul à partir du néant absolu et qu'il se donne à lui-même progressivement ce qu'il ne possédait pas auparavant. C'est-à-dire que la question est de savoir si l'athéisme est pensable ou non.

Nous constatons que l'Univers s'accroît progressivement au cours du temps, au cours de son histoire, en information. La question est de savoir d'où provient cette information. Car on ne peut pas soutenir qu'elle ne provient de rien du tout, ni qu'elle provient de l'état antérieur de l'Univers, car l'état antérieur de l'Univers ne la comportait pas.

Lorsqu'on étudie l'histoire, la formation, la composition de l'Univers, de la matière, des étoiles et des galaxies, puis des molécules et des macromolécules, lorsqu'on étudie la structure et le développement des êtres vivants, la question est de savoir si l'on peut se dispenser d'admettre une intelligence opératrice dans l'Univers et dans la nature, ou non. La question est de savoir si les messages génétiques qui apparaissent dans notre système solaire depuis environ trois ou quatre milliards d'années, et qui commandent à la formation des systèmes biologiques qui sont des psychismes, ont été pensés oui ou non. Car si ces messages génétiques n'ont pas été pensés, alors on aboutit au paradoxe logique suivant : des messages génétiques qui n'ont été pensés par personne, — car il n'existait pas de pensée avant eux, — commandent à la formation de systèmes

biologiques hautement complexes, en particulier à la formation du cerveau de l'Homme, qui est capable de pensée ! Ce qui ne comportait pas la pensée, a produit un être capable de pensée.

Nos gentils camarades de l'Union rationaliste, nos voisins, vont certainement nous résoudre ce paradoxe.

Car, enfin, dans le système de l'athéisme, un Univers privé de pensée depuis une éternité a su produire seul des êtres capables de pensée.

De même que l'Univers qui est, du point de vue de l'athéisme, l'Être lui-même, l'Être purement et simplement, puisque par hypothèse il n'en existait pas d'autre, a surgi seul du néant absolu ou négation de tout être, de même l'Univers physique qui ne comportait au commencement de son histoire ni êtres vivants ni êtres pensants, a su se donner tout seul, comme un grand, ce qu'il ne possédait pas, des êtres vivants capables de pensée.

En réalité, la notion de cause première et la notion de finalité ultime se rattachent l'une à l'autre. Pour l'athéisme contemporain, le littéraire ou le scientifique, l'Univers n'a ni cause première ni finalité ultime. Il est en trop. Il est absurde. C'est un monstre chaotique, comme raconte Nietzsche, qui ne connaissait évidemment rien en cosmologie.

Nous connaissons l'histoire de la création par les sciences de l'Univers et de la Nature. Nous connaissons la finalité ultime de la création par le Christ en qui se réalise l'union de l'Homme nouveau et véritable uni à Dieu l'Unique. Mais la réalisation de la finalité ultime de la création n'est pas achevée, puisque l'humanité n'est pas encore transformée par le germe, par le levain, par la semence, par l'information créatrice. Nous sommes donc dans l'époque intermédiaire entre la réalisation de l'union de l'Homme véritable à Dieu véritable, et l'achèvement de la création.

Il est évident que si l'on ignore la cause première de l'Univers ou de la création, il n'est même pas possible d'envisager la question de sa finalité.

Si l'on ne connaît pas Dieu le créateur, on ne peut pas concevoir le Christ en qui se réalise la finalité de toute la création.

Mais si l'on ignore le Christ, en qui se réalise la finalité de toute la création, il est difficile de concevoir quelle est la raison d'être de la création.

Et c'est la raison pour laquelle Abraham, qui était prophète, a connu la cause première de la création, à savoir l'unique incréé. Mais Abraham, qui était prophète, a connu aussi le jour de la réalisation de la finalité ultime de la création, le jour où l'Homme véritable a été uni à Dieu véritable, c'est-à-dire qu'il a connu la création, la cause première de la création et la finalité ultime de la création, comme l'enseigne notre Seigneur dans un propos rapporté par Jean 8,56.

Vous savez tous ici que le bienheureux Jean Duns Scot, lors de son séjour à Paris, entre 1302 et 1308, à la Sorbonne, a défendu contre la majorité régnante des théologiens, qui étaient augustinien, la thèse selon laquelle Mariam, la mère de notre Seigneur, a été pré adaptée par création et présanctifiée afin de consentir librement à cette œuvre qui allait se réaliser en elle, le *summum opus Dei*, comme dit Duns Scot : la création de l'Homme nouveau, de l'Homme véritable, uni à Dieu substantiellement, sans mélange, sans confusion, depuis le premier instant de la création de son âme humaine créée, c'est-à-dire depuis le premier instant de la conception.

Dieu le créateur unique opère en Mariam *en vue de* cette finalité qui va se réaliser en elle, avec elle, avec son consentement, car elle est consultée. Le prophète Jérémie au VII^e siècle avant notre ère nous rapporte lui-même que Dieu lui a dit : Avant de te former dans la matrice, je t'ai connu et avant que tu ne sortes du ventre de ta mère, je t'ai consacré, je t'ai sanctifié ! Prophète pour les nations païennes, je t'ai donné d'être !

Le prophète hébreu est pré adapté, par création, à la fonction terrible qui est la sienne :

communiquer à la vieille humanité païenne le message créateur nouveau qui vient de Dieu et qui a pour but de créer l'humanité nouvelle.

On sait que la vieille humanité païenne aime à se débarrasser du message en tuant le messager.

Mariam, la mère de notre Seigneur, est éminemment dans ce cas. Elle est, par création, pré adaptée à cette finalité, à cette fonction qui va être la sienne dans l'histoire de la création : consentir librement et coopérer activement et intelligemment à la réalisation en elle du chef-d'œuvre de Dieu, *summum opus Dei*, l'union de l'Homme véritable à Dieu véritable.

Si Jean Duns Scot soutient cette thèse, c'est en métaphysicien de grande race et en théologien qu'il est. La réalisation du dessein créateur et divinisateur implique et présuppose certaines conditions. La préadaptation, la pré-sanctification de Mariam est l'une de ces conditions.

Vous savez tous ici que l'Église de Rome a défini solennellement, le 8 décembre 1854, qu'elle pensait ainsi, qu'elle avait toujours pensé ainsi.

Paris, le 3 février 1985.

TABLE DES MATIÈRES

PLAT RECTO		Erreur ! Signet non défini.
PLAT VERSO		Erreur ! Signet non défini.
<i>AVANT-PROPOS</i>		4
I-	LES SCIENCES EXPERIMENTALES ET LE POINT DE DÉPART DE L'ANALYSE PHILOSOPHIQUE	5
II-	LE CHRISTIANISME ET LA RAISON	21
III-	LE PROBLÈME DE L'EXISTENCE DE DIEU	31
IV-	LES SCIENCES EXPÉRIMENTALES ET LA THÉOLOGIE	36
V-	LE PROPHÉTISME HEBREU	59
VI-	L'HISTOIRE DE L'UNIVERS ET LE SENS DE LA CRÉATION	78
VII-	LE CHRIST DANS L'UNIVERS	97